

ML  
A  
8823



MAURICE DES OMBIAUX



TÊTES DE  
HOUILLE



BRUXELLES

DECHENNE & C<sup>ie</sup>

LIBRAIRES-ÉDITEURS

*20, Rue du Persil*

—  
1902



Têtes de Houille

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chants des jours lointains.  
Vers de l'espoir.  
Mes Tonnelles.  
Histoire mirifique de Saint-Dodon.  
Jeux de cœur.  
Maison d'or.  
Nos Rustres.  
Le Joyau de la Mitre.

---

## POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Mihien d'Avène.  
Les Farces.  
Saint Guidon d'Anderlecht.

MAURICE DES OMBIAUX



TÊTES DE  
HOUILLE



BRUXELLES

DECHENNE & C<sup>ie</sup>

LIBRAIRES-ÉDITEURS

*20, Rue du Persil*

—  
1902

---

LA MEUSE. — Imprimerie électro-mécanique. Liège.

---

## LE TAILLEUR

Depuis que les grandes maisons de confection de la ville envoyaient leurs commis faire la clientèle au village, Zante Bebert, le tailleur, avait vu son commerce péricliter de jour en jour.

Les voyageurs arrivaient, faisaient leur tournée, offraient des primes, payaient à boire, parlaient d'or et s'en retournaient le carnet bourré de commandes. Quelques jours après, les villageois recevaient, dans de beaux cartons bleus, leurs vêtements savamment pliés et recouverts de

papier de soie. Cela faisait un effet ! Puis c'était à des prix défiant toute concurrence !

A de telles conditions, Bebert ne pouvait lutter. Tout d'abord, étant peu vaillant de sa nature, il n'avait jamais été pressé de satisfaire ses clients. Tant pis pour ceux qui s'en fâchaient ! Ceux-là, avait coutume de dire le tailleur, ont deux maux : Le mal de se fâcher et celui de s'apaiser sans avoir obtenu satisfaction. Et Zante Bebert avait mis souvent quelque malice à exercer la patience de ceux qui lui avaient réclamé leur pantalon ou leur paletot avec trop de vivacité. De plus, il était fort cher et, voyant la pratique se raréfier, il avait encore augmenté la façon, les accessoires et l'étoffe, tout en fournissant celle-ci en qualité inférieure. Puis il n'était pas d'une habileté surprenante, il faut bien le dire ; quelquefois, les vêtements étaient ridiculement étriqués ; quelquefois, ils flottaient sur les corps comme des sacs ou des blouses non empesées. Enfin, il s'était occupé de politique, luxe que les artisans ne peuvent se permettre sous peine d'être, le plus souvent, frappés dans leur gagne-pain.

Tout en accusant l'inclémence des temps, Zante

Bébert s'était aisément consolé. Les clients ne venaient plus guère, il est vrai, mais du moins il n'avait plus à chercher de nombreux prétextes, comme jadis, pour pratiquer une paresse bienheureuse. Les quelques métayers des environs qui lui étaient restés fidèles ne se montraient pas pressés et n'avaient point d'exigences. De ceux-là il était sûr. Ils habitaient trop loin pour que les voyageurs allassent les lui ravir. Les uns demeuraient aux carrières, les uns en pleine campagne, et quelques-uns dans la forêt. Et d'ailleurs, ils étaient trop ancrés dans leurs habitudes pour les modifier en rien.

Mais enfin, il fallait suppléer aux ressources qui allaient sans cesse en se restreignant, car, ainsi que le faisait judicieusement remarquer Madame Bébert, on ne vit pas, hélas ! de l'air du temps.

Le tailleur et sa femme, n'ayant point eu de rejeton, avaient recueilli chez eux une nièce orpheline à laquelle ils s'étaient attachés. Elle n'avait pas tardé à prendre pied dans la maison et à y conquérir les droits d'une enfant gâtée. L'oncle et la tante ne voyaient que par ses yeux. Elle avait grandi et était devenue une belle fille à la

chair appétissante et rose. Des cheveux d'un blond clair lui mettaient un poudroïement d'or autour du visage. Elle marchait avec une grâce qui la faisait jalouser par toutes les donzelles du village et reluquer par les garçons.

Zante, ayant longuement réfléchi sur les divers moyens qui s'offraient à lui de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa famille, s'arrêta à celui qui demanderait le moins de peine tout en lui rapportant le plus d'agrément.

— Pour faire tant que de se choisir un nouveau métier, se disait-il, il faut le prendre tout-à-fait à son goût. Le premier était trop dur, pensait-il, tout en se frottant le derrière, plat comme une planche ; j'en ai assez d'avoir des callosités aux fesses. Et puis, on doit pouvoir circuler, prendre l'air quand on en a envie, au lieu de rester enfermé toute la journée à tirer l'aiguille assis sur la grande table.

Il décida de se faire cabaretier. Sa femme servirait les consommateurs, ainsi que sa nièce Lucie, dont la jolie figure attirerait tous les jeunes gens des environs. Il fit part aux siens de ce projet. Tantine, qui envisageait la chose comme une dé-

chéance, voulut protester et s'y opposer. Mais Lucie fut de l'avis de son oncle, de sorte que l'opinion de celui-ci prévalut.

Il loua une maison près de la gare, la fit repeindre à neuf. Les briques, passées au vermillon, jetèrent un vif éclat dans l'encadrement blanchi des peintures. Une enseigne, qui occupait la largeur de toute la façade, attirait vivement l'attention des passants et des voyageurs. Elle portait cette inscription :

**CAFE DE LA GARE**  
**TENU PAR ZANTE BEBERT**

*Marchand-Tailleur*

A une des fenêtres on lisait sur une pancarte : *Bifteacks à toute heure*. Sur une autre une cafetière et une tasse, sommairement dessinées à la plume, indiquaient au public que le café de la gare n'était pas un vulgaire cabaret de village.

Comme on le voit, Zante était au courant des derniers progrès et tenait à élever son établissement à la hauteur de ceux de la ville.

Ainsi donc, après bien des années, Zante quitta

sa vieille maison du village. Il y eut foule le jour où l'on ouvrit le Café de la Gare. Tantine et Lucie, encore inexpertes dans leur nouvelle occupation, ne purent suffire, Bebert dut les aider à servir la clientèle. Il avait compté rester assis sur une chaise à jouer aux cartes, boire des chopes et fumer des pipes en compagnie de ses amis. Mais impossible, la salle ne désemplissait pas, chaque vide était aussitôt comblé. La plupart des consommateurs étaient forcés de rester debout. Il y eut quelques mécomptes. Beaucoup de verres chancelèrent sur le plateau porté par des mains inhabiles ; quelques-uns furent cassés, la bière se répandit sur le plancher et sur le dos de quelques-uns des hôtes, mais, en somme, la journée fut excellente, d'un rapport fructueux et même inespéré.

Lorsqu'on ferma le café, après le départ de quelques clients attardés, une heure et demie après le passage du dernier train, Zante, Tantine et Lucie emportèrent le tiroir dans la cuisine pour y compter l'argent à leur aise. Ils empilèrent les pièces d'un franc et les gros sous et les petits sous. Quand la récapitulation fut terminée

et les comptes faits à la craie sur l'ardoise, ce fut le triomphe du tailleur. Les deux femmes restèrent ébahies du profit !

— On ne gagnait pas cela en une semaine avec le sacré métier de tailleur !

— C'est vrai, dit Lucie. Si on avait su cela plus tôt, on serait déjà riche.

— Ça viendra ! répliqua Bébert.

— Il ne faut pas le dire si vite, opina Tantine, toujours prudente et même craintive, femme de vie étroite et dont le caractère faisait le juste contrepoids à l'optimisme de son époux : il ne faut pas le dire si vite, nous ne sommes qu'au premier jour ! Est-ce que cela continuera ?

— Vous voilà toujours vous, Tantine, répondit Zante en haussant les épaules, vous voilà toujours avec vos idées ! On le sait bien que c'est le premier jour. On ne fera pas tous les jours une pareille recette, il ne faut pas être fort malin pour prévoir ça ; si on gagnait une somme pareille tous les jours, tout le monde voudrait se faire cabaretier.

— Je dis cela manière de parler !

— Vous ne sauriez jamais dire que vous êtes

contente, ça vous brûlerait les lèvres. Je ne sais vraiment pas ce qu'il vous faudrait!

Bebert avait raison. Tantine le lui prouva une fois de plus en se mettant à récriminer au sujet de quelques pièces démonétisées que, dans l'affairement des débuts, on avait acceptées. On trouva même un pape.

— Qu'est-ce que cela fait? repartit Zante, nous le ferons bien repasser. Le franc du Pape, je le glisserai au curé à l'occasion!

Sur ce, chacun s'en fut coucher. Avant de se couler entre les draps, le tailleur empila les pièces dans un tiroir à secret. Il ne tarda pas à s'endormir et toute la nuit rêva du bruit de la pompe à bière, du cliquetis des verres et des commandes de chopes.

\*

\* \*

Tout alla bien pendant quelque temps. Le café prospéra. A chaque train, quelques voyageurs venaient se désaltérer. Plusieurs fois le jour le chef de gare et ses employés arrivaient faire la partie de piquet avec Zante Bebert. Les charretiers, obligés de s'arrêter avec leurs équipages

quand la barrière était fermée, entraient aussi. Avec les ouvriers de la scierie et de la sucrerie proches, cela constituait un noyau de solide et sérieuse clientèle. Le tailleur se félicitait de son choix. Il faisait encore de temps en temps un costume, juste pour occuper les jours de pluie et ne pas perdre tout-à-fait les anciennes habitudes. Il se la coulait douce, fumait des pipes, buvait des chopes et des gouttes et se promenait du matin au soir pour soigner sa clientèle.

Il ne s'était pas trompé quant à sa nièce. Les jeunes gens des environs affluaient pour lui faire la cour. Afin de se concilier les bonnes grâces de Bebert, ils lui offraient des consommations. Quelques-uns, magnifiques, commandaient du vin. Le tailleur leur laissait filer le parfait amour. Il apparaissait, comme par hasard, dès que l'un d'eux voulait se permettre une privauté excessive. Bref, il empochait leurs gros sous.

Les affaires de Zante marchaient donc à souhait et il croyait bien que la fortune s'était enfin décidée en sa faveur.

Il n'en était, hélas ! pas ainsi. L'un des brasseurs, celui à qui le tailleur n'achetait pas de bière,

jaloux de voir les tonneaux de son concurrent se vider aussi rapidement au Café de la Gare, résolut de damer le pion à ce dernier.

Il possédait une remise et une grange de l'autre côté de la route, juste en face de la sortie des voyageurs. Il les fit aménager et bientôt on inaugura le nouveau cabaret. Il s'intitulait sur une belle enseigne peinte en vert sur fond blanc : *A la Sortie des Voyageurs, Café-Restaurant*. A l'une des fenêtres était appliqué un écriteau de Bass et C<sup>o</sup>, annonçant Stout et Pale-Ale.

Zante Bebert en blémit de rage. N'était-ce pas scandaleux de lui voler ainsi son idée ? Et dire que la justice ne protège pas les bons citoyens contre de tels abus, alors qu'elle vous inquiète et vous tracasse pour d'insignifiantes peccadilles !

— Cela crie vengeance au Ciel ! s'écriait-il dans la cuisine, tout en buvant son café.

Mais ce qui le faisait enrager plus encore, c'étaient les plaintes de Tantine, sa femme.

— Je l'avais bien dit, proclamait-elle, que cela ne durerait pas !

— Vous n'en saviez rien ! répliquait Bebert, vous n'êtes pas sorcière, bien sûr. Si vous en étiez

aussi certaine, fallait me le dire, je lui aurais acheté sa bicoque au brasseur et le terrain avec. Ainsi j'aurais été tranquille!

Toutefois, rien ne pouvait arrêter les lamentations de Tantine.

— Je n'ai jamais eu de goût pour ce métier-là. Je vous ai déconseillé de l'entreprendre et vous n'avez pas voulu m'écouter. C'est encore arrivé plus vite que je ne le supposais. Ah! misère, qu'allons-nous devenir!

Au fond, Tantine n'était pas aussi malheureuse qu'elle voulait bien le dire. Elle éprouvait même un secret plaisir à mettre le tailleur en défaut. Elle exagérait la situation pour accroître les torts de son époux. La joie de Bebert et son inaltérable confiance dans la vie l'agaçaient souvent. Elle était de ces personnes qui éprouvent de la volupté à se plaindre et à être plaintes. On ne pouvait lui plaire plus qu'en lui parlant de sa constante infortune. A la croire, le sort l'avait accablée de ses coups les plus funestes. Aussi, comme sa vie s'était, en somme, écoulée fort tranquillement, cherchait-elle tous les prétextes de récriminer contre sa triste destinée.

Les caractères des deux époux n'avaient, à cause de cela, jamais pu se concilier. Tout en étant attachés l'un à l'autre, ils se querellaient sans cesse comme deux ennemis soutenus par une forte haine.

Tantine triomphait donc ; elle triomphait par des lamentations éperdues et Zante enrageait.

La place était bonne près de la gare pour un seul, elle devenait médiocre pour deux à la fois. On ne tarda pas à s'en apercevoir.

Tantine, par esprit de contradiction, voulait que son mari se remît à la couture. Mais, outre que l'ouvrage faisait défaut, Zante, qui avait goûté des douceurs du cabaret, ne prétendait pas reprendre un métier qui ne lui plaisait plus. Il passait la journée sur le pas de sa porte, souriant aux passants, cherchant à les détourner, à son profit, de *la Sortie des Voyageurs*. Il fallait le voir manœuvrer ! C'était admirable. Il interpellait le client de loin, commençait une histoire, faisait quelques pas vers lui, le joignait et l'entraînait tout doucement au *Café de la Gare* sans que l'autre y prît garde.

Ainsi il continua à faire ses petites affaires.

C'était médiocre, car la clientèle se partageait forcément entre les deux établissements rivaux, mais ce n'était tout de même pas la ruine. Cependant, Tantine ne cessait pas de gémir. La nièce seule apportait à Zante quelque réconfort par sa jeunesse, son entrain, sa jovialité et les jeunes gens qu'elle attirait.

Pour remonter le courant, améliorer sa situation, Bebert fit la paix avec les voyageurs de confection et il s'offrit à leur recruter des clients. A force d'entregent, il réussit à conserver quelques consommateurs à son établissement ; son ingéniosité parvint à conjurer le sort adverse qui s'acharnait sur lui.

Mais il n'était pas à la fin de ses tribulations. Tandis qu'on vivotait maigrement, que le ménage parvenait à peine à joindre les deux bouts, voilà-t-il pas qu'un matin, comme Bebert se levait en chantant, toujours gai ainsi qu'un pinson, Tantine lui annonça que de vieilles espérances allaient enfin se réaliser.

D'abord, il ne comprit pas, tant cette pensée était en ce moment éloignée de son esprit. Il la regarda ahuri. Elle lui répéta la chose en la pré-

cisant davantage. Il allait être père, ce qu'il avait autrefois désiré ardemment. Il se mit à rire, n'y croyant pas, mais d'un rire assez méprisant pour sa femme.

— Toi, avoir un enfant! Que t'es bête, ma vieille, mon Dieu que t'es bête!

Il descendit en rigolant.

— Elle a encore ses lubies! se disait-il; qué femme! elle n'est pas comme une autre.

Il resta quelque temps sans y croire. Mais devant l'insistance et la gravité de Tantine et quelques signes qui ont accoutumé de se produire en ces circonstances, il fut bien forcé de reconnaître que sa femme ne se trompait point. Il en resta d'abord hébété, puis entra dans une violente colère.

— C'est-il pas bête, à ton âge, lui dit-il, de te payer de pareilles fantaisies, une vieille femme comme toi? Bé, tu vas faire rire tout le monde à tes dépens. En voilà-t-il une d'idée!

— Vous n'êtes qu'un mauvais!

— Un mauvais! un mauvais! Je te conseille de le dire. Ce n'est pas encore tant pour le ridicule, mais il nous fallait bien cela! Ah oui, tu as bien

choisi ton moment ! C'est à peine si nous avons de quoi vivre. Et voilà que nous devons supporter les frais d'un moutard en plus ! Si tu avais des idées pareilles, il fallait les réaliser plus tôt, quand nous étions encore jeunes tous les deux. Et nous n'aurions pas pris la petite avec nous.

— Est-ce que j'en peux, moi ?

— Si tu en peux ? Mais bien sûr que tu en peux ! Tu devrais être honteuse, à ton âge !

— C'est votre faute ! Si vous n'étiez pas si sot, cela ne serait pas arrivé. Mais vous n'avez jamais que des bêtises dans la tête. Vous ne serez jamais sérieux.

Les clients attablés dans le café, entendant cette dispute, qui avait commencé à la cuisine, ne se possédèrent plus de joie. Ils restèrent là jusqu'au soir, attisant la querelle, jetant de l'huile sur le feu quand il menaçait de s'éteindre. Ils burent en conséquence.

Le lendemain, ils revinrent avec d'autres.

— Est-il vrai, Zante, disait l'un des nouveaux venus, que vous allez avoir un héritier ?

Zante éclatait en imprécations et en reproches. Au bout d'un instant, Tantine, irritée, lui ren-

voyait une balle. L'altercation abondait en invectives variées, pittoresques, pleines d'esprit et d'imprévu. C'était, pour les auditeurs, d'une gaieté folle. Quand les belligérants, fatigués d'avoir parlé avec tant de volubilité, faisaient trêve, on leur offrait à boire pour leur rendre des forces et de la verve.

— C'est tout de même une drôle d'idée, à votre âge, Tantine! reprenait-on insidieusement.

— Ce n'est pas ma faute, c'est la sienne, à ce grand sot-là! répliquait-elle, il n'a jamais une idée sérieuse dans la tête.

Et cela continuait indéfiniment. Les habitués, au sortir du *Café de la Gare*, n'en pouvaient plus de s'être retenus si longtemps de rire. Ils retournaient chez eux en s'esclaffant. Journallement, ils venaient là prendre du plaisir. Les clients de la *Sortie des Voyageurs* y arrivaient aussi, par curiosité. L'histoire avait fait le tour du village et chacun voulait avoir sa part du spectacle.

Le tailleur était trop fûté pour ne pas s'être aperçu du manège. On riait à ses dépens, mais cela lui était bien égal pourvu qu'il empochât les gros sous des rieurs. Sa colère était depuis long-

temps tombée et il se félicitait, à part lui, de l'événement qui achalandait si bien son estaminet ; cependant, par suite d'un accord tacite entre eux, il continuait de se disputer avec sa femme. Il ne le faisait, toutefois, qu'à bon escient. Pour le mettre en train, il était nécessaire de lui offrir un nombre respectable de verres de bière ou de gouttes. Il ne galvaudait pas la représentation. Quand on avait dépensé la forte somme à payer tournées sur tournées, on obtenait de lui des détails intimes. Il cherchait dans ses souvenirs comment cela avait bien pu arriver et dans quelles circonstances. Tantine ne manquait pas de le contredire :

—Taisez-vous, grand sot, taisez-vous ! Quand vous avez bu un coup de trop, vous ne savez plus ce que vous faites.

Les soirées se prolongeaient en ces éternelles discussions. Des villages voisins, on arrivait pour entendre les époux réjouissants.

Cependant, la taille de Tantine s'arrondissait et la monnaie ne cessait pas d'affluer dans le tiroir du comptoir peint en imitation de chêne.

L'époque de la délivrance arriva sans que Be-

bert eut cessé de ronchonner. Les habitués, par farce et pour assister à une belle dispute, avaient offert le berceau, un berceau d'osier fabriqué par des manderliers de passage. La vue de cet objet avait mis Zante dans tous ses états. La scène avait été inénarrable.

On ne travaillait plus dans le village tellement on s'amusait.

Les nombreux amis du tailleur attendaient l'événement pour assister au baptême. Ils se promettaient une séance tout-à-fait extraordinaire. Chaque matin ils pensaient : Ce sera pour aujourd'hui ! Et, la journée terminée, ils allaient au *Café de la Gare* voir si rien de nouveau ne s'était produit.

Un mois se passa dans l'attente.

— Tantine aura mal fait ses calculs ! disait-on. Cependant, elle comptait que le onzième mois allait bientôt commencer.

On s'étonna. Les conjectures allèrent leur train. On ne savait cependant à laquelle s'arrêter.

Quelques-uns émirent des doutes.

— Est-ce que, par hasard, Zante Bebert et sa femme ne se seraient pas moqués de nous ?

L'hypothèse dut être écartée, car le médecin, consulté, fut catégorique. Il ne s'expliquait toutefois pas le retard.

— L'enfant, proférait-il, n'occupe pas la place normale, mais ce n'est pas une raison pour qu'il ne se présente pas en temps voulu.

Le onzième mois s'écoula sans événement, à l'ahurissement des habitués, du tailleur, de Tantine et du médecin, qui s'intéressait à ce cas bizarre.

Tantine continuait à pomper la bière au comptoir et de partout l'on arrivait pour prendre de ses nouvelles.

Le soir, de longs conciliabules se tenaient autour de la table ronde. Les uns avaient consulté une accoucheuse, d'autres une sorcière, d'autres le rebouteur d'un village voisin et tous émettaient des suppositions abracadabrantes. Puis un loustic s'écriait en manière de conclusion :

— Il arrivera à quatorze mois, comme un jeune de baudet !

Le quatorzième mois trompa aussi leur attente. Ils ne surent plus que penser. Cependant, on remarquait que la taille de Tantine diminuait de

volume. Elle tendait à reprendre une forme normale. Tout le pays jasait de cette chose extraordinaire.

— Ce n'était que du vent! insinuait-on malicieusement.

De nouveau l'on répandit le bruit que le tailleur s'était moqué de son monde. Mais les commensaux du *Café de la Gare*, ne prétendant pas qu'on eût pu les berner, forts, d'ailleurs, des déclarations catégoriques du médecin, soutenaient qu'on colportait des menteries à plaisir, que Zante ne voudrait pas tromper des amis comme eux d'une manière aussi indigne.

Le quinzième mois se passa de la même façon que les autres. Tantine ne se décidait toujours pas à mettre un terme à l'attente des consommateurs du *Café de la Gare*.

Quelquefois, excité par eux, Zante Bebert prétendait qu'elle le faisait exprès et une discussion folle surgissait entre les époux, à la joie des auditeurs.

Mais celui qui se trouvait en la plus mauvaise posture, c'était l'esculape de l'endroit. Il avait beau ausculter la patiente, lui taper sur le ventre

avec un petit marteau en caoutchouc, il ne savait plus que répondre aux questions dont on le pressait. Il ne comprenait rien au cas de Tantine, il y perdait son latin, il donnait sa langue aux chiens.

Sa réputation commençait à en souffrir. On n'épargnait plus les commentaires sur l'insuffisance de sa science. Son autorité s'en trouvait fort affaiblie. Bref, c'était sur lui que retombaient tous les quolibets des farceurs. Il reçut en ce temps-là toute une collection de poissons d'avril où il était traité en des termes peu flatteurs pour sa perspicacité et son amour-propre. On lui proposait une paire de lunettes pour voir à travers les corps. On le représentait avec une tête d'âne ou bien jouant à cache-cache avec un nouveau-né. Mais tout cela était fort anodin en comparaison d'autres lettres et images scabreuses qui lui furent adressées.

Il en perdit le sommeil.

Le seizième mois se passa sans qu'aucun changement se fût produit. On ne se gênait plus pour traiter le pauvre homme d'imbécile.

A la fin, n'y tenant plus, voulant avoir la clef

de ce mystère, l'explication de ce cas dont il n'avait jamais entendu parler dans ses cours de médecine, il profita de la maladie d'une riche fermière des environs pour appeler en consultation un médecin célèbre, professeur à l'Université et chef de clinique à l'hôpital. En reconduisant celui-ci à la gare, il le fit entrer chez Zante Bebert et lui annonça les symptômes qu'il avait remarqués chez Tantine. On monta dans la chambre à coucher du tailleur pour n'être pas dérangé. Après s'être fait donner d'amples explications, l'illustre docteur ausculta la cabaretière ; il la palpa de ses grands doigts aux bouts aplatis par une longue pratique, déformés par la profession. Il ouvrait des yeux étonnés et sa face reflétait la satisfaction du savant mis en présence d'un phénomène longtemps cherché. Il ne se pressait pas, heureux de cette fête qui lui était offerte d'une manière aussi inattendue. Il savourait en silence sa découverte. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Il ne disait rien, mais on voyait bien à son air qu'il se passait de grandes choses dans son cerveau.

— Eh bien ! maître... hasarda timidement le médecin du village.

— Je n'ai jamais entendu parler qu'une seule fois d'un cas analogue, mais il ne m'avait jamais été donné de le rencontrer aussi nettement caractérisé. La gestation s'est faite dans des conditions tout-à-fait anormales. L'enfant s'est déplacé. Il a glissé dans la direction du flanc gauche et s'est arrêté près de l'os supérieur du bassin. Là il s'est desséché sous le péritoine. Palpez vous-même, confrère, on sent très-bien la tête, le tronc et même les jambes.

L'autre fit l'expérience. En exerçant une légère pression sur la peau, on pouvait se rendre compte, par le toucher, de la forme du corps.

Zante, qui assistait à cet entretien, n'en revenait pas.

— L'enfant est desséché sous le père Antoine! se disait-il à lui-même.

Laissant les médecins épiloguer sur ce cas extraordinaire, il s'esquiva, descendit au café retrouver ses amis et, pour leur révéler le secret, les entraîna au dehors. Il était secoué par un rire qui intriguait fort les autres. Il se tapait de grands coups sur la cuisse, tellement il débordait.

dait d'hilarité. Après quelques phrases arrêtées par les éclats, de sa joie, il finit par leur brâmer :

— Ma femme ! ma femme, vous ne savez pas ce qu'elle a ? Non, ma parole, on n'a jamais entendu parler de cela dans le pays ! Le grand docteur lui-même ne l'avait jamais vu. Ma femme a un enfant desséché sous le père Antoine !

Les autres ne comprenaient pas.

— Un enfant ossifié sous le père Itoine, le père Antoine, je ne sais pas au juste comment il a dit ! répétait-il.

Puis il donna par gestes quelques détails.

Ses compagnons partagèrent sa gaîté. Ils firent le tour du village et même de quelques localités voisines. Et Zante expliquait partout, en tapant sur ses cuisses, le corps secoué par des crises de rire :

— Ma femme a un enfant ossifié sous le père Antoine !

La nouvelle fut colportée par tout le pays en moins de vingt-quatre heures. D'une porte à l'autre les commères se disaient :

— Vous ne savez pas la nouvelle : la femme

Zante Bebert a un enfant desséché sous le père Antoine!

Le lendemain, le *Café de la Gare* ne désemplit pas. Tous, hommes, femmes et même les enfants arrivaient pour voir le phénomène. Zante, Lucie, les filles du garde-barrière et une femme à journée suffisaient à peine pour servir la clientèle. L'estaminet, la cuisine et le salon étaient encombrés; on dut mettre des chaises et des tables à la porte. Et le tailleur ne cessait de dire à chacun des arrivants :

— Ah! bonjour! Vous venez sentir l'enfant que Tantine a sous le père Antoine!

Les privilégiés, pour quelques chopes, purent sentir par dessus la robe, au flanc de Tantine, la forme révélée par le médecin.

Le dimanche d'après, ce fut un vrai pèlerinage. On venait de partout. Des villages entiers processionnaient vers le *Café de la Gare*. Le pactole coulait dans le tiroir de Zante Bebert.

Tous les médecins de la contrée arrivèrent à leur tour, incrédules. Ils furent forcés de reconnaître qu'on avait dit la vérité. Les journaux s'occupèrent du phénomène.

Le *Café de la Gare* eut une vogue telle que le tailleur fut obligé de l'agrandir. Le brasseur, propriétaire de la taverne concurrente, fut forcé de composer avec Zante. Il ferma la *Sortie des Voyageurs* pour obtenir des commandes de Bebert. Celui-ci triomphait. Il fit changer son enseigne et intitula sa maison : *Hôtel-Restaurant*. C'était la gloire.

Des chirurgiens célèbres offrirent à Zante de faire à Tantine l'opération, pour la délivrer de l'enfant ossifié, mais il se garda bien d'accepter. Se séparer d'un pareil porte-bonheur ! Il se fût plutôt laissé couper deux doigts de la main !

Le *Café de la Gare* ne cessa plus de prospérer. Zante Bebert est devenu un des gros propriétaires du village. Il achète des terres et prête sur hypothèque. Ce n'est plus maintenant qu'il faudrait lui parler de confectionner un costume à n'importe quel prix ! Le métier de tailleur mène à tout, à condition d'en sortir.

Il sera candidat aux prochaines élections pour le Conseil communal.

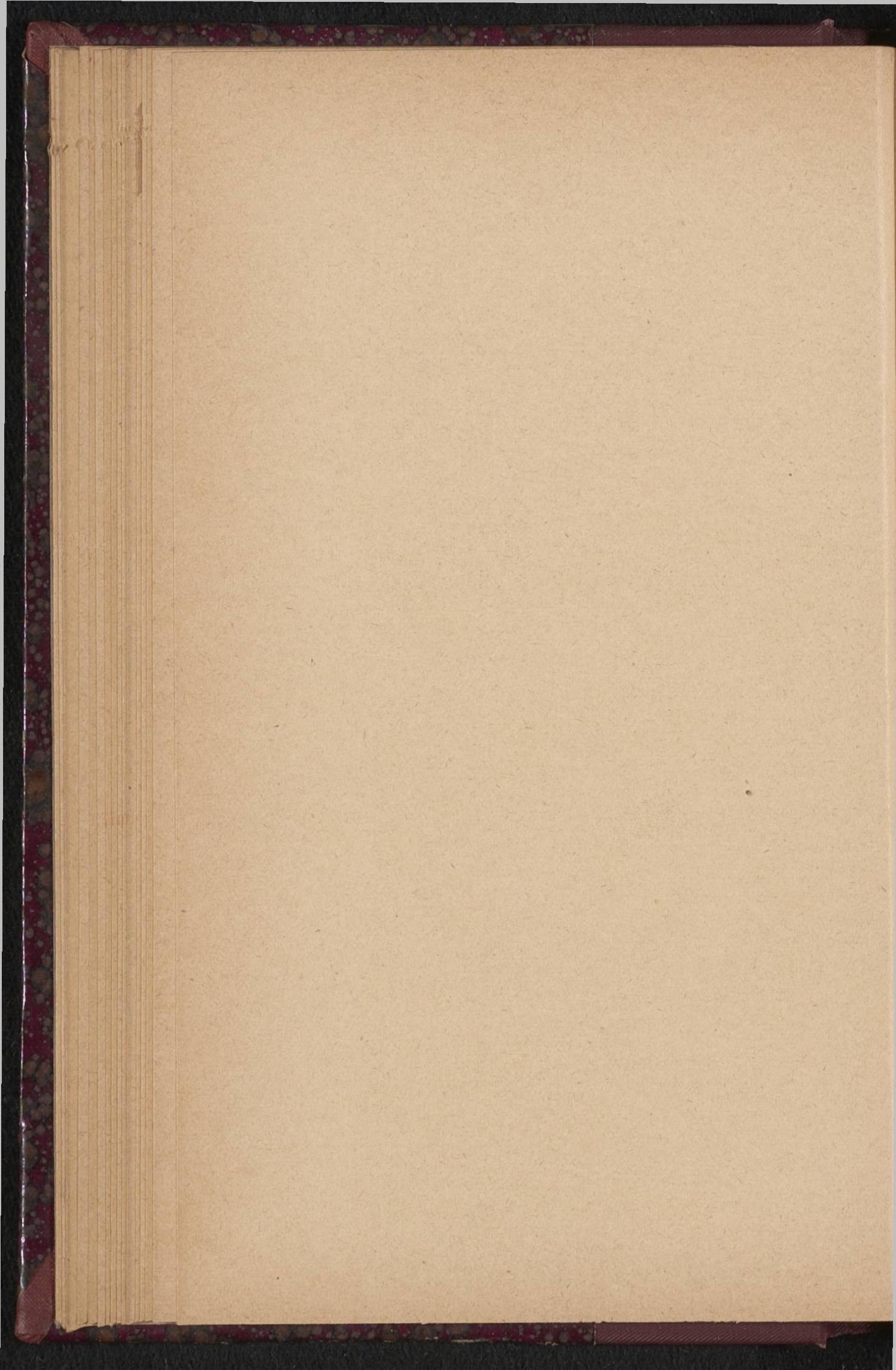
— Zante Bebert, quel homme ! dit-on avec admiration en parlant de lui.

L'humeur de Tantine s'est améliorée avec la richesse. Maintenant qu'elle a des biens au soleil, elle rend justice au génie domestique de son homme.

Elle le suit des yeux avec admiration quand elle le voit partir, le cigare aux lèvres, faire sa petite tournée dans le village et chauffer son élection.

Quant à Lucie, c'est un parti fort envié. Bien des fermiers la désirent pour leur fils. Outre qu'elle est jolie elle aura le sac, assure-t-on. Oui, celui qui l'épousera ne mettra pas sa main sur une vesse de loup.





## LE BRACONNIER

Il n'y a personne de plus joyeux que lui! disait-on d'Hubert, au chef-lieu, chaque fois qu'il y venait; c'est un bon enfant, toujours prêt à rire et disposé à boire, franc luron, gaillard et câlin avec les filles, généreux et plus fol encore lorsqu'une grande quantité de boissons s'est écoulée sur la rude pente de son gosier, ce qui est l'indice certain d'un bon caractère.

On était content quand on le voyait descendre la route blanche, le long des peupliers, son "pied

de frêne" noué au poignet par une lanière de cuir, avec lequel il exécutait des moulinets en l'air pour rythmer sa marche allègre. C'était comme une chanson qui arrivait. Il portait avec lui la fraîcheur des bois, la jeunesse charmante des vallons et des combes. La gaîté éclatait sur son visage. Il avait un compliment pour chaque commère et donnait des censes aux enfants.

Il était bien accueilli. D'abord, on savait qu'il avait le gousset toujours bien garni et qu'il payait largement à boire. Puis il écoutait avec tant de plaisir les gaudrioles qu'on lui contait ! On les collectionnait, on en inventait pour lui. Son arrivée mobilisait tous les joyeux drilles et mettait en l'air tous les cabarets du village.

Il y avait tant de franchise dans ses gestes, tant de candeur dans ses yeux, tant de naïveté sur son visage quand, dans son rire, il découvrait ses dents de jeune loup, qu'on ne s'expliquait pas la terreur qui s'attachait à son nom dans la contrée d'alentour. Batailleur, il ne paraissait point l'être, car sitôt qu'une dispute surgissait à l'estaminet en sa présence, il l'apaisait par des plaisanteries. Pour lui, c'était perdre son temps que

de se quereller, puisqu'on était là pour s'amuser. Grâce à lui, on noyait les ressentiments dans des flos de bière et de genièvre. On avait déjà vu des ivrognes s'attaquer à lui, mais il les avait pris, tranquillement, dans ses bras d'hercule et, sans leur faire de mal, les avait déposés au dehors.

On ne comprenait pas pourquoi les gens d'autres villages en parlaient avec crainte.

Un mystère l'entourait. On avait beau répéter qu'il était incapable de faire du mal à une mouche, les filles n'en croyaient rien et elles étaient amoureuses de l'inconnu qu'elles pressentaient en lui.

Les gendarmes le regardaient de travers, mais il semblait ne pas s'en apercevoir et leur offrait à boire, comme à tout le monde.

Quelquefois on en parlait, mais avec prudence. Plusieurs gardes déjà avaient été tués sans qu'on eût découvert les coupables. La justice avait rôdé autour d'Hubert, mais, faute du moindre commencement de preuve, elle l'avait laissé tranquille. D'après ce que prétendaient ses amis et partisans, personne ne pouvait affirmer l'avoir jamais vu à l'affût, on l'accusait à la légère.

Mais, ripostait-on, on devait savoir à quoi s'en tenir, puisque le baron avait déclaré qu'à la première occasion, ses gardes l'abattraient comme un chien enragé !

Bref, les renseignements faisaient défaut et l'on se perdait en conjectures sur le compte de ce beau gars. Des légendes se formaient autour de lui. On lui attribuait des prouesses merveilleuses. Tour à tour bandit, héros et lutin, il charmait l'imagination des simples ; on en parlait à la veillée, au coin du feu.

\*

\* \*

Hubert était braconnier comme on est poète, moine ou soldat, entraîné par une vocation irrésistible.

Avec sa mère il habitait une chaumière à l'orée des grands bois, dans une combe enfouie, l'été, sous une verdure luxuriante. Une haie épaisse fermait l'enclos, où il était difficile de pénétrer, car deux grands chiens de garde en défendaient l'entrée. Et de l'autre côté du chemin, la forêt montait, gravissait la colline, couvrait le plateau, descendait, épaisse et mystérieuse, dans d'autres

fonds, ondulait sur d'autres coteaux, s'entendait énorme et majestueuse et se perdait dans les lointains bleus de l'horizon.

C'était le domaine du jeune homme. Il la connaissait dans les sentiers où le soleil jamais ne jette ses sequins d'or à travers les feuillages, dans les profondeurs inextricables de ses fourrés, dans ses taillis et ses futaies, ses clairières et ses marécages. Elle n'avait plus pour lui de secrets. Comme une mère, elle avait bercé ses sommeils d'enfant. Il s'endormait à son murmure, au bruissement incessant de ses cîmes. Elle abritait ses amours et leur donnait un décor grandiose. Elle modifiait sans cesse ses aspects, se parait de beautés toujours nouvelles, toujours fraîches et toujours jeunes, pour perpétuer l'enchantement qu'elle versait dans son âme ravie. Tout jeune il l'avait parcourue dans ses plus intimes replis pour y trouver le château de la princesse endormie. Il s'était aventuré dans les gorges profondes pour y défier le loup-garou et lui tendre des pièges. Il y avait vu, dans les brouillards de l'aube, au printemps, comme dans les buées d'automne, dorées par le soleil couchant, des appari-

tions aériennes et subtiles folâtrer autour des arbres, glisser dans les taillis, serpenter autour des branches et disparaître à son approche.

Il connaissait les feux-follets qui couraient, la nuit, dans les environs du grand marécage, auprès des vieilles souches pourries, mais leur vue ne lui causait aucun effroi. On disait cependant que c'étaient les âmes de gardes et de braconniers qui revenaient, car il y avait eu naguère un grand combat en ce lieu. La forêt était sienne, il ne craignait rien d'elle ni de ses hôtes, même surnaturels.

Les bêtes lui étaient familières. Nul ne savait comme lui leurs habitudes, leurs gîtes et même leur nombre. Il ne lui fallait pas longtemps pour les trouver quand il partait en chasse.

La chasse! c'était pour lui comme une cérémonie religieuse. Il l'accomplissait avec certains rites, dans une solitude absolue, car il refusait de s'adjoindre aucun compagnon. Il aurait même lâché un coup de fusil à celui qui se serait aventuré dans ce qu'il considérait comme son domaine quand il y officiait.

Tout au plus indiquait-il quelques nids aux

filles quand elles venaient cueillir le muguet et la pervenche.

Son père avait été trahi par un camarade et pris dans une embuscade par les gardes. La lutte avait été chaude, on n'avait eu raison de lui qu'en l'assommant. Il était mort en prison.

Le fils savait donc à quoi s'en tenir. Il n'avait pas cherché la vengeance, mais on disait qu'il l'avait trouvée.

Depuis ce temps, trois gardes avaient été tués et plus personne dans le pays ne voulait de cet emploi. Le seigneur avait dû faire venir des étrangers, il se piquait au jeu ; lui-même organisait la surveillance. C'est par patrouilles que ses hommes faisaient leur ronde, le jour comme la nuit. Ils avaient fait des rafles de braconniers, presque tous les hommes du hameau avaient été pris ; les gendarmes en avaient emmené un bon nombre en prison, à la ville, et cependant on ne cessait d'entendre, de temps à autre, des pétarades dans le bois, comme si le baron chassait en personne avec ses invités.

Car Hubert ne chassait qu'au fusil ! Il dédaignait les collets, les lacets, les filets, les pan-

thières, les traîneaux, les panneaux et les halliers. Jamais il n'eût voulu se servir de ces engins, le coup de feu faisait toute sa joie. Il faisait, comme il lui plaisait, venir toutes les bêtes à sa portée. On disait même, quelquefois, qu'il les attirait dans son enclos lorsqu'il en avait envie. Il appelait le cerf, imitant le bruit d'un combat de mâles en rut, les biches au cri plaintif du faon, les broquarts au cri d'angoisse de la chevrette, le lièvre en contrefaisant avec une feuille de lierre le cri de la hase amoureuse. Pour tromper les perdrix, les cailles et les faisans, point ne lui était besoin de chanterelle ni d'appeaux, les lèvres et la langue lui suffisaient.

Les gendarmes, requis pour prêter aide et main-forte au baron, avaient beau cerner son enclos pour surveiller sa sortie ou sa rentrée, l'aboi de ses chiens lui signalait le danger. S'il était poursuivi, il rendonnait à travers les bois et les champs et dépistait, comme il voulait, ceux qui couraient après lui. On avait fait chez lui quelques visites domiciliaires, mais l'on n'avait découvert aucune trace de poil ni de plumes. Comme arme, on n'avait trouvé qu'un vieux fusil rouillé datant de l'Empire.

En forêt, les gardes entendaient un coup de feu. Ils voyaient la fumée blanche monter dans les ramures des arbres ; quelquefois ils apercevaient la silhouette fuyante d'un homme portant un chevreuil sur ses épaules ; ils prenaient leur élan à travers les taillis ; mais quand ils arrivaient à l'endroit où l'on sentait encore l'odeur de la poudre, ils avaient beau suivre la piste que leur indiquaient quelques brindilles cassées, la mousse foulée et quelques gouttes de sang, le mystérieux chasseur avait disparu, comme s'il s'était métamorphosé en arbre ou évanoui dans les airs. Cela tenait du prodige. Plus d'un avait tiré presque à bout portant, la nuit, sur une ombre qui passait à côté de lui en faisant frissonner les feuillages, mais leurs plombs n'avaient fait qu'enlever aux arbres proches quelques éclats d'écorce. Il y en avait un qu'un ricochet sans doute avait éborgné. Mais on avait attribué cet accident à une puissance occulte plutôt qu'à la maladresse de la victime.

Aussi, comme si cet être ténébreux eût été l'ombre du grand Pan lui-même, communiquait-il une terreur sacrée à ceux près de qui il passait.

Un seul eût pu fournir quelques détails, quelques éclaircissements, car le sol, tout autour, portait les traces d'une lutte violente, mais lorsqu'on l'avait retrouvé étendu sur le dos et chaud encore, sa langue pendait, violette, hors de la bouche, couverte d'une écume sanglante. Il avait été étranglé; son fusil, contenant deux douilles vides, gisait à côté de lui.

Cela tenait de la sorcellerie. Des vieilles femmes disaient que le loup-garou de leur enfance était revenu. D'autres prétendaient que c'était le chasseur noir et qu'il arriverait malheur à quiconque le troublerait dans sa ronde. Et les enfants n'osaient plus aller au bois cueillir la myrtille.

\*

\* \*

Hubert ne cessait de venir, toujours joyeux, deux ou trois fois la semaine, au chef-lieu de canton. Galant avec les filles, généreux envers les enfants, jovial avec tout le monde, il n'y comptait que des sympathies .

De temps en temps on le voyait entrer chez le notaire, mais on ne parvenait pas à connaître la

cause de ces visites. On essayait, il est vrai, de le faire parler :

— Eh! Hubert, vous avez encore été porter là vos économies, hein! Vous vous engraissez, vous, saperlotte! Vous allez devenir un des riches du pays!

Mais Hubert ne répondait pas, il se contentait de rire et de payer à boire.

— C'est un cachottier! disaient les uns.

— Il n'est pas obligé de faire connaître ses affaires à tout le monde! répliquaient les autres.

Mais cela intriguait bien des gens. On questionnait les employés de l'étude après les avoir gorgés de boisson: ils ne savaient rien. Le notaire emmenait Hubert dans son bureau particulier. Quel honneur! pensaient les paysans. Et du coup la considération de l'homme des bois se trouvait doublée.

L'un d'eux, toutefois, raconta qu'il avait vu au Nouvel-An, par le trou de la serrure, Hubert tirer un superbe lièvre de dessous son tricot de laine en disant :

— Tenez, M'sieu le notaire, v'là pour votre bon An!

Puis ils avaient bu la goutte ensemble et mangé de petites galettes.

Le bavard n'avait pu voir davantage, l'arrivée de la servante lui ayant fait quitter son poste d'observation.

Hubert ne cessait de hanter les esprits.

On apprenait, d'autre part, que le baron ne décolerait plus. Il avait annoncé qu'il ne retournerait point de l'hiver à la ville de peur que son absence ne fût fléchir le zèle de ses gardes. Il se répandait en nombreuses menaces, échaudait toutes sortes de projets, organisait des traques à l'homme.

Tout le hameau en était rempli d'émoi.

\* \* \*

Un jour, on remarqua au village qu'on n'avait plus vu le gars depuis quelques jours déjà. On en fut étonné. Il n'était pas possible qu'il fût malade, un homme comme lui !

Ceux qui habitaient de son côté ne l'avaient plus aperçu depuis deux semaines ! Quant à sa mère, elle ne disait rien, mais elle était rongée d'inquiétude.

On la voyait rôder à la lisière du bois, accompagnée de ses chiens ; elle les excitait et, dociles à sa voix, ils partaient, le museau à terre, flairant une piste et agitant la queue, puis ils revenaient près d'elle pour recommencer encore.

Elle allait jusqu'au cœur de la forêt ramasser du bois mort, ce qu'elle ne faisait jamais auparavant.

Il n'y avait pas à s'y tromper : elle cherchait la trace de son fils.

Toutes sortes de bruits circulèrent ; quelques-uns racontaient tout bas qu'il avait été assassiné. On donnait des détails. C'était dans le chemin creux, au tournant, entre le bois de sapins et le taillis ; le baron et deux de ses gens avaient tiré dessus et l'on avait emporté le cadavre pour l'enfouir quelque part. Les deux gardes avaient quitté le pays depuis peu.

D'autres prétendaient qu'Hubert était vivant, mais qu'on l'avait enfermé dans l'une des caves du château.

Les racontars allaient leur train. On disait même qu'on avait vu le gars à la ville, où il

s'amusait avec des femmes. Mais on ne croyait guère cela.

Toujours est-il qu'Hubert ne reparut point.

On cessa aussi de voir sa vieille mère et l'on s'inquiéta. On avait entendu, quelques jours avant, les chiens de la borde hurler à la mort. Maintenant ils erraient dans la campagne, aux environs des métairies, cherchant à happer une croûte de pain ou à ronger un vieil os.

On prévint le mayeur, le garde-champêtre et les gendarmes, qui se décidèrent enfin à entrer dans la demeure abandonnée. La vieille était morte. D'après l'état de putréfaction, on estima que le décès remontait à une semaine. Elle était morte de sa belle mort ; le médecin, appelé aussitôt, ne constata rien d'anormal.

Vu l'absence du fils, unique héritier, le juge de paix vint apposer les scellés sur les meubles et les portes des chambres.

La justice ayant cherché vainement les traces du disparu, on dut procéder à la levée des scellés et dresser l'inventaire des objets et valeurs de la mortuaire.

Quand le juge et le notaire pénétrèrent dans

la salle du fond, après avoir gravi quelques marches, ils ouvrirent la fenêtre et poussèrent le volet pour y mieux voir. Le jour entra dans la chambre et l'éclaira toute. Il n'y avait là qu'une table et quelques vieilles chaises. Cela fut minutieusement consigné sur le papier timbré.

Mais une particularité bizarre attira l'attention des hommes de loi. Sur le mur blanchi au lait de chaux, on voyait une infinité de croix marquées avec du charbon de bois. Les unes étaient petites, les autres plus grandes et de dimensions diverses ; et il y en avait cinq énormes, d'un noir velouté, profond, funèbre, implacable.

C'était la comptabilité du braconnier. Il inscrivait le meurtre sur le mur. Les petites croix c'étaient les bêtes de plume et de menu poil ; les autres, c'était le gros gibier, suivant sa taille : chevrillard, daguet, broquart, cerf ou sanglier.

Quant aux grandes, qu'on eût dit faites pour des tombeaux :

— Serait-ce... dit le notaire au juge, serait-ce...

Il n'acheva pas : Tous deux se regardèrent avec une curiosité mêlée d'effroi. L'ombre tragique du

braconnier passa devant leurs yeux, plana sur eux. Ils se comprirent.

— Oui ! murmura le juge en hochant la tête.

Oui, les cinq grandes croix noires, c'étaient les gardes qu'avait tués le braconnier !



## LE VEILLEUR DES MORTS

Le Nesse était connu de tous les gens du canton. Ayant commencé à faire le jeune homme, c'est-à-dire fumer la pipe ou le cigare, selon les circonstances, et aller voir les filles, dès l'âge de quinze ans il avait roulé sa bosse dans toutes les ducasses des villages, à trois lieues à la ronde.

Il connaissait tous les bons endroits du pays. Celui-ci pour la saveur de la bière, celui-là pour la qualité de son péket, un autre pour la tarte, un autre encore pour l'humeur joviale de la com-

mère et quelques-uns parce qu'on avait le loisir d'y rester en bonne compagnie jusqu'aux petites heures sans être inquiété par le garde-champêtre.

Comme il était fort serviable, d'une grande aménité de caractère, bon camarade et discret, le brasseur, le meunier, l'horloger, le tanneur ou le médecin se l'annexaient volontiers quand ils allaient en course dans les localités voisines.

Chez Fine-Ma-Tante, le cabaret le plus achalandé du bourg, situé auprès de la Maison communale et de la Justice de Paix, Nesse faisait l'avocat les jours d'audience. Il donnait des conseils plus ou moins judicieux aux paysans appelés à comparaître. Il leur faisait connaître leurs droits, à sa jugeotte, tout en buvant avec eux de nombreuses gouttes. Coiffé d'une casquette qui moulait exactement sa bosse crânienne, chaussé de pantoufles en tapisserie où l'on voyait un petit chien jaune dans de la laine rouge, Nesse, sans presque s'interrompre de tirer à sa pipe, les yeux grands ouverts pour donner plus de solennité à ses propos, entassait des arguments quelquefois saugrenus dans la caboche des plaideurs ou leur expliquait, à grand renfort d'épithètes juridiques, que le juge s'était fourré le doigt dans l'œil.

Quand il manquait un joueur à une partie de piquet-voleur chez Fine-Ma-Tante, c'était le Nesse que l'on allait chercher. Et Nesse arrivait toujours, conscient de son importance.

C'était Nesse aussi qui servait de témoin au notaire. Il partageait cette fonction avec Tchantchet Mayanne, le jardinier. Quand on était sur le point de passer un acte, on se mettait à leur recherche. Ils abandonnaient alors toute occupation, quelle qu'elle fût, et arrivaient. Ils laissaient leurs pipes à la porte de l'étude. Tchantchet y laissait également ses sabots et entraît sur ses bas. Tchantchet écoutait la lecture de l'acte, la tête découverte, en faisant tourner sa casquette entre ses mains, de l'air dont il aurait entendu des *oremus*; ses yeux ne marquaient l'attention que lorsqu'il s'agissait d'un testament. Nesse, au contraire, accoudé au grand pupitre ou à la cheminée, hochait la tête d'un air approbateur pour faire voir que le jargon notarial lui était familier et qu'il s'y connaissait aux affaires.

Puis, la lecture faite, ils apposaient leur signature après les parties. Tchantchet Mayanne, dont les doigts gourds étaient tout étonnés de manier

un porte-plume, traçait son nom en lettres irrégulières et tremblées ; mais Nesse saisissait la plume d'un air désinvolte, lui faisait opérer quelques circonvolutions et signait avec une rapidité vertigineuse, non sans avoir agrémenté sa signature de quelques arabesques savantes et compliquées. Les paysans en béaient d'admiration. Aussi, les formalités terminées, invitaient-ils le Nesse à boire un verre chez Fine-Ma-Tante pour tirer de lui des consultations, car le paysan qui possède a l'âme avide et procédurière.

Nesse avait été, pendant plusieurs années, capitaine de jeunesse à la fête du village. Il avait organisé des courses en sac, le jeu de la mélasse, le mât-de-cocagne, le jeu de la tinette, des courses à la grenouille et à la brouette. On lui devait une illumination, le jour où le gouverneur était venu présider les Comices agricoles et avait logé au château. Mais ce temps était passé, car Nesse commençait à compter parmi les vieux jeunes hommes.

A la saison, les voisins pouvaient avoir recours à Nesse, soit qu'il s'agît de faner le regain ou de cueillir les pommes. Il était toujours prêt à leur donner un coup de main.

Mais ce n'est point encore à tout cela qu'il devait le plus clair de sa popularité. Certes, toutes ces qualités lui assuraient déjà une notoriété grande ; elles faisaient cependant sourire les gens sérieux de l'endroit, qui le considéraient parfois comme un être un peu falot et l'appelaient Nessesse d'un air ironique et protecteur à la fois ; mais il avait un mérite qu'on se plaisait à lui reconnaître unanimement et qui lui valait la sympathie, l'amitié et la considération de tout le monde, mérite grâce auquel les personnes les plus austères ne lui tenaient aucune rigueur de ses nombreux stades diurnes et nocturnes devant le petit verre, au cabaret.

—C'est pour cela qu'on lui pardonne beaucoup ! disaient les dévotes, qui se le figuraient un peu pareil au bon larron des Saintes Écritures.

Nessesse n'approchait jamais du tribunal de la Pénitence, ne fréquentait point la Sainte Table, ne mettait pas les pieds à l'église et passait pour manger de la viande le vendredi, mais du moins il ne travaillait pas le dimanche, les autres jours non plus, d'ailleurs, et l'on ne doutait point que les indulgences qu'il acquérait en pratiquant

quelques œuvres de miséricorde corporelle ne rachetassent tous ses péchés. Tout en regrettant, comme il convenait, son inconduite et son peu de religion, on ne s'en chagrinait point trop parce qu'on le croyait marqué de la grâce.

C'est pourquoi les autres villages jalousaient le chef-lieu de canton. Chacun d'eux avait bien un type analogue en ce genre d'occupation, mais pas un qui pût rivaliser avec le Nesse pour la célérité, la discrétion, le dévoûment, la dignité et le désintéressement.

— Il n'y a qu'un Nesse! répétait-on sur tous les tons.

Comment cette vocation était-elle venue au Nesse? C'est ce que l'on ne peut dire au juste. Il avait été initié à cette espèce d'apostolat par un de ses arrière-cousins, horloger-organiste, chef de musique et maître de danse, qui le pratiquait aussi. L'élève n'avait pas tardé à surpasser le maître et, quand celui-ci avait émigré, Nesse avait régné seul.

Chaque fois que le médecin rencontrait un malade difficile à soigner, il disait aux parents :

— Il faudrait aller chercher le Nesse, il fera

cela beaucoup mieux que vous ; il n'y a personne comme lui pour soigner les malades !

Et l'on allait chercher Nesse, qui ne se faisait jamais prier. Il arrivait d'un air important et prenait aussitôt de l'autorité sur le patient et sur tous les gens de la maison, ordonnant tout avec une gravité qui imposait. Dès qu'il avait affirmé son pouvoir et qu'on s'était incliné devant ses ordres, il devenait plaisant, rendait de la gaiété au blessé et reconfortait l'entourage.

Mais il ne fallait pas que l'on s'avisât de le contre-carrer dans sa besogne. Il regardait son interlocuteur avec une telle surprise, une telle indignation que celui-ci en restait muet d'épouvante, comme si une catastrophe fût imminente. Ou bien sa réponse se nuançait d'un tel mépris qu'on en restait tout humilié.

Aucune besogne ne répugnait au Nesse. Il travaillait, d'une âme égale, dans la puanteur la plus suffocante. Les abcès, les ulcères, les tumeurs cancéreuses, rien ne le rebutait. La fétidité des déjections ne lui causait pas le moindre dégoût. Tout au plus, quand il voyait autour de lui des gens incommodés par l'odeur nauséabonde

des pus ou des résidus d'intestins malades, souriait-il, satisfait, et disait d'un air de fin connaisseur :

— C'est une fameuse pennée, mais j'ai déjà senti plus fort que cela !

Il conseillait aussitôt à ses hôtes de prendre une grande goutte pour se remettre, et tous ensemble ils se remettaient amplement.

— Quand on a quelques « gendarmes » dans le corps, concluait Nesse, on n'est pas vite *na-reux* !

Il se remettait à l'ouvrage, trimant toute la nuit si cela était nécessaire, congédiant tous les autres, les envoyant se reposer, restant seul entre le malade et la bouteille de péket.

Personne comme Nesse pour faire renaître l'espoir dans la maison attristée. Il avait toujours vu pire que cela. Il avait vu des cas plus désespérés et cela n'avait pas empêché la guérison de s'ensuivre. Son assurance était telle qu'il communiquait sa conviction, l'enracinait, calmait les craintes et bannissait l'anxiété des cœurs.

Nesse était la providence des malades. Sa pré-

sence, ses soins, ses propos, ses facéties les soulageaient grandement.

Si le médecin avait à faire une opération qui nécessitât une aide, c'est encore à Nesse qu'il avait recours. Nesse arrivait solennel. Il ôtait son paletot, troussait les manches de sa chemise comme s'il s'apprêtait à la lutte et, d'une poigne solide, maintenait l'homme à charcuter. Et chez lui pas la moindre sensiblerie ; le patient avait beau hurler, se débattre, vouloir frapper et mordre, Nesse ne bronchait jamais. Les plaintes, les cris, les affres de la souffrance, le jaillissement du sang, tout cela ne lui faisait pas plus que de tordre le cou à un poulet ou de briser la colonne vertébrale d'un lapin.

Il était précieux. Que de mécomptes l'esculape n'avait-il pas subis avec d'autres ! Il avait dû interrompre la besogne, en différentes circonstances, avec d'autres aides. Le grand Emile avait un jour abandonné la partie ; il n'avait pourtant pas la réputation d'être tendre ; le gros Jules, une autre fois, était tombé en pâmoison. On avait dû le ranimer avant de continuer l'opération. Le barbier lui-même laissait souvent à désirer, il

avait aussi une tendance à s'attendrir. L'horloger-organiste remplissait convenablement son rôle. Mais Nesse n'avait pas son pareil.

— C'est plaisir de travailler avec lui ! disait le docteur, c'est vraiment plaisir.

L'opération terminée, les bandages dûment assujettis, la besogne finie et bien faite, Nesse, tout en se lavant les mains avant de siroter une grande goutte de genièvre, de cognac ou de rhum, avait le petit mot pour rire. Il reconfortait celui qu'on venait de bourreler.

Puis, tandis que le médecin faisait à l'un des recommandations sévères au sujet des soins à donner, Nesse disait à l'autre en *a parte* :

— Cela ira bien, vous verrez ; croyez-moi, affaire de quelques jours ; j'en ai vu d'autres que cela !

Et il énumérait les exemples que lui fournissait une expérience déjà longue.

Dès qu'il était parti, on s'exclamait :

— Sacré Nesse ! Quel homme précieux tout de même ! Qu'est-ce que l'on ferait si on ne l'avait plus ? Le docteur a bien de la chance ! Et l'on ne tarissait pas en éloges sur les mérites de Nesse.

Nesse s'y connaissait en fait d'opérations. Bras cassé, entorse, luxation, il vous arrangeait cela comme pas un. Aussi, dans le quartier où il habitait avec sa famille avait-on recours à lui dès qu'un accident se produisait. Et l'on n'allait chercher le médecin que si Nesse le jugeait nécessaire.

Mais ce n'était point encore dans ces occupations que Nesse donnait toute la mesure de son savoir-faire, déployait toutes les ressources de son esprit, faisait le mieux valoir les multiples aspects et les variétés innombrables de son apostolat.

C'est lorsqu'il y avait un mort que Nesse paraissait se trouver dans son véritable élément, dans le milieu qui donnait l'essor à toutes ses facultés. Il révélait alors son utilité complète, totale et absolue. Il devenait indispensable.

Nesse arrivait grave et digne à la mortuaire. Son attitude, pleine de condoléances, ne manifestait cependant pas une tristesse exagérée, ce qui eût été déplaisant et ridicule. Il n'avait pas non plus l'air trop indifférent, ce qui eût peiné. Il avait, dans sa tenue, un tact et une mesure qui

correspondaient exactement à la situation. Par le ton, par le geste, par le mot, par un souvenir, il savait faire mieux que personne l'éloge du défunt ou de la défunte. On ne se serait pas douté que Nesse le connût si bien. Enfin, Nesse était considéré, par la famille en deuil, non point comme un étranger, mais comme un parent éloigné qu'on était bien heureux de retrouver dans d'aussi pénibles circonstances.

— Laissez-moi faire ! disait Nesse avec autorité en écartant tout le monde. Il prenait possession du cadavre et régnait en maître absolu dans la maison jusqu'au moment où le corps l'avait quittée les pieds en avant.

C'est lui qui réglait tout ce qui concernait les funérailles : permis d'inhumer, sonneries de cloches, nombre de chandelles à la messe d'enterrement. C'est lui qui envoyait la vieille Magloire réciter le boniment traditionnel à toutes les portes entrebâillées des maisons du village.

C'est aussi Nesse qui choisissait les porteurs et traitait avec le fossoyeur. Il prenait, avec le menuisier, la mesure du cercueil. C'était encore lui qui s'occupait des désinfectants. Enfin, il pro-

diguait les multiples dons de son génie domestique et funéraire.

Nesse étant là, on n'avait à s'occuper de rien. La famille pouvait s'en aller, en toute sécurité, chercher dans un sommeil réparateur l'oubli de ses chagrins et de ses nombreuses tribulations. Nesse se chargeait de veiller le mort. Il avait un second pour l'aider en cet office, un compagnon fidèle, Tchantchet Mayanne, qui était, avec lui, témoin des actes du notaire.

On sait que, selon la coutume, il faut être deux pour veiller un mort. Nesse ne veillait jamais sans Tchantchet ni Tchantchet sans le Nesse. Autrefois, Nesse avait veillé avec l'un et l'autre. Il avait fait ses débuts avec l'horloger-organiste dont nous avons précédemment parlé ; c'est celui-là qui lui avait enseigné la tradition mortuaire. Il avait veillé avec le grand Emile, qui avait le grave défaut de s'assoupir vers les trois heures du matin. Il avait veillé avec Tau-taume, qui le rassait à égrener d'interminables chapelets. Il avait veillé avec l'instituteur, mais c'était un froussard, qui prétendait, deux ou trois fois au moins sur la nuit, que le mort avait bougé. Il avait veillé

avec le tailleur, mais celui-ci parlait trop haut et s'oubliait parfois en des hilarités peu appropriées aux circonstances. Avec le vieux Désiré, c'était plaisir, car il avait la manière et de la veille entière ne tarissait pas en histoires de toutes sortes. Mais le vieux Désiré était mort. Heureusement, vers cette époque-là, Tchantchet Mayanne, le jardinier, était revenu au village. Il n'y avait plus qu'avec lui qu'on pouvait, maintenant, veiller convenablement un mort.

Le chemin de fer, passant au village depuis quelques années seulement, avait déjà affaibli les traditions .

Mais avec Tchantchet Mayanne, c'était plaisir. Nul n'eût pu dire qu'il l'avait jamais vu en colère. De cultiver les roses, Tchantchet avait acquis quelque chose de la douceur et de l'onction ecclésiastiques. Il avait une grosse figure ronde, rouge et luisante dans laquelle une bouche, qui n'était dissimulée par aucune barbe, souriait toujours. Ses yeux avaient la douceur humble et mouillée qui rappelait ceux des ruminants. De plus, il avait la docilité d'un vieux chien de basse-cour.

Des deux, c'était Nesse qui commandait ;

Tchantchet ne faisait qu'obéir. Nesse était l'élément actif de cette association bizarre. Tchantchet suivait docilement. Et tous deux s'entendaient à merveille.

Ensemble ils veillaient donc le mort en compagnie d'un marabout rempli de café, d'un litre de péket et de leurs pipes. Ils se tenaient dans une pièce à côté de la chambre mortuaire et, quand la maison s'était endormie dans le silence, ils jouaient un cent de piquet avec revanche.

De temps en temps, l'un d'eux se levait et allait voir, dans la salle voisine, à la lueur des flammes qui grésillaient au bout des cierges, de chaque côté du crucifix de cuivre, la face glabre, car Nesse rasait le mort avant de l'ensevelir, exsangue et blafarde de celui qui dormait de son dernier sommeil, puis il revenait près de l'autre et disait :

— Tout va bien !

— Si on buvait une goutte ! Tchantchet, cela ne ferait pas de mal !

— Au contraire, Nesse, répondait Tchantchet Mayanne.

Et tous deux, avec componction, absorbaient une ample rasade de genièvre.

— C'est du bon ! observait Tchantchet.

— Oui, répliquait Nesse, ce sont des gens convenables, ils font bien les choses.

Ils recommençaient une partie ou bien se racontaient des histoires.

Nesse narrait d'anciennes veilles avec le vieux Désiré, les rares épisodes qui les avaient marquées, les fois que le mort avait bougé dans son lit et d'autres détails lugubres. Ils parlaient longuement, abondamment, à voix basse, ne négligeant aucun fait. Depuis qu'il veillait avec lui, Tchantchet entendait chaque fois les mêmes histoires, mais il les écoutait toujours avec un nouveau plaisir, comme si elles eussent acquis une saveur plus grande en vieillissant. Il n'interrompait son copain que pour lui dire, avec une touchante prévenance :

— Vous devez avoir soif, Nesse ! Buvez la goutte pour vous rafraîchir le gosier.

— C'est une idée ! répliquait Nesse.

Et derechef ils reprenaient du poil de la bête,

c'est-à-dire qu'ils s'envoyaient un « kilomètre » de péket dans l'estomac.

Nesse reprenait ses récits funéraires avec la conviction, la mélancolie, le bonheur et la fierté d'un vieux soldat qui raconte ses campagnes.

Tchantchet Mayanne le regardait ébahi d'admiration pour tant de hauts faits.

Puis l'un des deux s'en allait émêcher les cierges qui éclairaient le mort et revenait en disant :

— Tout va bien !

Quand Nesse avait fini, Tchantchet narrait à son tour ses quelques veilles à la ville, où il avait fait ses premières armes. Cela avait été dur. Une fois qu'il veillait, avec un locataire de la mortuaire qui croyait aux revenants, le cadavre d'un vieillard qui avait « traîné » assez longtemps avant de mourir, ils avaient entendu, en bas, dans le corridor, un bruit de savates exactement pareil à celui que faisait, en marchant, vers la fin de ses jours, l'homme qu'on allait enterrer. Saisis d'inquiétude, ils s'étaient précipités dans la chambre : le visage parcheminé du vieux reposait, sur l'oreiller blanc, dans l'immobilité définitive. Ce-

pendant, on entendait toujours monter le bruit des savates glissant sur les dalles. Ils avaient regardé par dessus la rampe dans la profondeur de la cage d'escalier, à la lueur de la lampe. Ils avaient vu en bas le flottement blanc d'un suaire. Le locataire était devenu blême, avait poussé un cri et il aurait laissé tomber la lampe si lui, Tchanchet, ne l'avait saisie aussitôt. Enfin, il s'était décidé à descendre pour éclaircir le mystère : c'était le fils du défunt qui se divertissait à les effrayer !

Ce conte leur donnait toujours à tous les deux un petit frisson. Ils se levaient et allaient voir ensemble si leur mort était toujours là. Et comme tout allait bien, ils revenaient vider le litre de genièvre en faisant fumer glorieusement leurs bouffardes.

Au petit jour, Tchanchet faisait tourner le moulin de bois garni de cuivre brillant ; Nesse faisait bouillir l'eau dans le coquemar et tous deux préparaient le café pour les gens de la maison.

Les gens qui avaient recours aux bons offices de Nesse ne savaient point assez s'en féliciter.

Le matin du jour de l'enterrement, Nesse revêtait ses habits de dimanche et enfilait des gants de filoselle. Il n'y avait que lui pour avoir ce raffinement d'élégance.

Tchantchet Mayanne sortait aussi des gants pour la circonstance, mais ils étaient en grosse laine et de couleur brune.

Nesse était le chef des porteurs. Il se plaçait au brancard de gauche, par derrière, afin de surveiller tous les autres et leur fournir les indications nécessaires. Bien qu'il leur eût donné ses ordres d'une manière claire et précise, il tenait à avoir l'œil sur toutes les opérations. Rien ne le mettait hors de lui comme une maladresse ou un contretemps.

Le cortège quittait la mortuaire au pas cadencé des porteurs qui suivaient la croix.

Tandis que le prêtre ânonnait ses *oremus* avec le clerc et les enfants de chœur, on admirait l'air grave et digne avec lequel Nesse conduisait le cercueil, car il éclipsait tous les autres ; on eût dit que lui seul supportait le fardeau : on ne voyait que lui, il guidait toute la théorie.

On entrait dans l'église. Aussitôt le corps dé-

posé sur le catafalque entouré de grands cierges, Nesse s'éclipsait, car ses convictions ne lui permettaient pas d'assister à la cérémonie religieuse.

C'est pourquoi Nesse, au lieu d'écouter le *de Profundis*, s'en allait en face, au Café Saint-Roch, boire une grande goutte jusqu'au moment où l'on venait le rappeler.

— Eh ! Nesse, vite, arrivez ! la messe est finie !

Et Nesse s'empressait. L'instant d'après, on le voyait sortir avec le cortège, toujours grave et digne, et se diriger à pas cadencés vers le cimetière, entre les haies qui bordent le chemin. Là encore il savait se rendre utile et manifester une fois de plus un de ses nombreux talents. Il donnait un coup de bêche, s'il le fallait, dans les parois de la fosse afin d'y faire descendre plus aisément le cercueil et aidait le fossoyeur dans ce travail. Quand celui-ci était certain que Nesse fût de l'enterrement, il s'abstenait d'embaucher un manœuvre pour lui prêter assistance ; il réalisait de la sorte une économie de dix sous, soit dix petites gouttes ou cinq potées ; aussi en savait-il au Nesse un gré infini. Le Nesse et lui étaient bons amis.

Quand l'officiant avait fini de jeter avec le goupillon l'eau bénite au fond du trou et que les mottes de terre avaient fait résonner le cercueil comme un tambour, le cimetière se vidait lentement. Nesse restait le dernier pour pouvoir allumer une bonne pipe et aller boire la goutte chez Djet avec quelques camarades.

Ces jours-là, qui étaient pour lui des jours de fête, Nesse ne réintégrait sa demeure que vers les six heures du soir, après avoir fait le tour des cabarets du village, prononcé dans chacun d'eux l'éloge du défunt et narré les péripéties de sa dernière maladie, ainsi que la douleur des parents.

Il lui était arrivé de devoir présider le repas des funérailles, mais rarement. Il l'avait fait chez le vieil horloger Mulot quand celui-ci avait perdu sa femme. Ce veuf étant trop sourd pour diriger cette cérémonie, il avait délégué à Nesse tous ses pouvoirs. On avait admiré l'assurance, le bon goût et l'aménité avec lesquels Nesse avait rempli une fonction aussi délicate. On disait même que le vieux, rempli d'admiration et de reconnaissance, avait couché le Nesse pour une somme assez forte sur son testament, à condition d'être soigné, veillé, enseveli et porté par lui.

— Il n'y a que le Nesse! disait-on dans tout le village.

Et sa renommée se propageait dans tout le canton à deux ou trois lieues à la ronde.

Donc, vers les six heures du soir, Nesse rentrait après l'enterrement, l'estomac creusé par les nombreux apéritifs qu'il n'avait cessé de boire tout le long de la journée.

— Est-ce qu'il reste une assiette de soupe? demandait-il.

— Oui, oui, on vous en a gardé! ronchonnait Catherine, la vieille mesquenne. Je vais vous la réchauffer, vous avez de la chance de m'avoir!

— Ah! je l'ai bien gagné! répliquait invariablement le Nesse en tirant ses bottines.

Et il commençait la conversation, car il était causeur en ces moments-là. Toute la famille arrivait dans la cuisine, avide de nouvelles.

— En voilà encore un d'emballé! exprimait Nesse, avec la conscience de celui qui a bien rempli son devoir. En voilà encore un d'emballé! répétait-il, avec une satisfaction nuancée de mélancolie.

En voilà encore un d'emballé! Cette phrase

sinistre choquait bien un peu les autres, leur causait une impression désagréable, un frisson dans le dos. Mais Nesse n'y mettait point malice. Il se comprenait. Il exprimait exactement pour lui-même le sentiment qu'il éprouvait. C'était la fatigue mêlée de tristesse qui succède à l'accomplissement du désir. Il ressentait l'indéfinissable regret que donne le repos après le plaisir. D'ailleurs philosophe inconscient, métaphysicien obscur, il proférait une incontestable et tragique vérité en disant :

— En voilà encore un d'emballé !

C'était indiscutable et c'est ce qui, donnant une idée simple et forte de la fragilité de la vie et de la misère de la loque humaine, faisait frissonner l'assistance.

Puis, les pieds dans les pantoufles en tapisserie, devant l'âtre, Nesse, savourant la bonne pipe du soir et du repos, décrivait par le menu la cérémonie funéraire, énumérait et nommait ceux qui y avaient assisté, appréciait la tenue et la douleur des parents. Cela fait, il annonçait qu'il s'en allait coucher en répétant, sur un ton de conviction profonde :

— Je l'ai bien gagné!

Le lendemain, Nesse se levait avec un léger mal de cheveux et promenait, par la maison et le jardin, l'ennui d'une existence qui ne consommait pas toute son activité et où la spécialité de ses talents ne trouvait pas une occupation permanente. Mais on ne tardait pas à l'appeler chez le notaire pour la passation d'un acte, puis il filait chez Fine-Ma-Tante reprendre du poil de la bête. A défaut d'autre but, il passait la haie par une trouée et allait fumer une pipe en compagnie de Tchantchet Mayanne, tout en dissertant de la taille des espaliers ou du repiquage des poireaux.

Nesse attendait toujours avec impatience le retour de l'automne pour tendre aux grives. Il allait tracer les sentiers dans le bois et placer les lacets avec son inséparable Tchantchet. Ils passaient là des journées entières à router, à tailler, à baguenauder. Ils s'amusaient à faire du feu pour cuire des pommes de terre. On déplaçait la carnassière sur une souche et l'on se délectait d'un festin frugal arrosé de péket. L'odeur d'amadou des haliers leur inspirait l'amour de la forêt et de la

vie sauvage. Aussi finissaient-ils par braconner dans les alentours ; ils attrapaient soit un lièvre, soit un lapin ou un perdreau et ne rentraient qu'à la brune, indifférents à toute autre chose.

Quand il s'agissait d'aller à la tenderie, il fallait voir l'animation du Nesse remplir la maison. Il mettait tout le monde en branle pour ses provisions de bouche. Quand on lui avait rempli son panier, il le vidait parce qu'on ne l'avait pas arrangé à son goût et il le remplissait lui-même, découvrant à chaque instant qu'il lui manquait quelque chose. Puis il adaptait ses guêtres avec l'emphase d'un chevalier revêtant son armure.

Parfois, lorsqu'il vaquait à ces préparatifs, on entendait tout-à-coup sonner à mort. Nesse alors laissait échapper un juron d'impatience et bousculait tout. Puis, du ton d'un homme persécuté, accablé de travaux, n'ayant pas un instant de tranquillité, il s'écriait :

— Ils ne me laisseront donc jamais tranquille !

Il arpentait fiévreusement la cuisine, le corridor et l'escalier, marmottant entre ses dents toutes sortes d'imprécations, tandis que la cloche du

village ne cessait de sonner à mort : Bême!... Bême! deux notes longuement espacées.

Nesse ne décolérait pas.

— Ils ne me laisseront jamais tranquille! Voilà que je ne peux plus aller en paix à la tenderie! Il faut enrager tout de même! Est-ce qu'ils n'auraient pas pu choisir un autre moment?

Il remplissait la demeure de ronchonnements semblables.

Nesse eût pu continuer à boutonner ses guêtres, se mettre le panier au dos et aller à ses grives sans s'inquiéter de cette sonnerie, qu'il jugeait importune. Mais non, l'apostolat était en lui plus fort. Il l'emportait sur tous les autres attrait, quels qu'ils fussent. C'était le mort qui finissait toujours par avoir raison. Tout en continuant à maugréer, il est vrai, Nesse enlevait ses guêtres et les flanquait dans le coin d'un geste furieux. Sa carnassière subissait des violences analogues. Puis il pressait Catherine d'aller chez Tchantchet Mayanne pour le prier de rebattre la tenderie à sa place. Il ne commençait à s'apaiser que quand elle était revenue lui donner l'assurance que Tchantchet ne tarderait pas à partir

au bois. Nesse, alors, poussait un soupir, montait dans sa chambre faire un bout de toilette et, l'air affairé, quittait la maison et descendait la route à grands pas vers la mortuaire.

Les gens accouraient sur leur porte :

— On sonne à mort, voilà le Nesse qui passe !





## LE SUICIDE DU BOURRELIER

La vie est, hélas ! remplie de désillusions, de misères et d'ennuis. On n'est pas toujours récompensé selon ses mérites. Nesse n'échappa pas à la commune loi. La malchance l'atteignit lui aussi.

Une occasion rare, exceptionnelle, unique peut-être, lui échappa de déployer brillamment toutes les ressources de son imagination et de son savoir-faire.

Il en conçut un vif tourment et cette déception a jeté une ombre sur le riant tableau de son

existence heureuse. Nesse ne pardonne point au sort, ni à d'autres non plus, d'ailleurs.

Le bourrelier, après une vie agitée et tourmentée par trois femmes, avait eu, à diverses reprises, quelques atteintes du délire alcoolique. Il avait démoli son établi, cassé la vaisselle, rossé toutes les personnes de son entourage. Nesse seul était parvenu, la dernière fois, à le calmer. Il s'était remis pour tomber bientôt dans une grande faiblesse qui suscitait en lui de noirs chagrins. Des pensées lugubres le hantaient, il parlait sans cesse de mort et l'on finit par soupçonner qu'il avait la monomanie du suicide.

Un jour qu'il paraissait revenu à plus de tranquillité d'esprit, il dit à sa femme, en dînant avec elle, d'un ton moitié plaisant et moitié sérieux :

— Ecoutez-moi, Caroline, on ne sait pas ce qui peut arriver, le malheur vient si vite : une maladie, une attaque, un accident surviennent au moment où l'on s'y attend le moins. Si vous vous trouviez en pareille circonstance, ne manquez pas de faire appeler le Nesse, il arrangera tout sans vous occasionner le moindre embarras.

— Oui, oui, Ugène ! répondit Caroline pour ne

pas le contrarier, soyez tranquille, je n'y faillirai pas!

— C'est un garçon précieux, continua le maniaque, on n'a plus son pareil!

Deux jours après, l'apprenti l'ayant perdu de vue pendant quelques instants, le chercha partout et le trouva pendu dans le fournil, balançant à une corde attachée à la charpente. Il poussa un cri et appela Caroline. Celle-ci, oubliant la recommandation d'aller chercher Nesse que lui avait faite son époux, courut, éperdue, demander secours au tailleur, mais le tailleur n'était point brave; ayant vu le pendu, il se sauva, saisi de peur, et se réfugia dans l'étal où le boucher était occupé à dépecer un veau.

Le boucher, armé de son grand couteau, se dirigea vers le fournil et coupa la corde. Le cadavre était déjà froid.

De sorte que, quand on pensa à aller chercher le Nesse, selon la dernière volonté du suicidé, tout était fini, il n'y avait plus rien à faire, la moitié du village était là, massée devant le fournil afin de voir le pendu. Chacun sollicitait un morceau de corde pour connaître enfin le bonheur.

La présence de Nesse fut, toutefois, loin d'être inutile : lui seul parvint à éloigner les curieux. Il fit transporter le cadavre à la maison et procéda à l'ensevelissement.

Mais il remplit sans goût ce devoir et ne put dissimuler son mécontentement lorsqu'on lui raconta les péripéties du drame.

— Si vous aviez suivi les conseils d'Ugène, dit-il à Caroline, je vous l'aurais emmanché si bien que personne dans le village n'aurait su qu'il s'était pendu.

— J'ai été tellement saisie, larmoyait-elle, que j'en ai perdu la tête ! Je n'ai pas pensé à vous tout de suite, j'ai été au plus proche.

— Ugène savait bien ce qu'il disait en vous adressant ces recommandations.

Mais ce qui le fâchait le plus, c'était la lâcheté du tailleur, qui s'était sauvé à la vue du cadavre se balançant dans le vide.

— Quand je pense que ce poltron de tailleur a foutu le camp ! s'écriait-il en brandissant son poing fermé.

Et la colère lui faisait gicler le sang au visage.

Nesse remplit la localité de ses récriminations. Il racontait l'histoire à qui voulait l'entendre :

— Quand je songe, hurlait-il, que ce poltron de tailleur a foutu le camp ! Si on était venu me chercher, moi, comme l'Ugène l'avait dit, je vous l'aurais emmanché de telle sorte que personne dans le village n'aurait su qu'il s'était pendu !

Le tailleur n'osa plus sortir pendant toute une semaine.

Mais Nesse ne décolérait pas. On lui avait volé son bien, on lui avait dérobé une de ses prérogatives. Et il ne se consolait pas que la besogne eût été si mal faite. Ce pauvre Ugène, après avoir si bien fait ses dernières recommandations, être arrangé de la sorte !

Et c'est sur le tailleur que s'amassait la rancune de Nesse :

— Quand je pense que ce poltron a foutu le camp ! Quel pleutre !

Nesse en perdit la paix du cœur.

— On ne croirait pas que les gens sont si bêtes ou si ingrats ! murmurait-il sans cesse.

Il n'aidait plus les gens avec le même entrain

qu'auparavant. Une pointe d'amertume s'insinuait dans ses propos.

— Oui, ils viennent me trouver pour des riens, pensait-il, mais quand le moment sera venu et qu'il y aura quelque chose d'important, ils s'adresseront à d'autres, comme à ce couïon de tailleur!

Le tailleur devenait pour lui le symbole de toutes les injustices humaines.

La nuit de la ducasse, l'ayant rencontré au cabaret, toute sa rancune sortit :

— Sacré poltron ! Tu fais ici de tes embarras et tu as foutu le camp en voyant un pendu ! N'es-tu pas honteux ?

Le tailleur, ayant fini par se fâcher, se leva et, faisant quelques pas vers le Nesse, le défia de répéter encore une fois ce qu'il venait de dire.

Nesse se leva d'un bond et, mettant son poing sous le nez du tailleur, s'écria :

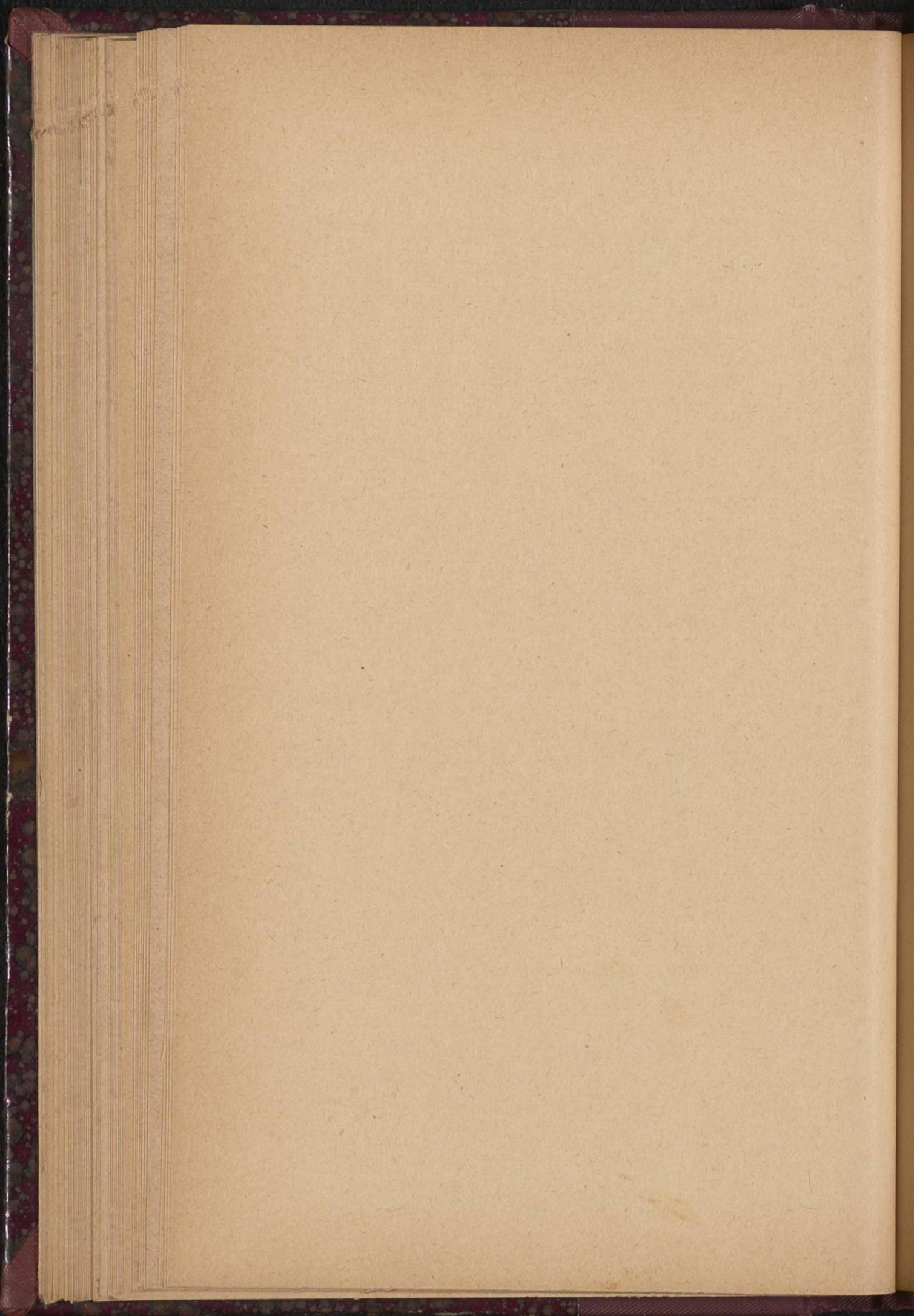
— Oui, je le répète, tu n'es qu'un poltron d'avoir foutu le camp devant un pendu, tu n'es qu'un couïon, nom de zo !

On les sépara, heureusement. L'opinion pu-

blique s'étant prononcée en faveur de Nesse, on flanqua le tailleur à la porte. A la suite de cette algarade, celui-ci perdit quelques-unes des pratiques qui lui restaient encore.

Et Nesse, vengé par la sympathie de ses concitoyens, retrouva un peu de son ancienne sérénité.





## LE PATRE

Bert Nenet était né de parents déjà vieux. Ils l'avaient eu dans leurs derniers jours, lorsque leurs cheveux étaient déjà presque entièrement argentés. On s'était moqué d'eux, on les avait blâmés de procréer encore à cet âge. Dans le hameau, on n'avait pu comprendre qu'ils eussent été si déraisonnables. Leurs autres enfants, tous mariés, qui habitaient aux alentours, s'en étaient montrés fort vexés ; ils avaient cessé de venir à la métairie du Haut-Marteau, obstinés dans leur

bouderie. L'arrivée d'un frère nouveau diminuait une part déjà bien petite, qu'ils escomptaient depuis longtemps : c'est ce qu'ils ne pouvaient pardonner.

Ainsi donc l'inimitié des hommes s'était déjà manifestée contre Bert avant qu'il ne fût venu au monde. Mais si sa naissance, qui s'accomplit le plus simplement du monde, mit le comble au déplaisir des uns, elle remplit de joie les parents. Ils se sentirent pris d'une tendresse jusque-là inconnue pour le regain de leurs amours.

Bert fut l'objet des soins les plus délicats, inspirés par une affection tremblante et chevrotante.

Le vieux disait souvent à la vieille : Nous avons été attristés quand nous avons su que, malgré nos cheveux blancs, la vie avait encore jailli de nous, parce que tout le monde nous blâmait et nous tournait le dos. Mais le bon Dieu connaissait mieux que personne ce qui devait faire notre bonheur. Maintenant que tous les autres nous ont quittés, que ferions-nous si nous n'avions pas cet enfant pour jeter un rayon de soleil sur nos derniers jours ? Il nous donne plus de joie et de réconfort que ses frères et sœurs tous ensemble.

La vieille qui, comme toutes les mères, pensait que son nouveau-né était supérieur à tous les trésors de la terre, n'avait garde de le contredire.

Bien qu'il fût mieux choyé qu'un fils de prince, Bert n'eut pas les défauts d'un enfant gâté. Il n'était ni turbulent, ni espiègle et ne recherchait point la compagnie de gamins de son âge. Il se complaisait en la société de ses parents et de quelques vieilles gens qui venaient parler du temps passé, chez lui, autour de l'âtre, ou bien il jouait sur le fumier avec les animaux de la basse-cour. Il n'alla pas longtemps à l'école du hameau. Considéré comme un simple par ses condisciples, il devint vite leur souffre-douleur. C'est ce qui le découragea de l'étude. Son père et sa mère le jugèrent assez instruit quand il put lire les observations météorologiques dans le petit almanach de Mathieu Laensbergh et sut les quatre règles. Ils avaient bien vécu sans cela, à plus forte raison Bert pourrait-il s'en tirer. Ils ne le contrarièrent donc pas quand il cessa d'aller en classe.

Il se mit aux travaux des champs. Bien qu'il fût d'apparence chétive, il venait à bout de la besogne, tout comme un autre, grâce à son adresse

et à son ingéniosité. Il était fort habile pour les menus ouvrages. Il savait faire, à l'occasion, le menuisier, le maréchal et le rempailleur de chaises. Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était de conduire les bêtes à la pâture. Il partait de grand matin avec son sac, son bâton et ses vivres, un brin d'herbe dans la bouche ou musant un refrain. Les génisses tavelées de blanc, de noir et de roux prenaient le chemin plein d'ornières, bordé par les grandes haies où fleurissaient les orties, où verdoyaient les épines, où s'argentaient les saules, dans la lumière rose et laiteuse de l'aube. Les brebis et les chèvres suivaient, éparpillaient la joie des clochettes suspendues à leur cou. Puis on contournait la colline, par les sentes, dans l'aiguail des prairies, et l'on arrivait au champ qui se trouve entre la Bièmèle et la montagne boisée.

Et tandis que les bêtes broutaient l'herbe tendre parée des joyaux scintillants de la rosée, Bert musardait dans le bois, écoutant chanter les oiseaux et s'exerçant à les imiter. Il grimpait aux arbres pour aller voir les nids, dénombrait les terriers et leurs ouvertures, cherchait les trous des

bourdons ou coupait les racines bien dirigées pour en faire des cannes.

Il fabriquait, avec du sureau, des seringues pour les enfants des environs qui venaient jouer avec lui ; avec des branches de tilleul il leur faisait des sifflets.

Il lisait aussi dans l'almanach les poèmes des saisons, des pluies et des vents, apprenait à prévoir le temps à des signes divers, comme le vol des hirondelles au ras des eaux, le bourdonnement des insectes, le tourbillon des essaims, les cabrioles des rainettes. Il suivait la marche, l'amoncellement et l'éboulement des nuages. Les plantes aussi lui révélaient leurs vertus. On le voyait interroger souvent la fenouille, le romarin, la lavande, le serpolet et le thym, et toutes les brindilles qui formaient le tapis vert doré de la prairie. Et les bêtes venaient près de lui avec confiance comme si elles eussent senti une âme douce et fraternelle. Lorsque grondait l'orage, elles arrivaient calmer leurs craintes à l'appel de sa voix bienveillante.

Il voyait l'heure à la place du soleil dans le ciel. Mais pour la connaître aussi aux jours de

brumes, il fabriqua une horloge dans un sabot et la suspendit au tronc d'un ormeau, à hauteur des premières branches.

Il ne rentrait qu'à la brune, quand ses bêtes, repues, reprenaient d'elles-mêmes le chemin de l'étable.

\* \* \*

Ses parents moururent. Les enfants se partagèrent leurs biens. La mesure échut à Bert avec une vache, une chèvre et six moutons, ainsi qu'un pré humide à l'orée du bois. Mais les pauvres vieux, dont il avait embelli les derniers jours, avaient eu soin de lui remplir d'écus un bas de laine que l'on avait caché dans le creux d'un saule, au bout du jardin.

Bert ainsi vivota. Mais la solitude lui pesait quand il rentrait le soir dans la maison vide. D'anciens voisins continuaient à venir chez lui, comme par le passé, s'asseoir sous le manteau de la cheminée et raconter les vieilles histoires, mais il y avait toujours au foyer, comme dans son cœur, deux places qu'on ne parvenait pas à remplir. Le charme des veillées avait revêtu la mélancolie des deuils.

On lui conseilla de se marier. Il n'en avait nulle envie. La femme semblait n'avoir aucune prise sur cette nature chaste .

Son besoin d'affection se reporta sur ses bêtes. Il les aima, les soigna davantage et ainsi trompa l'attente incertaine et vague qui pesait sur son cœur.

Un jour qu'il paissait son petit troupeau et que, comme d'habitude, il musardait dans le bois de jeunes chênes et de bouleaux, il entendit des cris plaintifs venir à travers les buissons. Ayant battu les fourrés, il trouva, couché dans de hautes herbes, un jeune chien blessé. L'animal le regarda, l'implora de ses grands yeux doux et humides, tout en gémissant comme un enfant malade. Il remua la queue et hocha du museau en signe de soumission à la puissance supérieure de l'homme.

Bert le prit dans ses bras avec précaution et le porta près du ruisseau. Il lava ses plaies et le pansa avec des herbes. Puis, ayant remarqué que la bête avait la patte cassée, il lui appliqua un appareil fait avec deux morceaux de bois, une ficelle et de la bouse de vache.

A force de soins, le chien guérit. Bert avait trouvé un compagnon. Ils ne se quittèrent plus. L'un pour la joie d'avoir été secourable, l'autre pour la sollicitude dont il avait été l'objet, et tous deux, par un intense besoin d'affection, par la nécessité de s'appuyer sur quelqu'un dans la vie, par le plaisir de partager les joies et les peines, s'attachèrent profondément l'un à l'autre. Ils s'aimèrent. On les vit se donner les témoignages d'une affection touchante. Et, comme les grandes amitiés, comme les grandes passions étonnent toujours et mécontentent les âmes vulgaires, on répandit le bruit, dans le hameau, que Bert « rafentissait » tout-à-fait. On l'entendait parler à son chien comme à une personne et, mieux encore, car il ne faisait aucun frais de conversation pour les gens qu'il rencontrait.

On l'appela le sot Bert.

« Ecoutez le sot Bert qui parle à son chien ! » disait-on en passant devant la chaumière du berger.

Bert et son chien entrèrent de compagnie dans le vocabulaire des environs et bientôt dans la légende.

\* \* \*

Bert fit l'éducation de son ami et l'exerça à des talents multiples.

Avec les économies amassées dans le bas de laine par ses parents, le solitaire acheta quelques brebis et un lopin de terre près de sa mesure.

Il vécut heureux.

Mais, hélas ! la vie civilisée est pleine d'embûches pour les simples. Il se trouva qu'on l'avait grugé. Le bien qu'il avait acquis était grevé ; on lui réclama la somme pour laquelle il était hypothéqué ; d'autre part, la Biesmèle ayant débordé à la fonte des neiges, l'étable de Bert se trouva fort endommagée. La vache se mit à dépérir à cause de l'humidité. On dut l'abattre.

La douce quiétude du berger disparut et fit place à un absolu dénûment.

Il ne mangea plus à sa faim tous les jours. Car avec le peu qu'il avait, il satisfaisait d'abord l'appétit de son chien, estimant que le premier devoir du maître est d'assurer la nourriture au serviteur.

Les circonstances créent les héros. L'adversité

suscita des trésors de dévoûment dans le cœur des deux compagnons.

Si l'homme se privait du nécessaire pour la bête, la bête ne voulait pas accepter ce sacrifice. Avec l'idée divine qu'elle se faisait du maître, elle ne concevait pas qu'il s'ôtât, pour elle, le pain de la bouche.

A chaque repas, un entêtement attristé et un gémissement plaintif s'opposaient à une douce violence, à une amicale injonction. Bert offrait, insistait, élevait la voix ; Finaud refusait avec obstination, agitait la queue pour se mieux faire comprendre, regardait son maître d'un œil humide et, quand la tentation devenait trop forte, s'esquivait par la porte entrebâillée.

Mais Finaud ne se contentait pas de refuser la nourriture ; honteux d'être à charge de son ami dans des moments aussi difficiles, il s'ingéniait à trouver le moyen de se rendre utile et de témoigner son dévoûment à son bienfaiteur. Il songea à lui procurer une subsistance meilleure.

C'est ainsi qu'il partit pour la chasse.

Tout en batifolant dans le bois, il avait fait la connaissance de beaucoup de terriers. Il ne lui

fut pas difficile de rapporter à son maître un jeune lapin de garenne tout fraîchement étranglé.

Il s'attendait à plus de joie que n'en manifesta Bert. Celui-ci le regarda avec des yeux étranges auxquels il n'était pas habitué et demeura quelque temps silencieux et songeur.

Mais, voyant la joie que la bête avait à lui offrir la victime, il reprit son air habituel, caressa son compagnon et s'occupa d'écorcher le lapin pour le mettre au four.

Il ne témoigna pas grand plaisir du repas copieux qu'il en fit, tandis que Finaud creusait sa cervelle de chien pour deviner ce que cela signifiait.

— Cette chair n'est pas assez délicate pour lui, couclut-il en lui-même, il faudra que je cherche autre chose.

Le lendemain, comme s'il eût entendu parler autrefois dans le monde des chiens du bon roy Henri IV, il rapporta une poule à son maître pour qu'il la mît au pot.

A cette vue, Bert, malgré qu'il comprît les bonnes intentions de son ami, ne put s'empêcher

de le réprimander. Il lui fit un sermon en trois points sur le respect de la propriété des autres et l'exhorta à ne plus méconnaître le commandement de Dieu : « Bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras aucunement. »

Bert était honnête et religieux et se faisait scrupule de causer aux autres le moindre dommage.

Mais Finaud, qui croyait que lorsqu'on a faim on peut prendre sa nourriture où on la trouve, ne s'expliquait pas le mécontentement de son maître.

Il regardait Bert tout hébété, la queue basse, espérant toujours qu'il plaisantait. Mais, lorsque celui-ci se fut décidé à gronder tout-à-fait en montrant le doigt et en articulant ses paroles d'une voix assourdie, l'animal se mit le ventre à terre en signe de soumission et rampa en jasant d'un ton plaintif.

Il ne comprenait pas les raisons supérieures qui déterminent l'homme à ne pas s'emparer de ce qui est nécessaire à sa subsistance et même à sa conservation. Mais comme il était façonné à l'obéissance, il renonça à connaître jamais la cause obscure de ces choses humaines, et s'inclina.

Quand Bert se fut persuadé, par l'attitude de Finaud, qu'il ne recommencerait plus, il le fit bondir vers lui, le caressa, lui prit la tête dans les mains et l'embrassa. Le chien se mit à hurler de bonheur et promena sa langue râpeuse, avec une joie indicible, sur le visage de Bert.

Mais les affaires du pâtre, au lieu de s'améliorer, périclitèrent encore, de sorte qu'après diverses infortunes, pour éviter la saisie, il dut vendre ce qui lui restait de bétail : les six brebis objets de tant de soins !

\* \* \*

Un matin, quand déjà l'automne empourprait les vignes qui tapissent les pignons des métairies et rouillait les bois qui couvrent les collines autour du Haut-Marteau, Bert tira le loquet, ouvrit la porte et fit sortir les brebis de l'étable.

Elles s'échappèrent en se pressant sous l'œil autoritaire de Finaud, qui, assis sur son derrière, la tête relevée et les oreilles droites, les regarda passer, tel un chef barbare, dénombrant les têtes de sa tribu.

Elles prirent la pied-sente habituelle. Bert voulait leur faire grimper le chemin qui conduit à

la route de Biesmes, mais il n'eut pas le courage de donner cet ordre à Finaud. Ils parcoururent donc la vallée en longeant le bois et le ruisseau. Une tristesse grise flottait dans l'air et de l'humidité des prés montait un froid de glace. Ils avançaient sans hâte, nonchalamment, dans le silence cotonneux de cette aube sans joie. Les moutons allaient devant, mâchonnant quelques brindilles. Bert marchait, les mains derrière le dos, perdu dans ses pensées ; le chien suivait, haletant, la langue rouge pendant hors de la bouche.

Arrivées au champ où elles avaient coutume de paître, les brebis s'arrêtèrent. Le pâtre, d'une voix déchirée, les appela. Le fidèle Finaud n'y comprenait rien, mais comme il n'avait pas l'habitude de discuter les ordres de l'homme, il fit avancer aussitôt le petit troupeau.

Les bêtes suivirent le maître, résignées, sans plus savoir où il les conduisait. Ils gagnèrent la route de Ragnies et longèrent la Biesmèle qui reflétait l'or jaune des peupliers. Puis un soleil timide et pâle éclaira les masses grises du ciel et rosit les ardoises humides des toits de la ville qui cascadaient sur la colline.

Le troupeau alors, après s'être abreuvé à Saint-Jean, longea le bois du grand bon Dieu et monta vers le *Chant des Oiseaux* par le chemin pierreux et escarpé.

Bert allait vendre ses bêtes au marché.

\* \* \*

Le cœur lui manqua lorsqu'il entendit meugler les vaches, bêler les moutons attachés à des cordes, sous les tilleuls de l'esplanade.

Il s'arrêta, hésita et fut sur le point de rebrousser chemin, mais des paysans arrivaient derrière lui. Il dut continuer à avancer. Il n'avait pas fait vingt pas qu'un marchand de bestiaux de Thuillies le héla :

— Hé, Bert, qué nouvelle, est-ce pour les vendre que vous amenez droci ces bedos-là ?

— Oui, censier, répondit Bert, en prenant son courage à deux mains et en surmontant sa tristesse, est-ce que vous en êtes amateur ?

— Faut voir.

Il examina le bétail, s'occupa longuement des pattes, tâta la laine sur l'échine, et dit :

— Allons prendre un verre, je suis votre homme, nous allons conclure le marché.

Ils entrèrent chez le Tiesse du chant, au *Cabaret du Chant des Oiseaux*. Tout en absorbant des chopes, ils débattirent le prix, interminablement.

— Non, conclut Bert, c'est tout, je ne vous diminuerai plus, point seulement d'une demi-cense.

— Si c'est comme ça, dit l'autre, il n'y a rien de fait, à moins que vous ne me donniez le chien avec.

Bert se sentit l'âme déchirée.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? continua son partenaire. Il vous est inutile, si vous ne tenez plus de bêtes!

Mais ce n'était point cela que Bert entendait. Il n'avait jamais pensé qu'il dût se séparer un jour de son compagnon. Et maintenant il se disait: « Ai-je encore le droit de le garder, alors qu'il ne m'est plus possible de lui donner une nourriture suffisante? A la ferme de la Corbeillerie, il sera bien soigné, car cet homme est riche et n'est point méchant! »

L'autre se faisait plus pressant.

— Vous savez bien qu'il sera mieux à ma ferme que chez vous, insinuait-il, comme s'il eût deviné les scrupules de Bert. Chez moi, c'est le paradis des bêtes!

Bert laissa tomber sa main dans la main vers lui tendue. Il topa en signe de consentement.

Le censier tira des profondeurs de sa poche une bourse de toile bleue et compta les écus. Puis le pâtre alla donner la caresse d'adieu à ses brebis et à Finaud ; mais celui-ci ne consentait pas à suivre son nouveau maître. Bert dut lui enjoindre d'obéir. Ils se quittèrent après une dernière caresse. Le pauvre homme, pour cacher ses larmes, se hâta de gagner le chemin qui dévale vers la Biesmèle, à Saint-Jean.

Son désespoir était si grand qu'il rôda dans les alentours toute la journée, buvant des gouttes pour s'étourdir. Il ne rentra chez lui qu'à la brune, accablé de fatigue. Il se jeta sur son lit et dormit d'un lourd sommeil.

\* \* \*

Il rêva toute la nuit. Vers le matin, il crut entendre des bêlements de brebis et les aboîments d'un chien, et cela évoqua si péniblement les souvenirs de la veille qu'il se retourna sur sa couche pour faire cesser le cauchemar.

Mais le bruit continuait, les bêlements se fai-

saient plus pressants et les aboîments plus furieux. Bert croyait toujours qu'il rêvait. Cependant, c'était, à n'en pas douter, la voix de Finaud et celle de ses moutons vendus la veille. Il se figura un moment que rien n'était changé et que l'heure allait venir de mener, comme de coutume, le troupeau au pâturage.

Il dut cependant constater qu'il ne dormait plus. Il ouvrit les yeux. Un petit jour gris entra timidement dans la chambre et, parmi le bruit tumultueux du chien et la plainte flûtée des brebis, il distinguait des voix humaines qui venaient du chemin. La porte d'en bas résonnait aussi sous des bonds répétés.

« Je ne rêve pas ! se dit-il, c'est bien vrai. Mais qu'est-ce donc qui m'arrive ? » Il ouvrit la fenêtre, c'étaient eux !

Ne comprenant plus, il descendit l'escalier et tira le loquet.

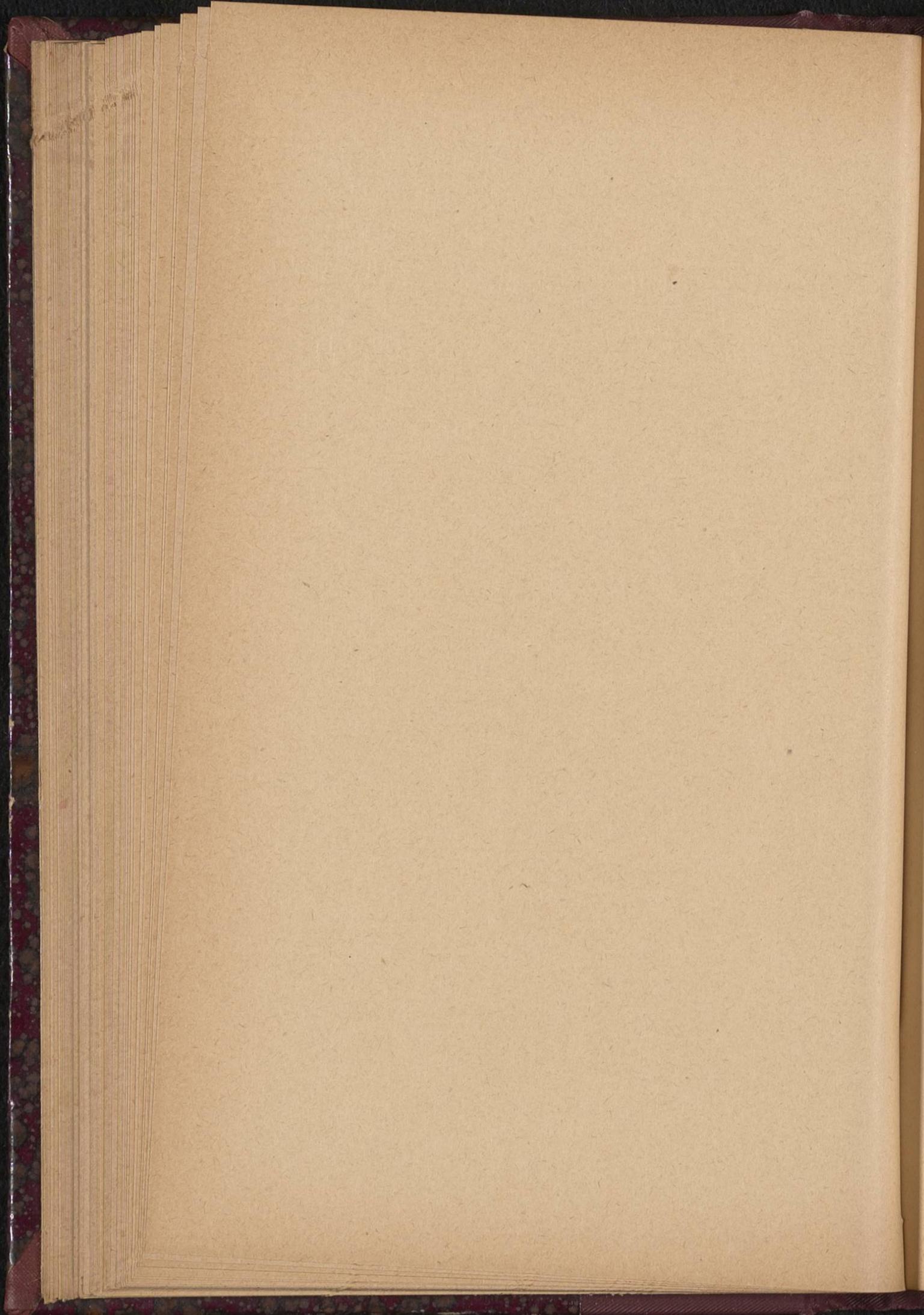
D'un bond, Finaud lui avait sauté au visage et lui promenait sur les joues sa langue rouge. Il japait pour exprimer sa joie. Quant à Bert, il avait les yeux pleins de larmes ; les brebis bêlaient en le regardant.

Lorsque l'émotion de ce retour fut un peu calmée, le pâtre, songeant qu'il ne pouvait garder ce troupeau qui ne lui appartenait plus, prit avec lui la route de Thuillies pour aller le restituer à son propriétaire.

Il rendit les brebis, mais obtint de garder le chien fidèle.

Et ils ne se quittèrent jamais plus.





## LA VEUVE

Son homme, on le lui avait rapporté en bouillie, le soir, à la lueur du grand feu de Saint-Jean, qui, du haut de la colline, inondait la vallée de reflets sanglants. Par la maladresse d'un apprenti, la grosse branche d'un arbre qu'on abattait l'avait atteint, renversé, écrasé. Elle l'avait aplati comme une galette. La forêt avait pris sa revanche. Il avait fallu des leviers pour le retirer de l'étreinte du géant. On avait mis les restes sur le pousse-cul qui servait aux outils et l'on

avait regagné les champs à l'heure où le hameau célébrait la fête du feu sur la montagne, le premier jour de l'été.

On lui avait rendu un paquet de caillots rouges qui s'égouttait encore le long de la cuisine, l'escalier et la chambre.

Cependant, elle avait, étant pieuse, accompli dévotement ses neuvaines au calvaire du château et à Notre-Dame de Délivrance.

Après cela, le feu avait pris, une nuit, à sa maison. Et son fils, en se sauvant à demi vêtu, puis en essayant, avec les autres, d'éteindre l'incendie, avait gagné un froid qui s'était insinué dans son sang et ses moelles.

Elle l'avait soigné avec une passion jalouse et farouche pour conjurer le Destin qui semblait vouloir la frapper dans la seule affection qui lui restât et son amour le plus cher.

A partir de ce temps, le médecin avait arrêté sa carriole devant la chaumière à chacune de ses tournées au hameau. Mais ses visites et les nombreuses drogues qu'il avait prescrites n'avaient point arrêté le mal.

La mère avait écouté les voisines : elle avait fait

prendre à son fieu des remèdes de bonne femme. Mais, tout autant que les drogues, ces remèdes étaient restés inefficaces.

Elle avait cru quelques vieilles mendiante qui venaient régulièrement frapper à sa porte : son garçon avait été frappé d'un mauvais sort. Elle avait payé bien cher les recettes pour le conjurer ; mais pour le plus mince espoir de guérison, elle se laissait extorquer avec joie son pécule.

Divers rebouteurs et sorciers se livrèrent chez elle à tous les genres d'exorcisme.

Les plus usuels furent d'abord employés. On planta des petites croix de bois tout autour de la demeure et l'on alluma des fétus de paille. On suspendit à une solive du plafond, juste au-dessus du lit du malade, une cruche de pierre emplie d'eau bénite ainsi qu'une touffe de buis. On cloua un chat-huant avec les ailes déployées au linteau de la porte. La maladie ne diminua point.

On fit uriner le malade dans une bouteille. On y mit macérer des feuilles de chêne. On boucha hermétiquement le flacon et on le cacha sous le lit. Mais le jeteur de sorts ne vint pas implorer son pardon.

La mère prit, selon les conseils, un cœur de mouton, le perça de clous et le suspendit à la cheminée entre la bassinoire de cuivre rouge et le bénitier d'étain. Mais, bien qu'elle eût répété les paroles magiques, espèce de jargon roman mélangé de mots latins, le sorcier ne se fit pas connaître.

La pauvre femme recueillit l'eau dans laquelle le maréchal mettait refroidir le fer, elle en frotta la poitrine et le dos de son fils. Elle mit un fer à cheval dans sa pailleasse, ainsi que quelques vieux clous.

Elle vendit un champ pour payer tous les médecins de la contrée appelés en consultation, et cependant le mal ne faisait qu'empirer.

Elle envoya en pèlerinage des voisines et des mendiante. Pendant des mois, les émissaires de pardon et de pénitence sillonnèrent les routes vers les saints en renom. Il y en eut qui s'en furent jusque Saint-Hubert, en Luxembourg, et Montaigu, en Campine, lieux réputés, on le sait, pour la quantité d'indulgences qu'ils procurent. Mais les prières et les indulgences ne firent pas plus que les drogues et les remèdes ni que les recettes

contre les sortilèges. Le jeune homme s'affaiblissait de plus en plus ; ses yeux, qui ne cessaient de se creuser, n'étaient déjà plus que deux trous d'ombre et sa peau jaunâtre, se tendant sur le visage décharné, laissait presque transparaître l'ossature. Déjà la mort lui collait son masque et imprimait ses stigmates sur sa face.

Mais la mère avait la foi tenace. Elle ne pouvait croire qu'après tant de supplications, tant de dévotions, tant de neuvaines, tant de pèlerinages et tant de prières elle ne finirait pas par être exaucée. Elle ne pouvait croire que la Providence s'obstinerait à lui refuser toute consolation et qu'après avoir frappé l'épouse elle briserait encore le cœur de la mère. Elle s'interrogeait souvent sur ce qui avait pu lui valoir des épreuves si rudes. Mais elle ne découvrait aucune faute capitale dans sa vie. Elle n'avait à se reprocher que de légères peccadilles.

Elle redoublait de piété. Tous les jours, pendant les sommeils prolongés de son fils, elle allait au calvaire s'abîmer aux pieds de la croix. Elle implorait Notre-Dame et le Christ en faveur de son enfant. Elle les suppliait à voix haute de lui

accorder la guérison, avec des mots et des inflexions qui arrachaient des gémissements aux grands arbres d'alentour. Mais le crucifié tordu par la douleur et la Vierge, qui regardait les cieux avec persistance, ne semblaient pas l'entendre et restaient insensibles à sa plainte douloureuse.

\*

\* \*

C'était un très-ancien calvaire, fort renommé dans toute la contrée pour ses bienfaits et ses miracles. Chaque dimanche on y venait par bandes des villages voisins et l'on en faisait le tour en égrenant des chapelets.

De grands arbres et quelques taillis l'entouraient et devant lui les tours en ruines du vieux château se miraient dans l'eau saumâtre des douves remplies de joncs et de nénuphars. Les murs de pierre grise à demi envahis par le lierre et la vigne sauvage laissaient béer quelques trous sur le ciel bleu. C'est à cet endroit qu'autrefois un baron qui assiégeait le manoir avait été frappé de la foudre. Et, selon la tradition populaire, le seigneur, en commémoration de cet événement,

avait fait édifier le calvaire de délivrance à la place même où le feu du ciel avait terrassé son ennemi. On prétendait que celui-ci revenait, par les nuits d'orage, en ce lieu où la colère divine avait abattu son orgueil.

Ce n'était point sans effroi qu'on arrivait là.

Après avoir traversé l'esplanade, plantée d'ormes touffus, qui séparait le village du château, on contournait celui-ci le long du fossé bordé d'une végétation abondante. Et l'on s'arrêtait devant des peupliers qui figuraient les douze stations du Chemin de la Croix, avant d'arriver au calvaire. Le jour, toute une faune grouillait dans cette flore de ruines. Le soir, on y entendait le cri inquiétant de la chouette, le crissement que font avec leur bec les corneilles en rêvant de batailles, le coassement des grenouilles et l'appel du crapaud. Un vrai sabbat pareil à celui de la horde jadis foudroyée.

A toute heure du jour et de la nuit, la mère éplorée allait au calvaire renouveler les cierges qui brûlaient en permanence pour la guérison de son feu. Dans l'élan de sa ferveur, elle se pros-

ternait au pied de la croix, l'entourant de ses bras suppliants.

Comme le mal empirait, elle passa une nuit entière à pleurer, à prier, à implorer, mais le crucifié, que la douleur avait anéanti, ne semblait plus rien entendre, tandis que la Vierge, les yeux noyés de larmes, regardait le ciel dans une extase obstinée, indifférente aux choses de la terre.

La mère s'adressait à la mère, elle lui criait des mots à lui tenailler les entrailles, elle s'épuisait à lui rappeler les affres de sa maternité éprouvée au sombre Golgotha ; elle secouait violemment la croix pour rappeler à la vie le cadavre divin. Elle hurlait comme une louve sous la lune qui déchiquetait sur le ciel sombre les murs gris du vieux manoir et se reflétait dans la douve parmi les plantes de marécage, ce pendant que les branches des grands arbres, dressant leur masse noire tout autour, gémissaient au vent de la nuit. Mais seuls lui répondaient le frisselis des feuillages, le murmure des buissons, ou quelque chat-huant tapi dans un trou de muraille.

Elle ne fut pas exaucée. Malgré les soins dévoués qu'elle prodigua à son enfant, malgré l'hé-

roïsme d'une maternité farouche, malgré la puissance d'une foi que rien jusqu'alors n'avait pu altérer, malgré une lutte âpre et vaillante, la mort entra dans sa maison un matin où elle-même était à bout de forces et ne se soutenait plus que par l'énergie d'une volonté surhumaine.

La mort la trouva les yeux secs. Vaincue, on eût dit qu'elle s'inclinait enfin devant les volontés redoutables qui la dominaient et que, résignée, elle s'en remettait aux obscurs desseins de la divinité.

— Elle a trop pleuré, disait-on au hameau, elle n'a plus de larmes !

Elle ensevelit son fils et le mit dans le cercueil avec le menuisier. Le curé vint, elle le laissa faire, comme indifférente.

A l'église, elle ne s'agenouilla pas. Elle resta droite devant son banc. Au cimetière, elle ne se signa pas et, à travers le voile noir qui lui couvrait le visage, on vit son œil briller comme un joyau de folie.

A partir de ce jour, sa maison, au contraire des autres du hameau, resta perpétuellement close. Sur le pas de sa porte la veuve ne vint plus

converser avec ses voisines. Et l'on n'aimait plus d'entrer chez celle sur qui le malheur s'était tant acharné. On craignait de passer dans son ombre.

Sa demeure devint celle du mystère. Souvent on la voyait sortir furtivement de chez elle, se glisser dans les venelles, entre les haies, et s'éloigner dans la campagne.

Quelquefois les laboureurs la rencontraient à l'aube. Elle passait sans les voir, d'un pas automatique, les yeux perdus dans un rêve. Et nul n'essayait de troubler ce deuil farouche.

On essayait parfois de la suivre. Mais on s'arrêtait en route, on n'osait pas continuer, de peur d'affronter cette douleur étrange dans les ténèbres de la nuit. Il s'attachait à elle comme une crainte surnaturelle. On se perdait en conjectures sur ces marches insolites. Les uns prétendaient qu'elle rôdait autour du cimetière et même qu'elle en franchissait le mur ; d'autres disaient qu'on l'avait vue revenir du vieux château : sans doute allait-elle prier au calvaire de délivrance !

— Elle a l'esprit dérangé, concluait-on, à la suite de ses malheurs. Cela se remettra avec le temps !

Un dimanche, comme des pèlerins se rendaient en procession au calvaire, ils ne trouvèrent pas la Vierge à sa place accoutumée. Toutefois, l'ayant cherchée, ils ne tardèrent pas à la découvrir. Elle flottait, Ophélie divine, sur l'eau glauque de la douve, parmi les nénuphars d'or. Les vieux saules des rives se penchaient pour la voir et, pour la toucher, trempaient leurs ramilles dans la mare.

On avait essayé d'ébranler le Christ. Mais la croix, fixée dans le sol entre de grosses pierres, avait résisté.

Ce sacrilège inquiéta le pays. Comme on avait vu plusieurs fois des feux-follets de ce côté et que l'on avait entendu les corneilles grincer, la nuit, plus fort que d'habitude, on mit le méfait sur le compte du diable. Le calvaire fut rebéni et la croix consolidée. Quant à la Vierge, on décida de la transférer à l'église du village, où elle serait à l'abri de tout maléfice.

Un regain de ferveur en résulta. On craignait qu'à la suite de cette injure la grâce divine ne se retirât du calvaire de délivrance. Le village fit pénitence pendant la semaine qui précéda sa dé-

dicace. Une garde, bénie solennellement par le prêtre, veilla près des ruines.

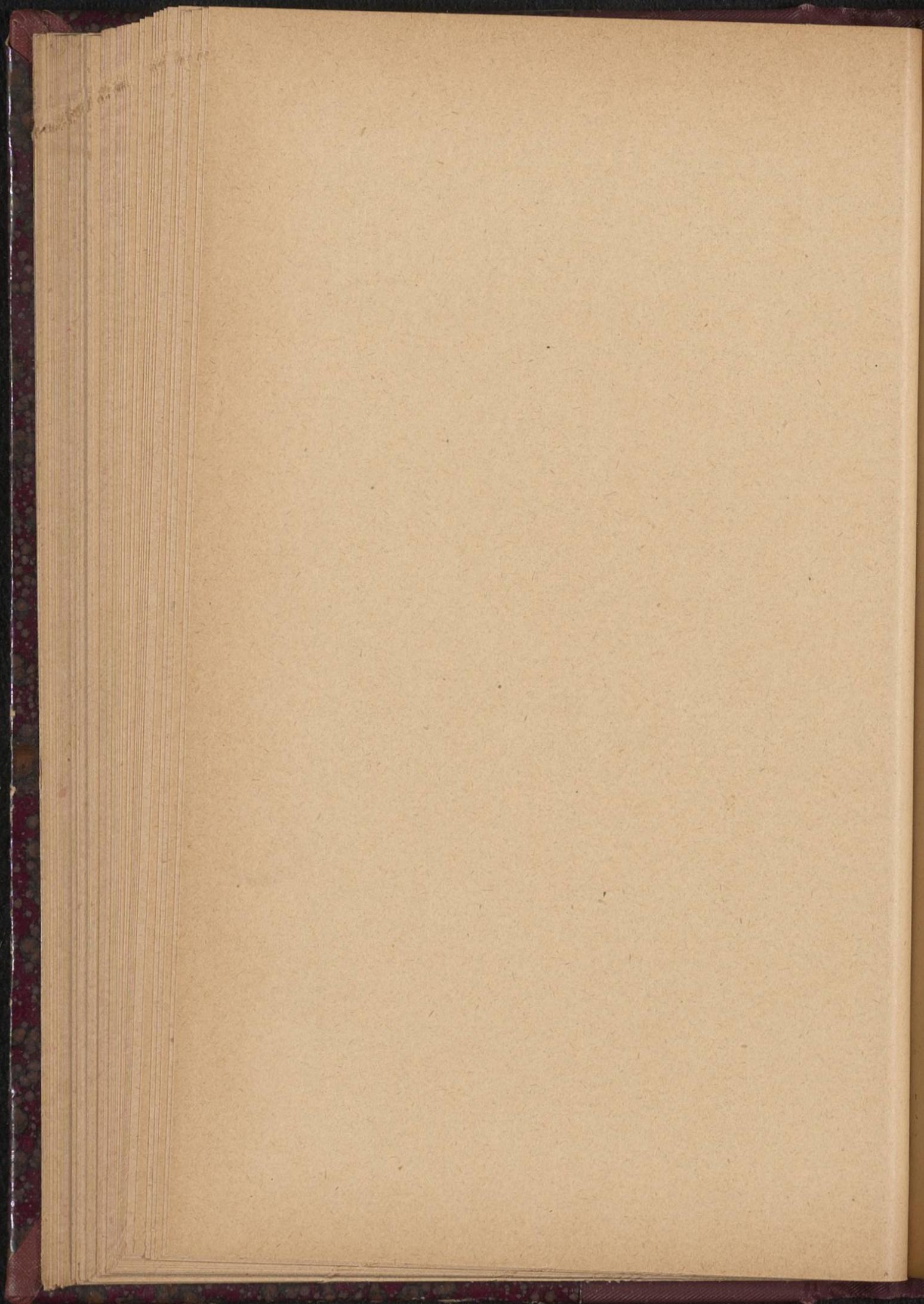
L'automne vint avec ses tentures d'or et de pourpre. Dans le hameau, on commençait à s'inquiéter de la veuve. On ne la voyait plus, mais on l'entendait, dans sa demeure, hurler comme une louve.

Le jour des morts, après vêpres, les paysans étaient allés au cimetière allumer des cierges sur les tombeaux. Leurs dévotions terminées, ils s'en revenaient lentement. Déjà la nuit tombait, mettant du mystère autour des petites flammes vacillantes, encadrant d'or quelques formes noires de croix.

Au tournant de la route, quand ils eurent dépassé le petit bois, ils aperçurent une grande lueur. Elle dessinait les formes déchiquetées et fantastiques de la ruine. Les tours apparaissaient comme d'énormes blocs de ténèbres et, par leurs ouvertures béantes, on voyait des langues de feu s'élançer dans le ciel à travers les ramilles des grands arbres. Ils y coururent. Un amas de feuilles mortes flambait autour du calvaire. Le brasier, reflété par la douve, était d'un aspect

grandiose et tragique. Le crucifié, sous les baisers du feu, se tordait en d'horribles convulsions. La croix minée s'effondra, soulevant un tourbillon de flammes, ce pendant que la veuve, là tout près, adossée au tronc d'un saule, les yeux hagards, contemplait sa vengeance!





## LE DIVORCE

Le président, se redressant sur son siège et battant des paupières pour dissiper sa somnolence, bredouilla :

— La cause est entendue !

Il ajusta son binocle et, d'un air de mauvaise humeur, lut :

Attendu qu'il est de notoriété publique que le défendeur a délaissé le domicile conjugal pour vivre en concubinage ;

Attendu que le défendeur ne nie pas les faits articulés à sa charge par la demanderesse ;

Attendu, d'autre part, que ces faits sont établis par les dépositions des témoins ;

Attendu que ces faits tombent sous l'application des articles 230 et 231 du Code civil ;

Attendu que les formalités prescrites par les articles 237 et suivants du Code civil ont été remplies ;

Attendu que la demanderesse n'a pas de revenus suffisants pour pourvoir à ses besoins,

Le tribunal, de l'avis conforme du ministère public,

Admet le divorce au profit de la demanderesse ;

Condamne le défendeur à servir à la demanderesse une pension alimentaire de 150 francs par mois, proportionnellement aux facultés du défendeur.

Autorise la demanderesse à se retirer devant l'officier de l'Etat civil pour faire prononcer le divorce endéans les deux mois en conformité de l'article 264 du Code civil.

Les comparants, leurs amis et les témoins restaient là, bouche bée, figés sur leur banc, ne sachant ce qu'ils devaient faire, mais l'avocat les

entraîna au dehors, tandis que l'huissier appelait la cause suivante. Le père de la femme, en se retirant à reculons, envoyait des saluts au juge pour le remercier d'une sentence qui octroyait à sa fille un douaire aussi élevé. Déjà il en projetait divers emplois. Il se frottait les mains, satisfait, heureux et souriant à tout le monde.

— Ce n'est pas un mauvais garçon, disait-il aux siens en parlant de son gendre ; il a des torts, c'est vrai, mais il faut reconnaître qu'il n'a pas marchandé pour la pension de Joséphine. Elle a eu ce qu'elle demandait et, entre nous, on avait réclamé plus que ce qu'on espérait, comme toujours. Moi, je lui pardonne beaucoup à ce garçon-là. Il ne lésine pas, il fait bien les choses.

De son côté, le gros Ragot, à la face réjouie, cordial, bon enfant, s'approchait de sa femme, un peu embarrassée.

— Eh bien ! Fifine, nous voilà divorcés !

— C'est de votre faute ! répondit-elle en rougissant, gênée, ne sachant quelle contenance prendre.

Il la mit à l'aise aussitôt par sa rondeur et sa bonhomie :

— Je le sais bien que c'est de ma faute, je ne le sais que trop bien ! Mais que voulez-vous, cela arrive dans la vie ! On ne peut répondre de rien. J'ai eu des torts envers vous. C'est que cela devait arriver, c'était plus fort que moi.

Mais à quoi bon reparler de tout cela, puisque tout est fini, nous ne sommes plus mariés ! Allons ! voyons, n'en parlons plus ! Si on a eu des mots ensemble, ce n'est pas une raison pour rester brouillés. Soyons amis puisque, chaque mois, je devrai vous régler votre pension ; nous sommes forcés de rester en relation. Tout d'abord, prenez ce bracelet, je l'ai acheté pour vous.

Fifine n'en croyait pas ses oreilles. Elle ne reconnaissait plus son homme. Mais, vu les circonstances, il ne lui semblait pas possible d'accepter un tel présent.

Cependant, ses parents et amis levèrent ses scrupules. Elle fit disparaître le bijou dans sa poche.

— A la bonne heure ! dit le gros homme, je n'aime pas que l'on ait de la rancune contre moi. Je vous le dis à tous, ce n'est pas parce qu'on a eu des torts qu'on est mauvais au fond ! Et puis-

que tout est fini, pourquoi ne resterions-nous pas bons camarades? Fifine est une brave femme. Je tiens à ce que l'on sache que je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle, au contraire!

— Ne parlons plus de cela! dit un des amis.

On descendait les degrés du Palais de Justice. Sous un des lions de pierre, le groupe s'arrêta.

Un courant de sympathie avait passé sur eux tous. Les parents de Fifine, qui, la veille encore, n'eussent point répondu au salut de Ragot, s'approchaient de lui en souriant.

— On ne peut pourtant pas se quitter ainsi, dit le gros homme, ce serait trop sec!

— En effet! répliquèrent les autres.

— Allons boire, on ne peut se quitter sans avoir trinqué une dernière fois tous ensemble. Je crois que cela porterait malheur!

Ils entrèrent au Café du Palais de Justice. Les hommes prirent du genièvre; Fifine, sa sœur et ses amies « une cerise. »

— Si on repiquait? dit Ragot.

Tous acquiescèrent. Une nouvelle tournée fut commandée et l'on repiqua.

Mais une certaine gêne continuait à subsister

parmi eux. Deux heures auparavant, on se détestait encore, et maintenant on se trouvait là réunis devant des verres. La paix était de trop fraîche date, elle n'avait pas encore été suffisamment arrosée. Il n'y avait que Ragot qui parlait. Le père, tout entier à la joie des 150 francs par mois alloués à sa fille et dont il comptait prendre une bonne part, se contentait de rire et d'approuver, de temps en temps, par quelques mots, mais les autres n'osaient encore ouvrir la bouche.

— Cela n'est pas assez bon pour un jour comme celui-ci, dit le joyeux drille, après avoir vidé son verre ; nous allons boire du porto, c'est moi qui régale ! Pour la dernière fois, je veux faire fête à Fifine, parce que c'est une brave fille !

Fifine était quelque peu décontenancée par la munificence et l'affabilité de son ancien maître. Habitée depuis longtemps à ne lui plus parler que sur le ton de la dispute, elle ne trouvait pas immédiatement un autre mode de conversation. Mais lui bavardait pour tout le monde.

— Cela vous va-t-il, Fifine ; vous ne désirez pas autre chose ?

Fifine faisait des façons par bienséance, mais les autres affirmèrent qu'elle avait un faible pour ce vin.

Le porto rompit la glace. On le but avec componction, comme un liquide rare.

— Cela coûte quatre gros sous le verre, dit l'un à l'oreille de son voisin.

On regardait Ragot avec admiration.

— Quel homme, hein ?

— C'est un bon garçon.

— Et un farceur, donc !

— Sacré Ragot !

Et l'on riait à n'en plus finir à chacune de ses facéties.

Chaque fois qu'un verre était vide, il le faisait remplir. Fifine, à qui le vin commençait à monter à la tête, avait abdiqué tout ressentiment. Elle s'amusait autant que ses compagnons.

La bonhomie de Ragot allait s'épanouissant. De temps à autre, il s'y mêlait même une pointe d'attendrissement.

— Je suis bien content que nous soyons redevenus bons amis, car, nom d'une pipe ! c'eût été trop bête de continuer à s'en vouloir.

— C'est vrai.

— Patron, remplissez les verres!

— Sacré Ragot! C'est tout de même un bon type!

— Mais j'y songe: puisqu'on s'amuse si bien ensemble, pourquoi se quitter déjà? Nous ne pourrions rentrer avant trois heures, la journée est perdue. Allons dîner. Je paye à dîner chez Bibi, c'est un concitoyen. Allons-y! Pas de façons. Ne faites pas de façons, où je croirai que vous m'en voulez encore! Allons, Fifine; pour la dernière fois, je veux vous offrir une régalade dont vous vous souviendrez! C'est vous qui choisirez les plats. En avant!

Il solda le compte et ils partirent. Le père, le beau-frère de la femme et les amis se poussaient le coude et se faisaient des clins d'yeux à la pensée du dîner promis. Si l'on avait dit en leur présence le mal dont, trois heures auparavant, ils accablaient Ragot, ils se seraient battus pour lui. Ragot, en ce moment, était le meilleur des hommes. Ils s'en allaient, compères et compagnons, se prodiguant les marques d'une affection fortement arrosée déjà, se donnant de grandes tapes sur les épaules.

On ne put faire autrement que d'entrer au Cheval Arabe, absorber de la bière anglaise, puis au Lion d'Or, un verre de Bavière. Ces paysans s'émerveillaient de ces spécialités, qui n'étaient pas encore arrivées jusqu'à leur bourgade. Ils buvaient de confiance, non sans faire quelquefois la grimace.

Puis on fit le tour du Bazar. La générosité de Ragot n'avait pas de bornes. Il offrit aux femmes des peignes ou des broches et aux hommes des pipes en racine de bruyère. Quant à Fifine, il lui bourrait les poches de tous les objets sur lesquels elle avait porté les yeux. De là on passa chez le pâtissier, où il fit donner aux commères des sacs de bonbons, et ensuite chez le marchand de tabac, où les copains eurent la faculté d'emplier leurs poches de cigares.

Ragot les comblait vraiment. Ils n'en croyaient plus ni leurs yeux ni leurs oreilles. Ils soulignaient maintenant d'un rire obséquieux les moindres paroles de leur amphytrion, ne sachant plus rien dire, étourdis par tant de générosité.

Ils étaient heureux et une certaine fierté les

pénétrait. Ragot était connu de tout le monde dans ce chef-lieu où tout leur semblait imposant et magnifique. Dans les magasins, les cafés et la rue, c'était Ragot par ci, Monsieur Ragot par là. Les gardes de ville le saluaient et les facteurs et les commissionnaires. Sur le marché, qui s'achevait en ce moment, les marchandes de tripes et de foie, les marchandes de beurre et les marchandes de légumes lui firent presque une ovation. Un peu de cette gloire retombait sur eux. Aussi se groupaient-ils autour de lui pour qu'on n'ignorât point qu'ils se trouvaient en sa société.

Enfin, on entra chez Bibi, un homme de leur pays. Les estomacs commençaient à tirer. Quelques camarades de Ragot l'attendaient là. Il les retint à dîner.

— Plus on est de fous, plus on rit !

Le temps de prendre un dernier apéritif, et l'on se mit à table en compagnie de Bibi, qui fut invité à partager ces agapes.

On servit d'abord des huîtres. Ces bons villageois ne savaient point comment on les mange. Ragot leur fit la démonstration. Leur considération pour lui ne connaissait plus de bornes.

Le gros homme jovial, hilare, la farce aux lèvres, ne cessait de parler, de manger et de boire. Les autres s'empiffraient, à son exemple, et, eux non plus, ne perdaient pas un coup de gosier.

On s'amusait !

— Je suis bien content que vous ne m'en voulez plus ! disait Ragot à son ancienne compagne et à ses convives, parce que, nom d'une pipe ! il n'y a rien de si bête que de se regarder comme chien et chat quand on peut avoir tant de plaisir ensemble. C'est dommage que le galant de Fifine n'est pas venu avec vous, nous aurions fait la paix. On m'a bien dit qu'il parlait contre moi.

— C'est parce qu'il ne vous connaît pas bien, mais nous lui dirons qu'il a tort.

— Car ce n'est pas à cause de ce divorce que je cesserai d'être le camarade de Fifine. Je ne puis que faire son éloge. Et si vous avez besoin de quelque chose, Fifine, n'oubliez pas que je suis toujours prêt à vous rendre service. Vous aurez vos cent cinquante francs tous les mois, *recta*, rubis sur l'ongle. Et si mes affaires marchent comme je le désire, j'y ajouterai quelque chose. Je ne voudrais pas qu'on dise que celle qui fut

ma femme manque de quoi que ce soit ! On a son honneur, que diable !

— Ça c'est parler ! disait le père, qui étouffait de joie ; vous êtes un homme, je l'ai toujours dit.

— Ragot, s'écriait le beau-frère, fortement allumé par le vin, vous êtes un brave homme, et celui qui dirait le contraire aurait affaire avec moi !

— Faut les laisser dire, répliquait Ragot, faut les laisser dire, ce sont des envieux !

— Ragot n'a besoin de personne pour se défendre, objectait un autre. Je plains celui qui l'attaquerait en face !

En effet, Ragot, taillé en hercule, n'offrait point l'aspect d'une poule mouillée, mais il ne faisait point étalage de sa force et restait insensible à ce genre de flatterie.

— Moi, je n'aime pas à chercher misère aux autres ; il n'y a rien de tel que de vivre en paix avec tout le monde. Allons, videz vos verres. Bibi, apportez d'autres bouteilles !

L'ivresse s'accroissait. Bientôt on commença à chanter.

Ragot se montrait fort empressé auprès de Fi-

fine. Il la poussait du genou, la prenait de temps en temps par la taille et même l'embrassait. Elle essayait de protester et de se défendre, mais le gros homme se récriait :

— Est-ce parce qu'on est divorcé qu'on ne peut plus s'embrasser, maintenant? Il n'y a aucun mal à cela. Je voudrais bien savoir qui oserait dire le contraire!

Les convives, ébriets, pénétrés d'enthousiasme pour leur hôte, l'approuvèrent et même surenchérirent encore.

— Est-ce la peine de faire tant d'embarras pour peu de chose! dit le beau-frère.

— Voyons, Fifine, dit le père, ne faites pas la difficile, on peut bien rire un brin!

Fifine, qui ne demandait pas mieux, se laissa faire.

— Prenez cette bague, elle est pour vous! lui dit Ragot en enlevant un anneau de son doigt.

— Avec lui, on ne perd jamais à être aimable! proclamèrent les autres.

Et l'on buvait toujours.

Ragot, maintenant, serrait Fifine, qui ne se défendait plus.

— Puisque c'est la dernière fois, disait Ragot, profitons-en. Nous avons passé de si bonnes heures ensemble ! Ce serait bien dommage de se quitter sans s'être bien aimé une dernière fois !

— Taisez-vous, ne parlez pas de cela !

— Et pourquoi donc ? Y voyez-vous le moindre mal ?

— Taisez-vous, vous dis-je, on va vous entendre !

— Qu'est-ce que cela peut me faire ? Si vous n'aimez pas qu'on m'entende, dites-moi oui bien vite !

— Non, je n'oserais jamais. Qu'est-ce qu'on dirait donc !

— On ne dira rien du tout. On sait bien que ce ne sera pas la première fois, puisque, au contraire, ce sera la dernière !

— Non, laissez-moi tranquille, cela n'est pas possible !

— Il n'y a rien de plus simple : nous n'avons plus de train pour retourner, il faut bien passer ici la nuit. On peut s'arranger.

— Je n'oserais pas !

— Dites que oui et je vous donne ma montre

et mon porte-monnaie. Si vous êtes gentille avec moi, vous n'aurez pas à le regretter.

— Je n'oserais ! dit-elle, hésitant.

— Voyons, Fifine, vous ne me refuserez pas cela pour la dernière fois ; vous ne voudriez pas me faire cette peine !

Le père qui, lorsqu'on parlait d'argent, se réveillait de sa somnolence, avait entendu la promesse de Ragot. Il poussa Fifine du coude :

— Ne fais pas tant de manières, laisse-toi convaincre, tu ne feras qu'y gagner ! Il faut le ménager : il a promis de te donner plus de cent cinquante francs par mois !

Il n'en fallait pas autant à Fifine pour se laisser entraîner. Elle se livra à tout un petit manège pour sauver les apparences et, pendant que les autres cuvaient leur ivresse ou continuaient à boire, elle s'esquiva, suivie bientôt par Ragot, qui se montrait plein d'empressement et de prévenances et paraissait plus amoureux qu'il ne l'avait jamais été.

Les deux époux, après s'être bien embrassés, firent leur toilette de nuit et se mirent au lit.

Et, pour la dernière fois, ils se livraient au

plus doux des devoirs conjugaux, lorsque, la porte du fond s'entr'ouvrant soudain, une demi-douzaine d'amis de Ragot, accompagnés de Bibi, firent irruption dans la chambre et constatèrent la réconciliation des époux.

Cette réconciliation annulant les effets de la sentence rendue le matin, les époux ne comparurent point devant l'officier de l'Etat civil pour l'entendre prononcer le divorce. Ils restèrent donc mariés, mais continuèrent à vivre séparés. Et ainsi, Ragot ne paya point à Fifine la pension alimentaire de cent cinquante francs par mois.

— Cela m'a coûté trois cents francs, disait-il, mais j'ai gagné une belle journée!



## L'ACCIDENT

Le passeur, pressé de souper, avait passé sa barque à l'autre rive pour prendre, dès leur arrivée au bord du fleuve, les voyageurs du train de sept heures. Depuis un bon moment, le convoi avait quitté la gare et l'écho ne répétait déjà plus ses coups de sifflets et son roulement assourdissant dans la vallée. L'air était tiède et léger et dans la clarté laiteuse et bleue de la lune les collines découpaient leurs masses sombres sur le ciel. Toutes les choses s'enveloppaient d'un nimbe

de mystère. Pas un souffle ne ridait la surface lumineuse de l'eau. Un grand bateau, allongé comme une bête au repos, s'y reflétait en noir.

L'homme, debout dans la nacelle, regardait, par dessus la berge, la route blanche, et n'y apercevant personne, il grommelait :

— Ils s'attardent encore à boire des gouttes, là-bas. Pour une fois que je viens à leur rencontre et que je suis pressé, je n'ai pas de chance.

Mécontent, il se disposait à regagner l'autre rive lorsqu'il distingua une ombre noire qui glissait sur le mur blanc de la ferme.

— En voilà un, enfin ! murmura-t-il. Et il retourna sa chique dans la bouche.

Quand le voyageur fut à portée de voix, il lui cria :

—Allons, dépêche-toi ! Est-ce que tu as l'intention de me faire attendre ici toute la soirée ? Tu t'es encore attardé près des commères, sans doute !

Cependant, l'autre se pressait, il arrivait à grandes enjambées.

Mais le passeur continuait :

— Tu ne saurais jamais revenir à l'heure. Crois-tu que c'est agréable pour moi de me morfondre ici quand mon souper refroidit à la maison? Dépêche-toi. Est-ce que tu es seul?

— Non, il y en a plusieurs autres; mais ils sont encore à la gare. Quelle affaire! Quel malheur, Adelin!

— Qu'y a-t-il? dit le passeur en l'aidant à descendre dans le bachot. Qu'est-ce qui est arrivé?

— Il y a un homme qui vient d'être tamponné par la machine.

— Quelqu'un de par ici? interrogea Adelin, en tirant sur les rames.

— On dit que c'est un ouvrier qui travaillait à l'eau.

— A l'eau, ici, chez nous?

— Oui, on le disait, du moins!

— Qu'est-ce qu'il a?

— Il a reçu un coup à la tête. Il en est peut-être mort maintenant. Le curé arrivait comme je partais.

— On ne sait pas où il allait?

— Si, j'ai entendu dire qu'il retournait à Bouvignes.

— A Bouvignes?

— Oui, à Bouvignes.

— Est-ce que ce ne serait pas Cajot, par malheur?

— Cajot, oui, c'est ce nom-là qu'on a prononcé.

On abordait. Le passeur accrocha rapidement la chaîne à l'anneau, puis il courut, aussi vite que le lui permettait l'ankylose de ses jambes, vers l'auberge des ouvriers qui travaillaient à l'eau.

Il tomba dans les bras de la matrone en poussant des sons inarticulés.

Celle-ci, le croyant ivre comme d'habitude, le repoussa en lui disant :

— Allons, fou, reste tranquille, je n'ai pas le temps de m'occuper maintenant de tes bêtises! Laisse-moi peler mes pommes de terre!

Pourtant, il continuait et l'on s'aperçut qu'il ne riait pas.

— Qu'est-ce que tu as? lui dit la fille.

— Ca, Ca, Ca..., mais les sanglots étranglaient les paroles dans sa gorge. De grosses larmes luisaient sur son visage, tanné par le brouillard, l'eau, le vent, le soleil et les ribotes.

— Qu'y a-t-il donc? dit-on, intrigué par un spectacle aussi inusité.

Et, reprenant haleine, réprimant ses hoquets, il lâcha sa phrase le plus vite qu'il put, de peur de s'interrompre encore. Il bredouilla :

— Cajot est tué!

De stupeur, les deux femmes laissèrent tomber leurs couteaux.

— Qu'est-ce que tu dis là!

— Cajot est tué, dis-tu?

Il donnait libre cours à l'émotion qui secouait sa carcasse ; il se contenta de hocher de la tête en signe d'affirmation.

— Mon Dieu, mon Dieu! Cajot tué! s'écrièrent-elles. Et, comme il était impossible de tirer d'autres renseignements du passeur, qui pleurait et hoquetait, elles sortirent en courant et en criant vers la buvette du port où les ouvriers absorbaient de grandes gouttes avant le repas du soir.

Il y avait déjà du monde sur la rive, car de nouveaux voyageurs arrivaient que le cabaretier avait été chercher de l'autre côté de l'eau en l'absence d'Adelin.

On se pressa autour d'eux, mais chaque nouveau venu les questionnant à grands cris, ce fut un brouhaha indescriptible.

A la fin, pourtant, le plombier, qui revenait des environs, put parler : Cajot, en retard, avait voulu sauter sur le train montant, déjà en marche ; il avait été tamponné par le train descendant. Ses pieds avaient râclé le sol sur une distance d'une bonne douzaine de mètres, depuis l'endroit où il avait été saisi par la machine jusqu'au point où celle-ci s'était arrêtée. On l'avait retiré d'entre le troittoir et les roues. Il portait, du côté droit du crâne, une énorme blessure. L'os était sûrement fracassé, la cervelle avait dû être atteinte. Et sa main gauche, coupée, ne pendait plus au bras que par quelques filaments.

Le récit était entrecoupé de cris d'horreur, de pleurs, de gémissements et de lamentations.

— Il nous faut aller jusque-là ! dirent les auditeurs pour la plupart. Allons reconnaître le pauvre Cajot et le voir pour la dernière fois !

Et, sur l'eau argentée où se reflétait la grande ombre mélancolique des collines, la barque les passa.

Le bruit ayant circulé de porte en porte par tout le hameau, les paysans arrivèrent au rivage, avides de détails.

C'était un va-et-vient continuel de l'une à l'autre rive : chaque voyageur recommençait le récit de l'accident :

— Cajot a traversé la gare en courant. Le train qui monte était déjà en marche. Le chef lui a crié de s'arrêter. Le fils du chef s'est élancé pour le retenir, mais en vain. Une seconde de plus et il était trop tard !

— Je l'ai vu, s'écriait une commère chargée de paniers, aussi bien que je vous vois. Je l'ai vu entrer dans la machine, j'étais avec la fille du chef. Elle s'est évanouie du coup. J'ai dû la traîner dans le bureau de son père !

— Et le fils de Cajot, qu'est-ce qu'il disait ?

— Il n'était pas là, il était retourné à six heures.

— Mon Dieu dei, quel malheur ! quel malheur !

Et les exclamations et les pleurs des femmes retentissaient sur la place, au bord du fleuve tranquille ; ils étaient répétés par tous les échos d'alentour.

— Est-ce qu'il était marié?

— Oui, et il venait encore d'avoir une petite fille il y a trois semaines.

— Il était si content de retourner aujourd'hui! C'est samedi, disait-il. J'embrasserai ma femme avec un cœur, ce soir! Oui, là, deux bonnes grosses baisers sur ses joues!

— Oui, disait une jeune fille, il est venu chez nous avant de partir et il m'a dit: « Mélie, je t'offre la goutte, parce que je suis bien content! »

On rappelait les moindres paroles du mort, on évoquait ses moindres gestes pendant la journée.

Et toutes ces bonnes âmes précisaient de menues choses troublées sur le mystère et l'étrangeté de la destinée.

— Ce que c'est que nous!

— Dire qu'on l'a vu si gai, il y a deux heures, et que le voilà mort!

— Je peux bien dire que c'était le plus gentil de tous ceux qui travaillent à l'eau. Un autre, mon Dieu, cela ne m'aurait pas fait autant! Mais lui, ça me remue toute!

Chacun décrivait aussi ses propres impressions, lorsqu'on avait annoncé l'accident:

— Je ne voulais pas y croire!

— J'avais fort faim. Je m'apprêtais à manger. Mais quand j'ai entendu dire qu'il était tué, c'était déjà fini, j'avais soupé!

— Je pelais les pommes de terre pour les faire cuire avec du lard, mais quand le quéreur est entré pour dire que Cajot était mort, j'ai tout planté là. Si mes hommes veulent souper, ils n'auront qu'à manger une tartine avec du fromage. C'est toujours bon pour un jour comme celui-ci!

Des voyageurs passaient encore l'eau.

— Il a été pour ainsi dire tué sur le coup. Le curé est arrivé aussitôt avec le clerc. Ils ont dit la prière des morts. Puis on l'a transporté dans la salle d'attente de premières. Le pouls battait encore, mais très-faiblement. Il a poussé un grand soupir: c'était tout!

— J'ai le cœur qui tourne, je vais boire une grande goutte pour me remettre!

On entra à la buvette. A la clarté de la lampe, on vit bien des yeux rougis par les larmes. Tous se regardaient avec des yeux fraternels et des sourires apitoyés.

Enfin, la nacelle, toute chargée de ceux qui étaient allés voir Cajot pour la dernière fois, traversa le fleuve lumineux où rêvait le reflet des collines et des arbres.

Ils entrèrent silencieux et s'affalèrent sur les sièges. On les dévisagea avec intérêt. Ils restèrent un instant recueillis, enfermés dans leurs pensées.

— Une grande goutte! dit l'un.

— Moi aussi! dit chacun des autres.

— Not' Cajot, tout de même!

— Cré Cajot!

— Un brave homme!

— Ce n'est pas aujourd'hui qu'on aura le cœur à souper!

— Assurément, moi, je dois le dire: c'est comme si je l'avais fait!

— Je ne saurais avaler une bouchée!

— Une grande goutte! Catherine.

— Donnez la tournée!

— Il faut bien cela pour se remettre le cœur en place!

— Not' Cajot, dire que j'ai encore pris deux grandes gouttes avec lui avant qu'il ne passe l'eau pour aller vers le train!

— C'était un bon camarade d'ouvrage ; sans en avoir l'air, c'est lui qui menait toute la besogne. On l'écoutait plus que le contremaître.

— Il voulait partir au train de six heures, mais le contremaître lui a demandé de rester encore pour achever de vider un chaland et ainsi préparer à d'autres la besogne du surlendemain.

— Il ne serait peut-être pas mort sans cela !

— Sûrement qu'il ne serait pas mort, car à six heures, il n'y a pas de croisement de train à la gare.

— C'est que son heure était venue.

— Une grande goutte, ô Catherine !

— Nous aussi !

— On a besoin de cela pour se remettre !

— Oui, c'est que son heure était arrivée !

— Elle viendra pour chacun de nous.

— Oh ! oui, c'est pour cela qu'il ne faut pas se faire de bile !

— Où l'a-t-on placé, à la gare ?

— Dans la salle d'attente des premières. Nous l'avons vu. Sa figure n'avait pas changé. On aurait dit qu'il dormait. Le côté droit, où il avait reçu la blessure, était dans l'ombre, de sorte qu'on ne voyait pas le trou.

— Je lui ai pris la main. Mais les gendarmes sont arrivés, on nous a fait sortir.

— Il n'y avait encore personne de sa famille?

— Son frère arrivait comme nous partions. Nous n'avons pu lui parler.

— Quel malheur pour sa femme et ses petits enfants!

— Est-ce qu'ils toucheront une somme?

— Non. Le chef de gare n'est pas en faute. Il n'aurait pu empêcher Cajot d'aller se jeter devant la machine.

— Ils n'auront rien. C'est malheureux!

— S'il avait été tué à la dragueuse, la veuve aurait touché une forte indemnité, car il était assuré contre les accidents.

— C'est dommage pour elle!

— Ah! oui, c'est tout de même dommage!

— Une grande goutte, ô Catherine!

— La tournée! Catherine.

— Ah! oui, que c'est dommage! Sans cela, elle aurait eu de quoi vivre. Tandis que maintenant, c'est un vrai malheur.

On absorba encore de nombreuses gouttes, tandis qu'au dehors la lune, au haut du ciel pro-

fondement bleu, couvrait de son rêve blanc la terre, le fleuve et les collines.

Malgré l'importance de l'événement qui réunissait les villageois, la conversation cessa d'être générale. Il y avait encore des compagnons du mort qui parlaient à voix haute, pour tout le monde. Mais des groupes chuchottaient dans les coins. On se contait ses petites affaires et aventures de la journée.

Un jeune homme, dont le genièvre avait noyé l'émotion, ayant narré à l'oreille de ses voisins une histoire polissonne, ceux-ci se mirent à rire.

Catherine, qui trônait à son comptoir et dont les yeux étaient encore rougis par les larmes, jugeant ce rire indécent, releva vertement l'inconvenance.

L'autre protesta. Il était, comme tout le monde, le camarade de Cajot. Mais si Catherine avait l'envie de pleurer toute la soirée, ce n'était pas une raison pour qu'il en fît autant.

Le frère de Catherine, qui tenait à ménager la pratique, donna tort à sa sœur. On déplorait autant qu'elle la mort de Cajot, mais elle ne pouvait pas forcer les clients à pleurer toute la soirée!

— Cajot est mort, il est bien mort. Nous ne saurions rien y faire. On ira à son enterrement. Mais on ne vit pas avec les morts, sapristi ! et on a déjà assez de chagrin comme cela. Qu'est-ce que cela peut faire à Cajot, si on rit un peu ?

— Allons, Catherine, une tournée !

— Ce n'est pas parce qu'on rit que l'on n'est pas triste de ce qui est arrivé !

On acquiesça.

— Cela arrive à tout le monde de mourir !

— Je voudrais bien savoir, dit le jeune homme, si on ferait tant d'embarras si je mourais !

— On n'aurait garde, répliqua Catherine, un vaurien comme toi ! Si cela t'arrivait, ce serait un beau débarras pour le village !

Toute la salle éclata de rire. Catherine elle-même, gagnée par l'hilarité générale, sourit à travers de fraîches larmes.

On but encore quelques tournées. La gaiété montait. Les contes égrillards et le pèket y mirent le comble.

Quand sonna l'heure de la retraite, Catherine, ne voulant pas que la soirée se terminât en orgie, les congédia tous.

Quelques-uns partirent en titubant et rentrèrent chez eux. D'autres, qui n'en avaient pas encore assez, s'en allèrent bras-dessus bras-dessous à la recherche d'un cabaret ouvert. On les vit gambader sous l'œil ironique et bienveillant de la lune qui se mirait dans les toits d'ardoises humectés par la nuit.

Et sur les deux routes, dans les venelles, on les entendait s'éloigner en chantant :

Temps de raller,

Temps de raller,

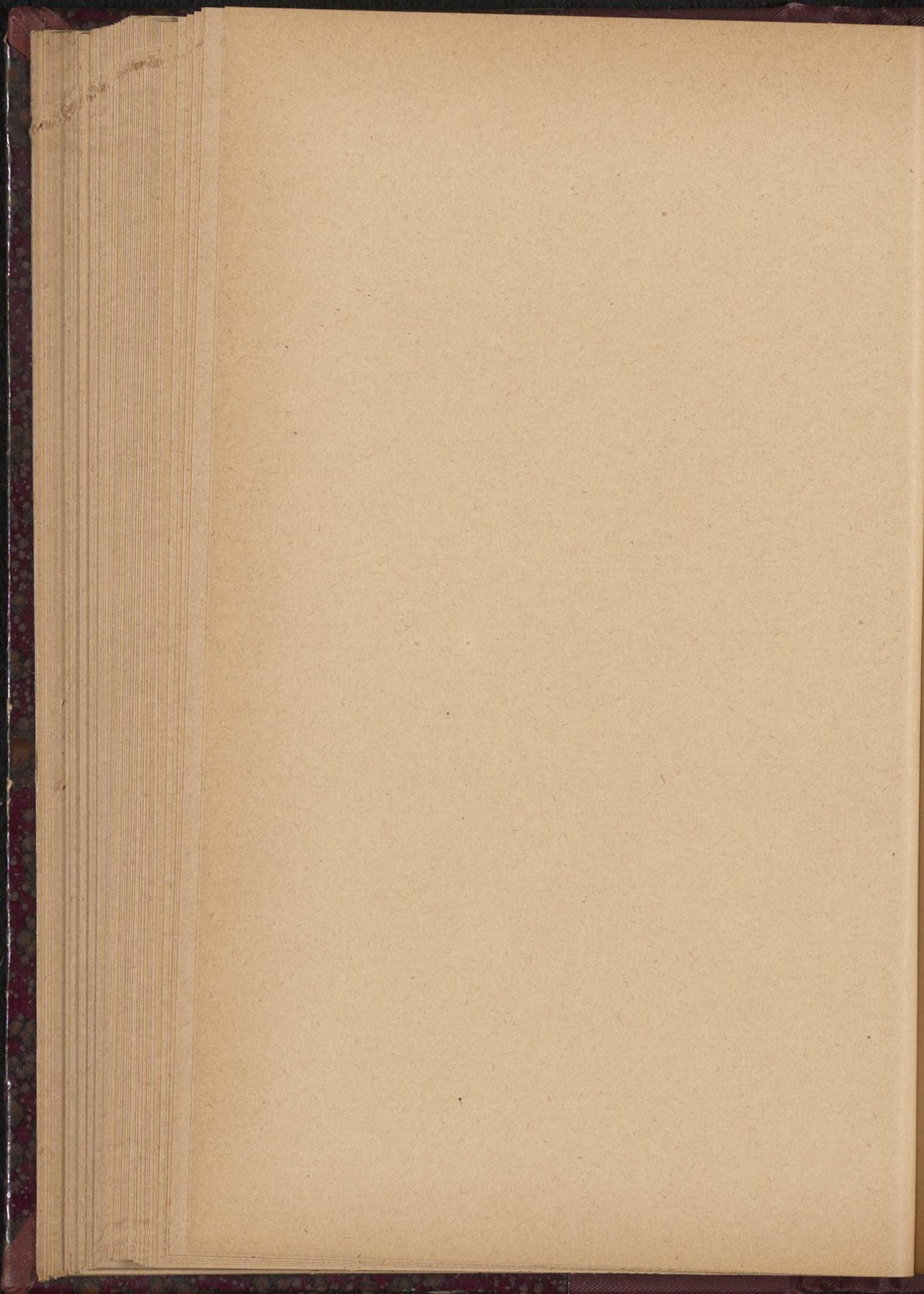
Voyez-vous pasqu' nos mams sont drôles,

Temps de raller,

Temps de raller,

Pus pont de liards à dépenser.





## LE FOSSOYEUR

Le petit cimetière, qui dresse ses croix de bois, de fer et de pierre grise et son grand Christ noir au bas de la haute montagne, est fleuri comme un autel de la Sainte-Vierge pendant le mois de Marie. Ses chemins sont mieux ratissés que les allées du parc, même celles qui avoisinent le château. Il est coquet et riant et, d'avril à octobre, du printemps à l'automne, il resplendit de l'éclat radieux d'une flore abondante et variée. Il est toujours en fleurs, depuis le regard angélique

et naïf des primevères, le frais et discret sourire des violettes, l'épanouissement mauve et blanc des lilas, l'ivresse sanglante des pivoines, jusqu'à la mélancolie des roses de septembre et le rayonnement glorieux des dahlias versicolores.

Il s'en faut qu'il soit rempli de tombeaux : une grande partie de l'enclos est encore couverte d'un gazon d'un vert gras et humide, car il est arrosé sans cesse par les eaux qui découlent de la colline. Il n'y a pas très longtemps qu'il est là, en dehors du village. L'ancien cimetière se trouvait autour de la vieille église, désaffectée maintenant et transformée en salle de fête et bien peu de gens ont fait transférer leurs morts.

Il est si coquet, si joli, que l'on s'y va promener, je ne dirai pas par plaisir, mais du moins avec agrément.

Plus d'un gros et gras curé de ville, passant par là, peu sensible à la beauté des choses, mais curieux du nombre des morts, s'est écrié :

— De quoi peut vivre mon confrère de ce bourg, avec un aussi petit cimetière !

Le curé du village en vivait, cependant, car il faut peu de chose pour vivre. Il en vivait tant

bien que mal, maigrement peut-être à son gré et à en juger par sa personne plus osseuse qu'arrondie. Mais en tout cas, le cimetière suffisait à Blaise, le fossoyeur, qui n'en avait jamais souhaité davantage.

C'est que Blaise était un sage et, comme il aimait son métier, il préférait vaquer seul aux soins de ce champ. Il lui eût été désagréable d'abandonner à un ouvrier un travail quelconque, même le plus ordinaire. C'était déjà trop que de devoir se servir d'un aide, les jours d'enterrement, pour descendre le cercueil dans la fosse. Il eût fait seul la besogne si cela avait été possible. Mais, outre qu'il fallait être deux pour tenir les cordes, l'âge commençait à engourdir les bras de Blaise. Il n'avait plus sa force d'autrefois. Aussi ronchonnait-il presque toujours en ce moment-là. Il n'était de bonne humeur que quand le Nesse était de la cérémonie, parce que le Nesse n'était pas tout le monde et qu'il s'y connaissait bien, étant presque du métier.

Aussi, quand le curé, le clerc, les enfants de chœur, les parents et les amis avaient évacué le

cimetièrre, Blaise et le Nesse s'en allaient-ils boire quelques gouttes chez Djet tout en fumant une pipe.

Puis le fossoyeur venait se remettre à l'ouvrage avec joie.

Si c'était l'été, il n'affrontait point, pour retourner au village, les rayons brûlants de midi. Il cassait sa croûte sur place. Ce frugal repas terminé, il s'étendait à l'ombre d'un des tilleuls qui entourent la grande croix et faisait sa sieste.

Il prolongeait son repos assis sur le gazon, le dos appuyé contre le tronc de l'arbre, fumant sa pipe et regardant l'étendue de son domaine. Il en admirait l'ordonnance, les allées, les plantations, les monuments et les croix. Pour exprimer sa satisfaction, il disait :

— Je suis au mitant de mes gens ; ils sont si tranquilles !

Et il songeait longuement à tous ses morts.

Parfois, l'un ou l'autre berger de ses amis, paissant par là son troupeau, venait converser avec lui. Et tous deux parlaient du temps passé.

— Venez voir la tombe de notre ancien mayeur, disait Blaise. J'y ai repiqué des roses

nouvelles. C'est le jardinier du château qui me les a données. La voilà ! C'est sans contredit la plus belle d'ici. Dites, n'est-ce pas que c'est toujours lui le mayer ? Il est le mayer des morts du cimetière, comme, de son vivant, il était le mayer du village. Plus jamais on n'aura un mayer comme lui !

— On ne vous paye plus, pourtant, Blaise, pour entretenir cette tombe !

— Je n'ai jamais accepté d'argent pour la tombe de notre Monsieur Lansard et, tant que je serai le maître ici, il sera toujours le premier !

— Heureusement pour lui, car s'il fallait compter sur la veuve et les enfants, le pauvre homme serait à l'abandon !

— S'il voit ce qu'on a fait de sa fortune, il ne doit pas rire tous les jours là-haut. Quand il est mort, il avait la grosse maison du village et trois autres auprès de l'église, un pachi à Giscou, le cortil en face de la Maison communale, deux terres à la Fostrie et quelques hectares des grands prés, sans compter les hypothèques. Quel crève-cœur pour lui, maintenant !

— C'est un malheur pour les siens qu'il soit mort.

— Ce n'est jamais lui qui aurait brichaudé un tel avoir ! S'il avait vécu, Benoît, il n'y aurait personne de plus riche que lui dans tout le canton, après les gens du château.

— Je veux bien le croire !

Tout en devisant, Blaise arrachait des plates-bandes quelques mauvaises herbes. Et il continuait l'apologie de son favori :

— C'est lui qui m'a appris à signer, disait-il avec reconnaissance. Je ne l'oublierai jamais !

Puis on circulait dans les allées, s'arrêtant aux croix sous lesquelles reposaient les amis, ceux de la jeunesse, avec lesquels on allait faire danser les filles aux ducasses des environs.

Et le vieux dur à cuire de Blaise s'attendrissait. Il avait une anecdote qui fixait le souvenir de chacun d'eux.

— Faut bien que je les soigne, ils n'ont pas eu la chance de vivre comme moi jusqu'à septante ans !

Leur sépulture à ceux-là faisait aussi l'objet d'une sollicitude spéciale.

Bref, le cimetière était un peu fait à l'image des sentiments du fossoyeur. Certes, il remplis-

sait consciencieusement les devoirs de sa charge et ne négligeait pas les tombes de ceux qu'il n'avait point aimés de leur vivant. Mais il n'employait à les orner que ce qui lui avait été payé strictement. De même, il n'eût pas ajouté une fleur ou un instant de travail au jardinet du mauvais riche, mais il n'épargnait pas sa peine pour ceux qui, dans la vie, avaient connu les défaveurs du sort. C'est pour ceux-là qu'il quémandait des boutures de plantes rares auprès des jardiniers des châteaux qui se trouvaient aux environs. Il modifiait ainsi, à sa manière, les injustices et les rigueurs du Destin. Et il n'était pas éloigné de se croire investi d'une puissance supérieure et surnaturelle.

La besogne faite, Blaise cadenassait la grille du cimetière et s'en revenait au village « faire son estaminet ». Ce n'était point un buveur de profession. Mais, comme tant d'autres, il aimait à absorber quelques bons « gendarmes » de frais pèket après une journée bien remplie et il ne crachait pas dans son verre.

Là, on parlait souvent politique.

— Moi, je suis du parti de M. Lansard, disait le fossoyeur, je n'aime point les curés !

Il n'avait pas d'autres raisons de ne pas aimer les curés. Il s'entendait même très-bien avec l'ancien curé qui, à l'occasion, veillait à ses intérêts de fossoyeur. Mais enfin, on est d'un parti ou de l'autre : on ne peut pas n'être d'aucun parti au village sous peine d'encourir la déconsidération générale.

Et Blaise se prenait au sérieux en discutant sur les opinions des hommes. Il manifestait dans ces conversations la croyance en son pouvoir surnaturel. L'empire absolu qu'il exerçait sur les morts, au cimetière, il se l'attribuait un peu, dans le village, sur les vivants. Il savait bien ce qui arriverait, car il avait ses secrets. Il s'en allait en hochant la tête, d'un air mystérieux. Il les indiquait, parfois. Aux approches des luttes électorales, si les adversaires du fossoyeur paraissaient redoutables ou s'ils avaient consterné les autres par quelques savantes manœuvres, notre homme descendait le village en ricanant :

— Ne craignez rien, disait-il à ses partisans, cela ne durera pas longtemps !

Et à ses intimes il confiait tout bas, à l'oreille :

— J'ai mis mes amorces, je vais en attraper quelques-uns !

Et Blaise passait avec, sur sa figure, quelque chose du masque tragique du Destin.

On ne savait au juste ce que c'étaient que ses amorces, mais quand on le voyait partir, le matin, pour le cimetière, la pioche et la pelle sur l'épaule, les gens, derrière les fenêtres, disaient, en voyant passer le malicieux petit vieux :

— Blaise a placé ses amorces, il va creuser les fosses.

Il n'aimait point, en effet, à rester inactif. Les temps où l'on mourait peu, quand le seul entretien des tombes lui laissait trop de loisirs, il creusait des fosses pour s'occuper. Quelquefois, il en avait cinq ou six prêtes d'avance.

Souvent les amorces ne produisaient aucun effet. Il arrivait aussi que le résultat était différent de celui qu'espérait Blaise. C'étaient des amis qui mouraient et non des adversaires. Mais l'homme des morts savait mieux que personne que l'on n'a pas toujours ce que l'on désire dans la vie. Il prononçait invariablement en cette circonstance une courte oraison funèbre :

— Ils seront bien mieux chez moi que chez

eux. Du moins n'auront-ils plus d'ennuis maintenant !

Il se mettait gaîment à l'ouvrage et couvrait de fleurs le tertre sous lequel ils reposaient.

Ces jours-là, il n'aimait point d'être dérangé. Il n'ouvrait le cimetière qu'aux heures réglementaires : de deux à quatre, le jeudi et le dimanche. Il n'accordait pas aux visiteurs une minute de plus. Encore fallait-il montrer patte blanche, marcher posément et silencieusement, éviter d'écraser les plantes qui bordaient les chemins, respecter les plates-bandes : en un mot, se comporter avec décence et discrétion.

Deux vieilles bigotes, qui ne pouvaient se séparer de leur chien, s'attiraient presque à chaque visite de vertes réprimandes de Blaise. Lorsqu'il apercevait le toutou, même tenu en laisse, il accourait, son rateau à la main, et, d'une voix indignée, d'une voix macabre qui semblait être celle de tous les morts réunis pour protester contre un tel sacrilège, il les apostrophait :

— Mesdames, ce lieu n'est pas fait pour les animaux. Vous qui êtes toujours avec les curés, vous devriez le savoir. Veuillez sortir d'ici et conduire votre roquet faire ailleurs ses saletés !

Elles avaient beau parlementer, protester, se fâcher, menacer, si elles tardaient trop à obtempérer à l'injonction du cerbère, celui-ci, mis en fureur par les aboiements de l'intrus, le poursuivait de son rateau, jusqu'à ce qu'il eût repassé la grille avec ses maîtresses affolées.

Tout n'est pas rose dans la vie et le métier de fossoyeur, pas plus qu'un autre, n'échappe à la loi commune. Ce n'est point ce que la profession peut avoir de rude et parfois de peu ragoûtant qui répugnât jamais à Blaise. Non. Nous avons dit qu'il aimait passionnément son état et qu'il l'accomplissait joyeusement dans ses moindres détails. Ce n'est point de lui-même que lui vinrent les ennuis, car c'était un sage, et s'il était vrai que le bonheur fût entièrement en nous, les vicissitudes humaines lui fussent perpétuellement restées inconnues.

Mais sa quiétude et sa félicité furent jalosées par d'autres. Les gens heureux excitent l'envie et la haine. Le contentement perpétuel et inaltérable du fossoyeur souleva contre lui des passions mauvaises. On lui suscita toutes sortes d'embarras, on le tracassa de toutes manières.

Quand on vit qu'on ne pouvait avoir aucune prise sur lui et que sa sérénité n'était pas diminuée par les multiples vexations que l'on imaginait, la rage ne connut plus de bornes.

On en fit une affaire communale et le Conseil même en fut saisi. On prétendit que le fossoyeur détenait une véritable prébende et qu'on ne pouvait laisser plus longtemps un homme s'engraisser de la sorte avec tous les morts du village. Après bien des discussions, des réclamations, des démarches, le bourgmestre et les échevins, pour n'être pas accusés de vénalité, durent mettre la place en adjudication. Comme la soumission de Blaise ne fut pas la plus élevée, il se vit enlever l'emploi qu'il rempissait avec tant de zèle depuis plusieurs lustres. Un autre alla le remplacer au cimetière. Un autre creusa les fosses, les remplit, laissa les mauvaises herbes croître dans les parterres si bien entretenus par Blaise. Ses ennemis triomphaient. Ils allaient partout, disant :

— Vous voyez bien que nous avons eu raison de réclamer ! Nous avons fait gagner quelques centaines de francs à la commune, tandis que chaque année le vieux les empochait à nos dé-

pens pour boire des petites gouttes tout le long du jour.

Cependant, on remarquait que l'herbe crois-  
sait dans les chemins du cimetière, que les buis  
mal taillés poussaient trop loin leurs jets, que  
les liserons grimpaient sur les croix, que les ron-  
ces et les orties menaçaient de couvrir les tombes.

On mit néanmoins quelque temps à reconnaître  
les mérites de Blaise. Celui-ci, pour qui le coup  
avait été dur, après avoir songé un instant à  
quitter le village, abreuvé d'amertume par l'in-  
gratitude de ses concitoyens, se consolait peu à  
peu en entendant les critiques que l'on faisait  
du travail de son successeur. Il fouillait son jar-  
din et ceux de ses voisins pour ne pas perdre le  
maniement de la bêche et consacrait le reste de  
ses loisirs au bord du ruisseau à pêcher la truite  
à la mouche.

Le notaire, qui était son ami et le protégeait  
depuis la mort de M. Lansard, le prit aussi pour  
témoin. Blaise gagna ainsi ses petites gouttes.  
Cette occupation ne lui déplaisait point. Il re-  
voyait les gens des environs, s'intéressait à leurs  
propriétés et, les affaires terminées, s'en allait

en leur société se rafraîchir chez Fine-Ma-Tante en jouant une partie de piquet. Entre deux parties, il leur contait son malheur et la méchanceté dont il était victime.

Il n'y avait qu'un seul genre d'acte auquel il participait sans plaisir. Ce n'est point parce que les parties, ayant mieux à faire, ne se rendaient point avec lui au cabaret d'en face. Non, car souvent ces signatures-là étaient mieux payées et mieux arrosées que les autres. Mais Blaise, étant philosophe, avait des principes au sujet desquels il était irréductible. Il n'aimait point d'assister à un contrat de mariage. Ses sentiments s'en trouvaient blessés. Mais comme l'idée du devoir était en lui supérieure à toute autre considération, il remplissait stoïquement son office.

Mais au retour, il faisait ses réflexions et à ceux qui lui adressaient la parole sur le chemin, il disait :

— Je reviens d'un enterrement.

— Quel enterrement ? interrogeait-on, il n'y a pas eu de mort pendant ces derniers jours.

— Si, répliquait-il, j'ai été à l'enterrement de l'amour !

Peu à peu on reconnut les mérites de Blaise. Les griefs contre le nouveau fossoyeur s'accumulaient. Le cimetière ressemblait à un champ en friche. On n'y voyait pour ainsi dire plus aucune trace de chemin. Les arbustes, qu'on n'émondait plus, laissaient pendre leurs branches jusqu'à terre et des jets de peupliers sortaient de partout, et le nouveau fossoyeur ne se gênait pas pour faire paître sa vache auprès des tombeaux. Il arriva plusieurs fois aussi que ce maladroit avait fait la fosse trop petite. Le cercueil n'y savait pas entrer. Et, sous l'œil des assistants consternés, il fallait jouer en toute hâte de la pioche et de la pelle .

— Un fameux maladroit que vous nous avez donné là ! disait-on aux ennemis de Blaise ; il est aussi fait pour être fossoyeur qu'une truie pour aller à la charrue. Quel fainéant !

Et les autres, n'ayant rien à répondre, s'en allaient l'oreille basse.

Enfin, on remarqua que la croix de cuivre qui était clouée sur le couvercle d'un cercueil ressemblait, à s'y méprendre, à la croix qui avait servi quelques jours auparavant. On la revit en-

core quelques fois après. Le bruit courut que le successeur de Blaise, aussitôt la cérémonie terminée, arrachait la croix avant de remplir la fosse et la revendait au menuisier qui fabriquait les cercueils.

Nesse, le veilleur des morts, partisan de Blaise, fit une remarque à la croix quand il en eut l'occasion et découvrit bientôt la supercherie. Alors l'autorité fut forcée d'intervenir. On fit une enquête, les fosses furent déblayées et l'on constata que la même croix servait à tous les cercueils. Plus de trente déjà gisaient sans croix dans la terre.

L'indignation ne connut pas de bornes.

— Il pouvait bien payer plus cher que Blaise, disait-on dans le village, il savait bien où retrouver son profit!

Sous le coup de poursuites judiciaires pour violation de sépulture, l'intrus fut révoqué de ses fonctions.

Ce fut la revanche de Blaise. Le nouveau système n'ayant abouti qu'à une concussion funèbre, on retourna à l'ancien.

Blaise fut réélu fossoyeur à l'unanimité des

membres du Conseil communal. Ses amis lui firent fête le jour où il réintégra ses fonctions. On but du pèket jusqu'à une heure avancée de la nuit dans les cabarets du village.

Blaise se retrouva donc au milieu de ses gens. Il reprit ses anciennes habitudes. Le cimetièrè redevint bientôt propre, coquet, fleuri comme un jardin de curé. Pour cela, il n'épargna pas ses peines. Tant qu'il y eut une mauvaise herbe dans son domaine, le fossoyeur, malgré son grand âge, renonça à sa sieste de midi sous le tilleul auprès de la grande croix.

Mais, depuis son interrègne, il s'est fait de son pouvoir une idée plus considérable encore que par le passé. Entre les quatre murs du champ mortuaire, il est le monarque le plus absolu qui existe sous la calotte des cieux. Il y fait ce qui lui plaît sans avoir besoin d'aucune autorisation et sans contrôle. Si le mayeur ou le curé risquait la moindre observation, il leur répondrait d'un ton ironique et méprisant :

— Il ne tient qu'à vous de faire remettre la place en adjudication comme l'autre fois. Cela vous a si bien réussi !

Et le mayeur comme le curé s'en vont la tête basse, n'ayant rien à répliquer à ce sarcastique petit vieux.

On n'a plus rien à lui refuser. Il a réclamé un banc : On lui en a donné un.

Et comme il aime de plus en plus la société de ses administrés, qui sont si tranquilles, il demande qu'on lui construise une maisonnette à l'entrée du cimetière, afin de passer la nuit aussi bien que la journée auprès des tombeaux. Chacun pense que, d'un jour à l'autre, on peut être obligé de s'en aller dans l'enclos où Blaise est le maître ; on tient à se ménager les bonnes grâces de celui-ci. On n'a donc rien à lui refuser. A la fin de l'hiver prochain, les maçons commenceront les fondations.



## LA VIEILLE FILLE

Zénobie Linet tenait, sur la Grand'Place, un magasin de bonnets, de broderies et d'aunages qui n'avait point changé d'aspect depuis le jour déjà lointain où elle l'avait reçu d'une vieille tante, avec sa sœur Isoline.

Tout antique qu'il était, il n'y en avait pas de mieux achalandé dans le bourg, tant était grand le prestige de sa propriétaire. Car la boutique avait beau appartenir aux deux sœurs indivisément, Zénobie n'en régnait pas moins, en sou-

veraine absolue, sur le ménage, sur les coupons de flanelle rouge, les godiches tuyautées, les passementeries et sur la caisse. Elle seule traitait avec les voyageurs de commerce. Elle avait rompu avec ceux d'entre eux qui, méconnaissant son pouvoir, s'étaient, en son absence, adressés à sa sœur. Estimant qu'un organisme, quel qu'il soit, doit avoir une direction et non deux, elle reléguait la pauvre Isoline au rang de simple maritorne. Celle-ci, d'ailleurs, n'ambitionnait aucune part d'autorité dans la maison. Autant l'autre était impérative et dominatrice, autant elle était passive, humble et effacée. Jamais l'envie ne lui serait venue de discuter les ordres de Zénobie. Sa foi en elle était aveugle.

Leur frère Félicien, qui vivait avec elles, subissait aussi le joug de la despotique Zénobie. Moins docile qu'Isoline, il avait, rarement, il est vrai, des vellétés de révolte. Mais elles étaient vite réprimées. Il payait cher ces moments de colère et ce goût d'indépendance. Sa sœur, dont l'indignation avait le sifflement de la vipère en furie, l'accablait d'un mépris auquel il ne pouvait résister. Elle lui tenait longtemps rigueur,

si bien que, humilié, il finissait par confesser ses torts et même ceux qu'il n'avait point. Il exerçait un modeste emploi communal. Chaque mois il rapportait docilement son salaire à sa sœur, qui le faisait disparaître dans son coffre. Il ne pouvait rien en garder. C'était elle qui réglait ses dépenses et lui donnait son « dimanche » pour aller boire ses chopes et ses petites gouttes. Elle le traitait comme un gamin. Et c'était curieux de voir cette petite femme maigre, d'apparence chétive, commander à ce grand et gros homme bedonnant et adipeux.

Mais, eût-il eu l'énergie nécessaire pour lui résister, peut-être aurait-il reculé devant les innombrables difficultés d'une telle entreprise. C'est le village tout entier qu'il aurait eu à combattre, car Zénobie jouissait de l'estime générale de ses concitoyens. Et son prestige était tel qu'elle était admise, quoique boutiquière, dans la Congrégation des dames de l'endroit. Elle était bigote et savait à merveille, dans un conflit, écraser son antagoniste du poids de sa vertu. Cette vertu était dans sa bouche une arme redoutable. Personne encore n'avait pu l'affronter, car

elle faisait apparaître aussitôt comme des turpitudes les moindres peccadilles des autres.

Le curé lui-même n'était pas sans subir cet ascendant. Zénobie était un de ses plus fermes soutiens ; elle l'aidait puissamment par son exemple et ses œuvres à refréner l'impureté dans l'étendue de sa juridiction morale, mais elle était pour lui le remords et la honte, l'implacable, farouche et menaçante conscience quand son zèle subissait le moindre fléchissement. Elle ne lui laissait ni trêve ni repos. C'était l'archange à l'épée flamboyante. L'archange était osseux, il est vrai, avait un visage allongé, une peau ratacinée, un nez qui descendait en courbe vers un menton volontaire, des lèvres si minces qu'on n'en voyait point le rouge et deux yeux noirs ardents qui braquaient sur vous des regards en vrille quand la vierge forte relevait ses paupières souvent baissées. L'archange portait une godiche noire garnie de fleurs mauves et, comme épée, n'avait qu'un vieux parapluie verdâtre, mais son geste était impérieux et d'une autorité irrésistible.

Comment Félicien eût-il pu secouer le joug de

sa sœur aînée quand le prêtre lui-même était parfois obligé de courber la tête?

Elle le tenait par plus d'un côté.

On savait fort bien dans le village que c'était elle qui faisait le plus difficile de la besogne de son frère, de sorte que s'il faisait entendre quelques doléances au sujet de ses rigueurs, on disait :

— Il peut bien se plaindre de Zénobie, ce gros fainéant, c'est tout de même elle qui fait son ouvrage ; sans elle, il lui serait impossible de conserver son emploi !

Le fait est que Félicien n'était pas bien malin et qu'une extrême indolence aggravait encore son incapacité première.

C'était un bon garçon, aimant la joie et cherchant à se dédommager au dehors de l'austérité qui régnait dans son intérieur. Volontiers il s'attardait au cabaret, à côté d'une chopine ou d'une goutte, à discuter politique ou à jouer une partie de piquet. Mais Zénobie n'aimait pas ces façons-là. Elle ne les tolérait que pour autant que Félicien fréquentât quelques estaminets bien pensants et ne s'y attardât point. Il ne pouvait

rentrer après neuf heures en semaine. Le dimanche, elle lui accordait, en rechignant, une heure de plus. Elle tempérait cette rigueur en mettant, tous les soirs, la bouteille de liqueur à sa disposition, mais il n'en abusait pas. Tout le monde sait qu'un petit verre absorbé chez soi n'a pas la même saveur qu'au cabaret.

Mais Félicien usait de subterfuges. Il lui arrivait souvent de reculer les aiguilles de l'horloge. Parfois il se faisait ramener par le clerc si l'heure était trop avancée. Par considération pour celui-ci, Zénobie ne faisait aucune observation. Parfois aussi, sur le pas de la porte, il souhaitait à très haute voix la bonne nuit au cirier qui ne l'accompagnait pas. Le seul nom de celui qui fabriquait les hosties apaisait l'humeur atrabilaire de la vieille fille.

Dans le village, on riait des grosses malices de Félicien et on s'ingéniait à lui en suggérer de nouvelles

Bref, s'il n'y avait eu que cela, l'harmonie n'eût jamais été troublée par de sérieux conflits entre la sœur et le frère. Si Zénobie était sévère, Félicien parvenait néanmoins à tromper sa vigi-

lance, de sorte qu'il n'était privé de rien. Au contraire, l'attrait de ce qui lui était défendu renouvelait sans cesse son plaisir. Grâce à cela, il ne connaissait encore d'autre lassitude que celle du travail.

Mais il y avait autre chose de plus grave. Félicien n'était pas de bois. Et même la créature l'attirait impérieusement en raison d'une continence trop prolongée. Zénobie avait dû renoncer à employer des femmes dans sa demeure parce qu'elle avait remarqué que son frère ne cessait de rôder autour d'elles en leur lançant, à la dérobée, des œillades chargées d'ardeur.

Elle avait appris aussi qu'il se rendait parfois à l'estaminet du bout du village, qui représentait pour elle l'enfer, la damnation et la honte. Il était tenu par une veuve et ses filles, d'humeur joyeuse et accueillante. Zénobie en avait fait une maladie que seule l'Extrême-Onction avait pu guérir. Aussi avait-elle signifié son *ultimatum* à Félicien épouvanté : plus jamais cela ne devait se reproduire.

Pour calmer les passions de son frère, elle le fit entrer dans le tiers-ordre de Saint-François

et le força à en accomplir les pratiques de pénitence. Il fut aussi investi des ordres mineurs pour pouvoir, à l'occasion, suppléer le clerc. Tous les dimanches et jours de fête, on l'entendait chanter au jubé, à messe et à vêpres. Elle le fit jeûner outre mesure au point que le malheureux dut, pour se sustenter, manger du pain et du lard en cachette.

Mais cela ne calmait pas les ardeurs de Félicien. La nature continuait à le solliciter. Il était considéré comme un bon parti par plusieurs jeunes filles du village. Elles lui faisaient des avances et il était loin d'y être insensible.

Mais lorsque, timidement, il exprimait devant sa sœur le désir, bien légitime, de prendre femme, celle-ci se dressait comme une furie :

— Est-ce que je suis mariée, moi? Ce ne sont pourtant pas les occasions qui m'ont manqué!

— C'est que cela n'était pas de votre goût.

— De mon goût! Et quest-ce que vous seriez devenu si cela avait été de mon goût? Répondez, qu'auriez-vous fait?

— Je ne serais pas devenu autre chose que ce que je suis!

— Taisez-vous, ingrat ! Si cela avait été de mon goût, vous mendieriez peut-être à l'heure qu'il est, au lieu de vous prélasser, tous les soirs, au coin du feu, dans un fauteuil !

— Qu'est-ce que cela peut vous faire que je me marie ?

— Ce que cela peut me faire ? Rien, rien du tout ! Mariez-vous, mais auparavant, rendez-moi tout ce que j'ai dépensé pour vous et allez-vous-en vivre ailleurs ! Nous allons établir notre compte

Et Zénobie faisait mine d'aller chercher dans sa chambre le livre recouvert d'une basane noire où étaient relatés les événements de sa vie ménagère. Félicien ne demandait pas son reste et s'écliprait pour ne rentrer que le soir, au moment d'aller se coucher.

Le compte ! Ce mot était redoutable dans la bouche de la vieille fille. Il semblait que le pauvre garçon fût accablé sous le poids d'une dette inextinguible. Jamais il n'avait vu ce compte et il ne se doutait pas de ce qu'il pouvait être. Aussi ne lui en apparaissait-il que plus terrible. Il avait, un jour, timidement demandé à Zénobie

quand il serait entièrement soldé, ce compte, par l'argent qu'il lui remettait tous les mois, mais elle lui avait prouvé instantanément que, loin de diminuer, s'il ne s'accroissait pas, c'est qu'elle lui calculait sa pension à un prix vraiment dérisoire. Elle l'avait accablé de sa générosité et de sa bonté!

Donc, Félicien, vaincu par ce mot magique, s'éclipsait et rengainait une fois de plus ses velléités matrimoniales

Torturé par l'amour, le gros homme eut recours au clerc, qui intercédait pour lui auprès de Zénobie.

Celle-ci répondit à son interlocuteur, pour qui elle avait de la considération :

— Je peux bien vous le dire, à vous, n'est-ce pas, Monsieur le clerc, car je sais que vous êtes un homme raisonnable et de bon sens : entre nous, Félicien est encore trop jeune pour se marier, il est encore si enfant ! Il faut l'empêcher de faire une bêtise. Il ne gagne pas de quoi se mettre en ménage. Dans quelques années, nous verrons. Mais pour le moment, il n'y faut pas songer, il n'est pas encore en âge.

Pas encore en âge ! Le dit Félicien avait cependant dépassé la quarantaine.

Le clerc, devant de tels arguments, n'insista plus.

Zénobie crut qu'on la laisserait enfin tranquille.

Cependant, Félicien s'accusait, à confesse, de péchés tels que le curé s'en inquiéta. Quand il se fut bien persuadé que le garçon n'avait point la vocation du célibat et qu'il n'était pas doué d'une force d'âme suffisante pour pratiquer la chasteté perpétuelle, il résolut de le guider dans la vigne charnelle du Seigneur plutôt que de le laisser croupir dans les horreurs de la concupiscentence. Il plaida la cause de Félicien auprès de Zénobie.

Celle-ci répéta au prêtre que son frère n'était pas encore en âge ; mais, devant la gravité des raisons invoquées, qui intéressait le salut de Félicien et la moralité du village, elle n'osa plus assumer la responsabilité d'un refus.

Félicien reçut donc l'autorisation de « courtoiser ». Toutefois, le choix de la fille ne lui fut pas laissé.

— C'est encore un enfant, disait Zénobie au curé ; il se laisserait « emberlificoter » par une gueuse si on l'abandonnait à lui-même !

Après de longues et nombreuses conférences, après de mûres réflexions, la dévote et le prêtre donnèrent à Félicien une fiancée.

Toutefois, on fit durer le temps des accor-dailles pour entourer de plus de garanties le bonheur des futurs époux.

Enfin, soit que Zénobie se fût habituée à l'idée qui lui avait si longtemps répugné, soit que, Isoline étant morte, elle eût besoin de quelqu'un pour l'aider, elle consentit au mariage. Félicien était déjà plus sel que poivre et il approchait de la cinquantaine.



Le nouveau ménage ne fut pas heureux. La lune de miel passée, et elle ne fut pas de longue durée, Félicien se trouva fort dérangé dans ses petites habitudes. Il eût voulu entrer avec son épouse dans la maison de Zénobie. Mais la jeune femme fut vite fatiguée du rôle de servante que voulait lui faire jouer la vieille fille. On ne pouvait songer à vivre ensemble.

Maintenant que le gros homme était en possession de ce qu'il avait si longtemps désiré, qu'il pouvait rester au cabaret aussi tard que cela lui convenait et qu'il rentrait à n'importe quelle heure sans avoir de compte à rendre, il se prenait à regretter le temps passé, la cuisine de Zénobie et son demi-jour discret, le fauteuil au coin du feu, l'odeur de flanelle neuve et de mercerie qu'on respirait dans les couloirs de la maison. Quand il rentrait, le joyeux tintement de la sonnette attachée à la porte lui manquait, ainsi que la vue du magasin avec son entassement de ballots d'étoffes, ses écheveaux de laine, ses boîtes à boutons, ses crinières de lacets. Il n'y avait pas jusqu'aux perpétuels reproches de sa sœur qui ne lui fissent défaut. Et il s'étonnait d'avoir si longtemps méconnu tous ces biens.

Tout son être, moulé depuis de longues années aux volontés de Zénobie, ne pouvait s'en affranchir. Du reste, la vieille fille l'attirait chez elle par sa gourmandise. Elle l'autorisait à ramener des amis boire son vin, ce qu'elle n'eût jamais toléré auparavant. Quelquefois Félicien se reprochait d'avoir été injuste à son égard. Au

lieu d'aller le soir au cabaret, il venait lui tenir compagnie. Ce n'est point, pourtant, que cela plût à sa femme, mais elle ne lui faisait aucune observation, car il fallait soigner la sœur de crainte d'être privé de son héritage.

Un enfant naquit dont Zénobie fut la marraine. En cette occasion, elle réussit, à propos de futilités, à brouiller Félicien avec ses beaux-parents. La paix ne pouvait régner longtemps dans la vie de cette vierge guerrière.

La mère n'accepta point ce que la femme avait supporté. Elle ne laissa pas accaparer son enfant, comme son mari, par Zénobie. Les disputes ne discontinuèrent plus. A chaque instant la mercière annonçait son intention de faire venir le notaire pour léguer tous ses biens à la Fabrique de l'église. Le pauvre Félicien vivait dans des transes perpétuelles et dépérissait à vue d'œil.

Il mourut presque subitement pendant une retraite que Zénobie accomplissait au couvent de la ville, conformément aux statuts de sa Congrégation ; il mourut du diabète ou d'une phtisie galopante, peut-être des deux à la fois.

Quand sa sœur arriva, il était enseveli depuis

un jour et on allait le mettre dans le cercueil, car une forte odeur de putréfaction emplissait déjà la chambre. Il était vêtu de sa redingote des grands jours et on lui avait mis sa chemise de noces au devant brodé et tuyauté. Il semblait que toutes les formalités mortuaires eussent été accomplies selon les règles.

Mais Zénobie voulut tout voir, tout inspecter. Déjà elle se reprochait que des étrangers eussent recueilli le dernier soupir de celui dont elle avait la garde. Elle doutait de leur zèle et de leur piété.

On l'entendit pousser un soupir, un sanglot, une lamentation.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle, ayez pitié!

On s'empressa, terrifié.

— Qu'y a-t-il, Mam'zelle Zénobie, qu'y a-t-il!

— Mon frère, mon pauvre frère! On n'a pas mis de caleçon à mon frère! Pauvre Félicien! Il paraîtra sans caleçon au jugement dernier devant le Père éternel! Malheur, malheur!

Zénobie remplit le village de sa plainte. Le

temps, qui apaise tout, ne put lui faire oublier ce terrible grief contre sa belle-sœur : par sa faute, Félicien paraîtrait sans caleçon au jugement dernier !

La conduite de la veuve en cette circonstance fut jugée sévèrement par les dames de la Congrégation et toutes les dévotes de l'endroit. Elle n'osa plus s'entêter dans sa révolte antérieure contre Zénobie.

Craignant que son enfant ne perdît par sa faute les bonnes grâces et l'héritage de la vieille fille, elle fit sa soumission.

Zénobie prétendit diriger l'éducation de sa nièce. Il arrivait à la mère de rechigner quelquefois. Mais la terrible mercière, non contente de lui couper tout subside, se répandait dans le village en disant :

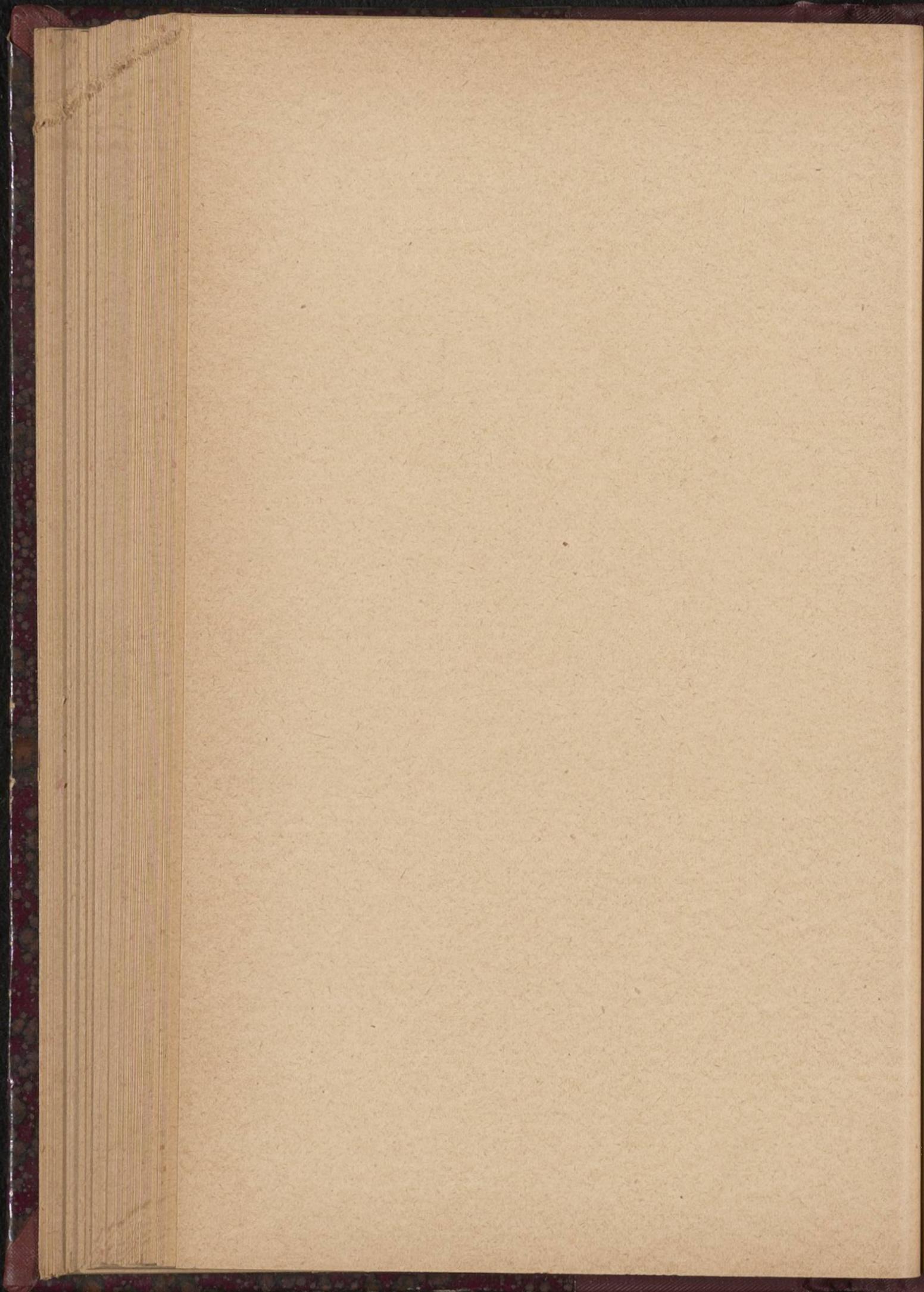
— A cause d'elle, mon pauvre frère paraîtra sans caleçon au jugement dernier ! Et, non contente de cela, elle veut encore pervertir son enfant !

La malheureuse femme n'y résista point. La terreur de la vieille fille, de l'enfer, du Jugement dernier, où son mari apparaîtrait sans caleçon

pour l'accuser, lui tourna la tête. Elle déraisonna.  
Zénobie en profita pour lui enlever l'enfant.

Un matin, on la trouva noyée dans l'abreu-  
voir de la ferme.





## LE PASSEUR D'EAU

Avant qu'il ne fût engagé par la cabaretière qui avait loué le passage d'eau, pour transporter d'une rive à l'autre les voyageurs, les bêtes et les chariots, été comme hiver, du matin au soir, Adelin habitait le village situé dans la montagne, à la jonction de deux gorges, non loin du bassin où les lessiveuses vont rincer le linge.

Il travaillait peu, mais buvait bien et vivait dans la joie.

Quand les habitués du cabaret de la place

avaient épuisé le plaisir des parties de cartes, pendant les longues soirées d'hiver, ils faisaient chercher Adelin ou Picasse et plus souvent les deux à la fois pour se divertir.

Ces deux drôles, moyennant un nombre considérable de verres de genièvre, déployaient, pour la plus grande gaîté de l'assemblée, leurs nombreux talents de société. L'un avalait, sans donner un coup de dent, un œuf cuit dur muni de sa coquille. L'autre broyait du verre dans l'étau de sa mâchoire, mais cela lui avait procuré une infirmité peu ragoûtante : il bavait toujours. Tous deux imitaient à s'y méprendre les cris d'animaux divers. Ils savaient offrir à leurs amis une sérénade de rossignols, un concert de pinsons, une aubade de fauvettes, le chant de l'alouette, lorsque, dans l'air enflammé d'un jour d'été, ivre d'azur et d'infini, elle exprime l'âme des grandes plaines de la mer frémissante des blés inondés de soleil. Une bataille de chiens, le bruit de la scie, une dispute de commères leur étaient faciles à reproduire ; ils remplissaient l'estaminet d'abois furieux, de cris étranges, de glapissements qui comblaient d'aise les consom-

mateurs. Ils singeaient le curé à la voix graillo-nante, le sacristain nasillard, les beuglements des chantres au jubé, les voix aigrettes et précipitées des enfants de chœur à la messe. Aucun tic n'échappait à leur observation. Comme des phénomènes de baraques foraines, ils s'enfonçaient impunément des épingles dans le mollet. Ils faisaient aussi des tours de passe-passe, escamotaient des cartes et marchaient avec leurs mains.

Leur savoir était considérable. Ils offraient encore un autre spectacle, dans les grandes circonstances, pour terminer la soirée, mais il fallait pour cela que le nombre de gouttes absorbées eût été grand, que leur état d'ébriété fût assez avancé et que l'enjeu de la partie s'élevât à quelques francs au moins. Ils se cousaient les lèvres, comme ils eussent cousu des morceaux d'étoffe, liaient les deux fils. Ils tiraient dessus en sens opposés jusqu'à ce que l'un fût entraîné par l'autre. Ils procédaient par des saccades qui, plusieurs fois répétées, amenaient des gouttes de sang aux coutures de la bouche. Cela durait quelque temps, car ils étaient tous deux d'une résis-

tance extraordinaire et semblaient ignorer la souffrance.

Adelin et Picasse étaient célèbres dans les alentours. Quand ils allaient aux ducasses des villages voisins, ils faisaient la fête trois jours durant sans fermer l'œil.

Il leur arrivait de ne point rentrer « sur leurs jambes », mais cela n'avait d'importance pour eux ni pour personne.

On racontait à ce sujet des histoires drôles. Un matin, la mère d'Adelin s'étant aperçue qu'il n'était pas rentré de la nuit, conçut quelque inquiétude de cette absence. Elle se mit à sa recherche. Elle apprit qu'il avait quitté son estaminet habituel à une heure avancée de la nuit, après avoir bu plus que de coutume pour se prémunir contre le froid. La stabilité de son équilibre laissait beaucoup à désirer, la route, en ce moment-là, n'était plus assez large pour lui. Toutefois, on lui assura qu'il n'était point descendu au hameau, vers le fleuve. Il n'était entré dans aucune autre maison. Elle alla chez ses amis, mais ne l'y trouva point. Elle crut un instant qu'il était tombé dans le lavoir. Mais non, le la-

voir était entièrement gelé. Une attelée de cinq chevaux y eût passé sans danger.

Ayant épuisé toutes les conjectures, ne sachant plus où chercher, elle était rentrée chez elle de plus en plus inquiète. La bise qui sifflait dans la cheminée et sous les portes rendait plus lugubres ses pensées. Son fils avait glissé dans quelque trou, avait dégringolé dans les carrières peut-être. Ne s'était-il pas trompé de chemin et n'avait-il point erré dans la campagne et les bois jusqu'au moment où, accablé de fatigue et de froid, il se serait laissé choir sur la terre glacée pour s'endormir dans la mort? Elle se rappelait tous ceux qui avaient été victimes d'hallucinations ou avaient suivi des voix dans la nuit. L'hiver précédent, n'avait-on point retrouvé, à la fonte des neiges, dans le vallon au-delà du parc, le cadavre d'un mendiant fort entamé déjà par les corbeaux?

Mais elle entendait des voix sur le chemin et des battements de sabots sur la terre durcie. Les gens, en passant devant sa maison, jetaient un regard furtif à travers les fenêtres. Elle eut le pressentiment que quelque chose de grave se pas-

sait. Elle s'enveloppa de son châle à carreaux noirs et bruns et sortit. Un voisin venait d'apercevoir, émergeant de la neige qui remplissait le fossé de la route, un bout de sarreau bleu ; il avait gratté et, sous une épaisse couche blanche, avait trouvé Adelin aussi roide qu'un morceau de bois mort. Sans doute, un de ses nombreux zig-zags l'avait précipité là ; il s'y était endormi pendant que la neige tombait en gros flocons.

On le hissa sur une brouette pour le reconduire chez lui. Les voisins croyaient bien ne transporter qu'un cadavre, la pauvre mère se lamentait de la perte de son enfant. Déjà l'on prononçait l'oraison funèbre d'Adelin.

— Il aimait bien le petit verre, certes, disait-on ; mais il n'y avait point de meilleur homme que lui !

— Et de plus comique, donc !

— Et instruit avec ça. S'il avait voulu, il aurait bien fait des études d'instituteur !

— Mais il aimait trop de boire, c'était sa perte !

Et l'on prodiguait des consolations à Marie-Josèphe éplorée.

Quand on eut déposé le corps rigide près de la cheminée, à côté du poêle rouge que faisait ronfler le vent du Nord, quel ne fut pas l'étonnement des assistants quand ils virent Adelin se déraidir, remuer les bras et les jambes. Il poussa un profond soupir, précurseur du réveil, s'étira, ouvrit les yeux, jeta autour de lui un regard alourdi de sommeil et se mit sur son séant.

Le spectacle était si drôle que les voisins, un instant interloqués, partirent tous d'un rire énorme.

— Le voilà ressuscité! s'écriait-on.

— Le diable n'en a pas voulu!

— C'est le pèket qui l'a conservé!

Cependant, Adelin les regardait, étonné, sans comprendre, et cela les amusait davantage encore. Il se frottait les yeux et faisait une grimace qui témoignait de l'amertume dont sa bouche était pleine. Il cherchait à raccorder ses souvenirs, mais il n'y parvenait pas, malgré un effort visible.

A sa stupéfaction, sa mère se jetait à son cou et l'embrassait en riant et pleurant à la fois. Puis elle lui fit boire du café bien chaud. Alors il ris-

qua une question et on lui conta l'histoire. Il avoua qu'il ne se rappelait pas de grand'chose depuis le moment où il avait quitté le cabaret. Il se souvenait seulement qu'il était tombé sur un bon lit blanc, tandis que des anges, tout autour, semaient des plumes blanches pour le couvrir.

Pour célébrer sa résurrection, Adelin avait été chercher du genièvre à la cave, du meilleur, et l'on avait bu tous ensemble. Le soir même, il recommençait sa tournée dans les estaminets du village pour narrer son aventure.

Mais il ne devait pas jouir toujours de la même impunité. Une autre fois, il lui arriva, étant ivre, de choir au bord de la route. Il tomba sur le dos. Peut-être rêva-t-il encore que les anges faisaient tomber des plumes blanches pour le tenir au chaud, mais ils oublièrent de recouvrir le bout de ses pieds.

Le matin, on aperçut deux bouts de souliers qui émergeaient de la neige et on découvrit Adelin. Mais, cette fois, il avait les doigts de pieds gelés. La gangrène s'y étant mise, on dut les lui amputer. Par bonheur, on put lui conserver le reste. Mais la guérison fut longue, longue, lon-

gue. Pendant près de deux ans, il resta dans son lit, couché sur le dos, privé de tout alcool. Ce fut comme un trou noir dans sa vie. Ce n'est point que la distraction lui fût défaut, car les camarades et les voisines venaient tous les jours lui raconter les histoires du village ; le supplice, c'était d'être privé de ce breuvage, clair comme de l'eau de source, qui remplit le cœur de joie et l'esprit de rêve.

Quand les plaies furent bien cicatrisées et les chairs renourries et qu'il put enfin se lever, il dut s'exercer à marcher sur les moignons qui désormais devaient lui tenir lieu de pieds.

Le cordonnier lui fabriqua des souliers écourtés sur le devant, et presque tout en talon. Il avançait à petits pas, râclant le sol pour mettre un pied devant l'autre, n'osant le lever de peur de perdre l'équilibre, évitant les cailloux de la route et les ornières. Sa marche menue et précautionneuse faisait rire les gamins du village. On l'appela Adelin au pas mignon, Adelin au pied bijou. Et lui-même donnait essor à quelques facéties sur son infirmité.

Sa mère étant morte, Adelin se mit, pour se

consoler, à boire de plus belle, si bien que le patrimoine, déjà écorné d'avance, ne tarda pas à se dissiper. Les trois moutons, la chèvre et les deux vaches y passèrent d'abord ; le pré suivit, puis la maison. Notre homme était gai, bon compère, généreux, prodigue même quand il avait de l'argent dans son gousset. Il dépensait sans compter. Aux ducasses, il payait volontiers des colifichets aux filles. Grâce à cela, son accident ne nuisait pas à ses succès.

Quand il fut au bout de son rouleau, il fallut bien chercher du travail.

On l'employait aux carrières et dans les fermes quand l'occasion de servir au passage d'eau se présentait.

C'était une bonne affaire ; métier dur, mais abondant en petits profits et en divertissements. Chaque fois qu'il passait ou ramenait quelqu'un, on lui offrait la goutte à la buvette, si bien que, du matin jusqu'au soir, il ne cessait d'être joyeux, grâce à l'absorption régulière de son breuvage favori, de ce nectar qui lui donnait tant de rêves.

A la bonne saison, les touristes qui venaient s'installer dans les environs le comblaient de

pourboires. Il faisait leur joie, égayait le trajet par des contes dont on ne saisissait pas toujours le sens, mais qui étaient d'une drôlerie extrême. Sa figure glabre, tannée et boucanée par les pluies et les vents, culottée par les ribotes, avait la couleur brun-rougeâtre de la montagne voisine, dans le roc duquel elle semblait taillée sommairement ; deux petits yeux bleus, souvent mouillés, l'éclairaient d'une candeur malicieuse. Coiffé d'une casquette qui ne quittait jamais sa tête, vêtu d'un bourgeron bleu et d'un pantalon de velours chenille, il animait tout le port de sa présence. Il trottait de son pas menu, se servant comme il pouvait des moignons qui lui tenaient lieu de pieds, chantonnant d'une voix enrouée, invectivant quelques polissons qui venaient em mêler ses chaînes et jeter, en jouant, de l'eau dans sa barque, ou maugréant contre quelque voyageur trop pressé.

— A-t-on jamais vu quelqu'un d'aussi difficile ! Crois-tu que je puisse encore courir comme un lièvre ? Si tu étais si pressé, tu n'avais qu'à partir un peu plus tôt ou rester moins de temps au cabaret !

Et il ne s'agissait point de lui répliquer, car ceux qui lui avaient manqué d'égards se morfondaient souvent plus que de raison sous la pluie ou dans la rafale, de l'autre côté de l'eau, attendant le bon plaisir du passeur.

Il se montrait de meilleure composition avec les commères ; mais en revanche, il se permettait quelques petites privautés. Et elles n'osaient point trop s'effaroucher, de peur d'imprimer à la barque des secousses trop violentes. Tout lui était permis.

— Hé, vos tourterelles, allez-vous vous dépêcher ? s'écriait-il aux grosses femmes qui, tout en jacassant, s'avançaient trop lentement, à son gré, vers la rive.

Il amusait tout le monde par ses facéties.

Le curé lui-même n'échappait pas à ses familiarités.

— La wé, un bon homme et un bon vivant ! disait-il, en lui tapant sur le ventre. Ce n'est pas pour rien qu'il est notre curé !

Ils entretenaient ensemble de bonnes relations. Tous les ans, Adelin faisait ses Pâques. Il se considérait donc comme un bon chrétien. Cepen-

dant, le prêtre n'en était pas entièrement satisfait. Depuis qu'il était employé au passage d'eau, on ne le voyait presque plus jamais à la messe le dimanche.

— Je ne demanderais pas mieux que de pouvoir monter de temps en temps jusqu'au village, aller un instant à l'église voir comment se portent les vieux et comment les jeunes grandissent. Mais, que voulez-vous ! Pour celui qui aime bien à prendre un petit verre, il est bien difficile, sans être riche, d'aller à la messe !

— Comment, cela ?

— Tout d'abord, on ne peut faire autrement que d'entrer chez Fifine. Là, on est sûr de rencontrer les amis, les bons compagnons, pour faire la route ensemble. Un peu plus loin, à gauche, il faut s'arrêter chez le Frisé, voir comment vont les pinsons et attendre qu'il soit habillé pour partir avec lui. On ne peut faire autrement que d'entrer chez Louise de mon li p'tit Bouchtî. Son homme va dans tous les cabarets et fait vivre tout le monde. On ne voudrait pas passer outre de chez Cadie, elle est si gaie ! De chez le facteur non plus ; de chez le barbier, de chez le plafon-

neur, de chez la grosse Tavie, c'est une si bonne fille ; de chez le secrétaire communal non plus, car on peut avoir besoin de lui. Le chalé ne serait pas content si on ne lui disait pas un petit bonjour. Sans compter tous les autres chez qui on est obligé d'entrer pour une raison quelconque. Quand on est là, on n'oserait pas boire une petite goutte, cela ne se fait plus ici, on rirait de vous. Et, comme on ne peut rester sur une jambe, on en commande une seconde. S'il y a des nouvelles intéressantes, on en absorbe une troisième, tout en faisant la conversation. Bien heureux quand on n'épuise pas la tournée ! Tant et si bien que lorsqu'on arrive devant l'église, on a déjà dépensé deux ou trois francs au moins. Après la messe, il faut bien aller au bout du village, dire bonjour aux anciens voisins, voir comment marchent leurs petites affaires. Puis, il faut redescendre. L'un ou l'autre vous appelle. Est-ce qu'on peut refuser à un honnête homme de trinquer avec lui ?

Bref, quand on rentre chez soi pour dîner, on est délesté de trois ou quatre francs. Oui, je vous le dis, il faut être riche pour aller à la messe.

On doit pouvoir dépenser sept ou huit francs pour son dimanche.

Comme on le voit, c'était pour Adelin une grande privation de ne pas remplir ses devoirs de bon chrétien, mais le curé lui-même ne parvenait pas à renverser le raisonnement d'Adelin. Faire le trajet du fleuve à l'église sans visiter toutes les chapelles, c'est ce que le passeur d'eau ne pouvait concevoir.

Au port, il ne passait point une demi-heure sans boire et là, du moins, cela ne lui coûtait rien.

On aurait pu lui dire qu'en ne buvant que de petites gouttes, il ne dépenserait que la moitié de la somme ; ce raisonnement n'avait sur lui aucune prise, car, selon lui, il péchait par la base. Si, par mégarde, ou de peur d'accélérer son ivresse, on ne lui offrait qu'un simple, au lieu d'un double, il tirait une ficelle de sa poche et la liait au verre de peur que celui-ci ne disparût dans son gosier avec le liquide.

On avait craint souvent que les habitudes d'ébriété d'Adelin ne fussent nuisibles à la sécurité des voyageurs, mais, outre que le genièvre seul le

rendait jovial, il lui procurait un courage extraordinaire, presque surhumain, et lui donnait un mépris, une inconscience absolue du danger. Au contraire de ses prédécesseurs, il n'était point de crue d'eau, de courant, d'orage ou de tempête qui l'empêchât de passer le fleuve lorsqu'on lui avait garni l'estomac d'une bonne mesure de son liquide favori.

Calé dans sa barque, il manœuvrait le palet, tirait sur les rames, gouvernait avec une sûreté de main admirable ; s'il titubait sur la rive, il allait droit sur l'eau. Il ne bronchait point, quelle que fût la violence des rafales qui lui criblaient les mains et le visage des coups répétés des grêlons. Bien plus, il chantait, ne s'interrompant que pour dire une gaudriole lorsque les gens qu'il transbordait s'inquiétaient de la violence du courant ou du vent.

\*

\* \*

Sous une écorce rugueuse, crevassée, échancrée, il était doux et sensible, compatissant à toutes les misères qui se révélaient autour de lui. Les chemineaux et les vanniers nomades conservaient

le souvenir de cet ami d'un jour. Ils logeaient, l'été, à la belle étoile, au pied de la roche aux corneilles, sous les arbres de la drève qui mène au hameau voisin, resserré entre la montagne et le fleuve. C'est là qu'il « copinait » avec eux, lorsque, sa journée finie, il s'en allait voir celle pour qui, sans qu'il l'eût jamais dit, brûlait depuis plus de vingt ans une petite flamme dans son cœur.

Sous sa carcasse rabougrie d'homme de peine, sous un rude aspect d'ivrogne invétéré, sous une peau ratatinée pareille à celle d'une pomme de court-pendu qui a passé l'hiver, il cachait une âme enfantine remplie d'émerveillement. Il croyait aux fées. En passant par la roche, il écoutait le nain enfermé dans la montagne et qui, depuis des siècles, travaillant à sa délivrance, fait retentir la nuit du bruit sourd de ses coups de pique. Il écoutait la sorcière qui, sous la forme d'une corneille, tapie dans le trou d'une muraille de pierre, grince perpétuellement en rêvant de batailles.

Au hameau, blotti dans une gorge resserrée, d'aspect farouche, habité par quelques ménages

de pêcheurs et de braconniers, il allait entendre raconter les vieilles histoires et chanter des chansons.

Puis il revenait le long du fleuve ou, dans les clartés vagues qui survivaient au jour, apparaissait l'ombre énorme et noire de la montagne. Et la nuit pour lui se peuplait de fantômes. Le saut, à fleur d'eau, d'un barbeau ; le cri de la chouette et tous les bruits lointains qui, d'écho en écho, venaient, dans cet entonnoir de la vallée, troubler le silence profond du soir, évoquaient en lui toutes les légendes de Meuse : de chasses fantastiques, de contes héroïques, de désespoirs d'amour.

\*

\* \*

L'hiver où son amie mourut d'une maladie de poitrine, dont elle dépérissait depuis longtemps, fut fort rigoureux. Sa barque, prise dans les glaces, ne passait plus. On traversait à pied le fleuve, qui n'était plus qu'une large chaussée. Adelin consacra à boire les quelques jours d'oisiveté forcée. Il ne cessa d'absorber de grands verres, ne somnolant que quand l'alcool et la

chaleur du feu l'engourdisaient. Il se réveillait, les yeux remplis de larmes. Mais on ne pensait pas que c'était le chagrin qui les lui arrachait ; il avait, croyait-on, gagné cette infirmité à vivre toujours dans le vent et la pluie. Les plus savants disaient que la réverbération du soleil sur l'eau avait contribué à lui abîmer les yeux.

Pour charmer l'ennui des longs soirs, on se réunissait à la buvette.

Adelin gagnait ses gouttes en chantant ou en contant des histoires qu'il embrouillait de plus en plus, à la grande joie des auditeurs ; à la fin, on n'y comprenait plus rien.

On remarqua bientôt qu'il divaguait. Il prononçait des phrases bizarres, parsemées de mots inusités et dépourvus de sens pour les auditeurs. En même temps son œil semblait suivre dans l'air quelque forme fuyante. On le voyait rire et pleurer dans la même minute. Il buvait de plus en plus et se livrait à des actions extravagantes. A la débâcle des glaces, il était allé jusqu'au barrage d'amont rechercher un palet qu'il avait prêté à l'éclusier. Quelle ne fut pas la stupeur, au hameau, quand on aperçut au milieu du

fleuve, parmi les blocs que chariaient les eaux violentes, le passeur accroupi sur un glaçon ! Avec le palet il dirigeait cet esquif improvisé, écartait ou enfonçait les obstacles, n'y parvenant pas toujours, risquant vingt fois de chavirer. Il passa devant le port sans pouvoir aborder, mais au tournant du fleuve, à l'endroit où le courant vient battre le pied de la haute montagne, il parvint à saisir l'amarre d'un chaland et à gagner la rive.

On fêta instantanément cette prouesse par laquelle s'augmentait encore la gloire d'Adelin.

Mais, de plus en plus il divaguait et exerçait son despotisme sur les voyageurs. Il n'en faisait plus qu'à son bon plaisir. Si l'on voulait passer l'eau, il fallait aller dans un estaminet proche, l'arracher aux délices d'une grande goutte. Ceux qui étaient sur l'autre rive s'époumonnaient à crier ; le soiffard ne venait que lorsqu'il avait momentanément fini de boire.

Ses jambes se raidissaient de plus en plus et sa main était agitée par un perpétuel tremblement ; c'est à peine s'il pouvait encore, sans en épancher tout le contenu, porter le verre aux

lèvres. Aussi avait-il recours à un stratagème qui mettait en joie les habitués de la buvette. Les flâneurs lui offraient à boire pour le plaisir de le voir opérer. Il assujettissait une ceinture au poignet droit, la faisait passer sur son cou entre ses épaules ; il saisissait le verre, tirait de la main gauche l'autre bout de la ceinture et ainsi amenait, mécaniquement et sans encombre, le récipient à ses lèvres. Pas une goutte ne se perdait.

\*

\* \*

Le printemps revint, puis l'été. Les touristes s'amuserent encore des propos du passeur. Il leur parlait de sa barque comme d'un être vivant, des êtres mystérieux qui peuplent les eaux, de l'homme à l'avet qui attire les enfants et les femmes dans les gouffres du fleuve. Il bredouillait l'histoire du nuton enfermé depuis des siècles dans la montagne, de la fée qui fut changée en corneille pour avoir empêché un trouvère de chanter encore pour les hommes. Au ciel, il leur montrait l'arc de Meuse où sont marquées les années d'abondance, les malheurs et les destinées,

où l'on peut lire les légendes de la vallée, où l'on voit les dames de Meuse, le bienheureux Walthère et ses bœufs, Charlemagne, Bayard et les Quatre Fils Aymond, la sorcière d'Yvoir et les géants de Freyr et la belle Midone de Bioulx. Puis, du doigt il désignait une petite étoile pâle qui, comme une marguerite des champs célestes, fleurissait le bord du fleuve lacté de l'azur. Il l'entendait chanter, disait-il, mais alors sa voix tremblait et de sa gorge crispée par les sanglots ne sortaient plus que des sons rauques et déchirés.

On pouvait voir en même temps quelque pâle rayon éclairer de grosses larmes qui coulaient dans les rides de son visage. Mais aussitôt il se remettait à rire avec ses auditeurs et leur réclamait à boire.

Quand le hameau s'était endormi, il errait le long du fleuve, du pied de la roche jusqu'à l'autre montagne.

\*

\* \*

Une nuit qu'il veillait sur le bac, les nacelles et les barques du port, parce qu'un fort orage

du matin avait gonflé démesurément les eaux jusqu'à les faire sortir de leurs rives, il entendit à l'autre bord l'appel familier : « A l'eau ! A l'eau ! »

Il n'en fut pas autrement étonné, bien que l'heure fût tardive et le fleuve menaçant, car l'appel retentissait comme une musique suave, on eût dit d'une fraîche voix de femme. Et comme il lui semblait qu'il restait longtemps pour détacher l'amarre, l'appel retentit de nouveau, clair et joyeux. Il le reconnaissait, oui, il avait déjà entendu cette voix : on eût dit qu'elle arrivait du ciel à travers les ténèbres opaques.

Aussi vite que le lui permettait le tremblement de ses mains, il décrocha la chaîne et sauta dans la barque avec sa lanterne, ce pendant que la voix modulait joyeusement son appel.

— On y va ! répondit-il, d'un cri qui agita tous les échos de la vallée. Il saisit les rames et tira de toute sa force.

La nuit était d'un noir profond ; c'est à peine si le passeur distinguait sur le ciel l'énorme montagne qui s'allonge dans l'espace comme une bête au repos. L'eau elle-même n'avait point con-

servé de lumière. Elle roulait invisible, ne se révélant que çà et là par quelques franges d'écume.

D'ailleurs, Adelin ne regardait rien ; il tirait de toute sa force sur les rames, ne voyant que la flamme de sa lanterne et le halo qui l'entourait. La voix le guidait sur le fleuve.

— Eh ! passeur à l'eau, dépêche-toi, passeur, dépêche-toi ! Je t'attends. L'heure est tardive, qu'importe ! J'ai pour toi la plus belle récompense. Alerte ! passeur à l'eau.

Et le passeur tirait. Il tirait depuis longtemps déjà. Déjà il aurait dû toucher l'autre rive. Mais il se disait que le courant était fort et que l'eau avait peut-être encore monté. Il lui semblait, du reste, qu'il se rapprochait de la voix. Il n'avait, d'ailleurs, aucune crainte, car son cœur chantait. Une brise légère venait rafraîchir son visage, où perlait la sueur.

— Ohé ! passeur, ohé ! viens à moi !

Un vol blanc, tout-à-coup, tourbillonna autour de la lanterne et de la barque. Les éphémères, nées d'un baiser de la nuit et de l'onde, frôlèrent son visage. Il fut enveloppé comme par une rafale de neige. Elles arrivaient de partout, lais-

sant dans l'air les folles arabesques de leur silage. Et maintenant, la voix, auprès d'Adelin, chantait de vieilles cantilènes d'amour. Une fille de Meuse, toute fleurie d'écume, surgit à son côté. Une autre suivit, une autre encore.

Toutes le frôlèrent d'une caresse rapide, la fée Blanche, les trois Dames, Marie d'Agimont, Freya, Madeleine, les demoiselles de Crèvecœur, la belle Midone, et celle qu'il avait perdue, celle qui chantait à l'autre rive et l'appelait, lui mit ses lèvres sur sa bouche...

\*

\* \*

Le lendemain, on trouva sur la rive, à côté de la barque échouée, le cadavre du passeur. La nacelle, en se retournant, lui avait fracassé la tête contre le rocher.

On planta à cet endroit une croix de pierre sur laquelle on grava, avec la date, cette mention :

*Ici a été infortuné par la tempête Adelin,  
le passeur d'eau.*



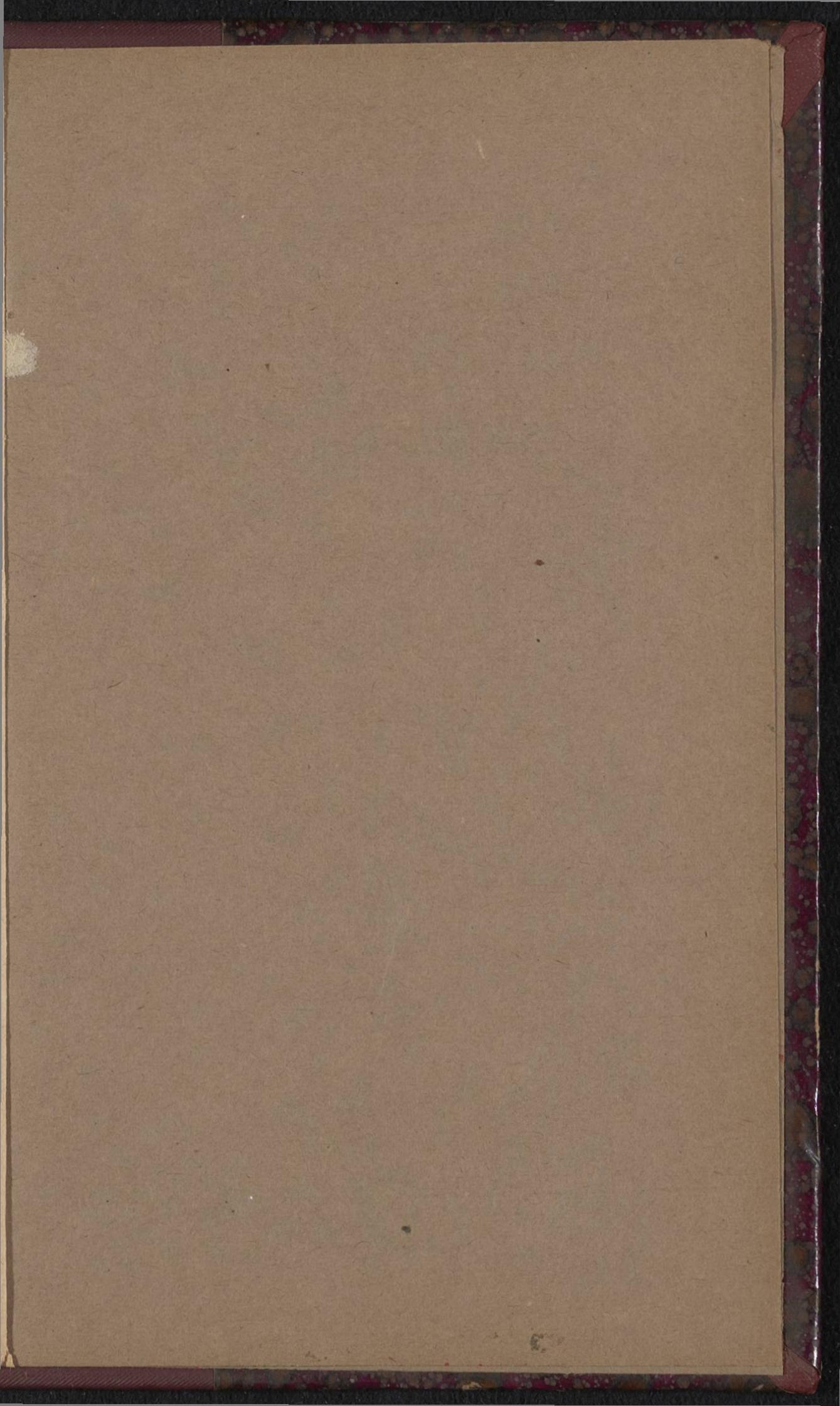
## TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
Le Tailleur . . . . .	5
Le Braconnier. . . . .	33
Le Veilleur des Morts . . . . .	49
Le suicide du Bourrelier. . . . .	77
Le Pâtre . . . . .	85
La Veuve . . . . .	105
Le Divorce . . . . .	119
L'Accident . . . . .	135
Le Fossoyeur . . . . .	151
La Vieille Fille . . . . .	169
Le Passeur d'eau . . . . .	187







DES OMBLIAUX

—  
TÊTES

DE HOUILLE

1873  
1874  
1875  
1876  
1877  
1878  
1879  
1880  
1881  
1882  
1883  
1884  
1885  
1886  
1887  
1888  
1889  
1890  
1891  
1892  
1893  
1894  
1895  
1896  
1897  
1898  
1899  
1900